Illinois U Library

NUMÉRO 54 — 11 MARS 1950

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE RADIOPHONIQUE

LA ROSE DE L'ALHAMBRA

par Alexandre ARNOUX,
de l'Académie Goncourt

★

ANNA-LISA

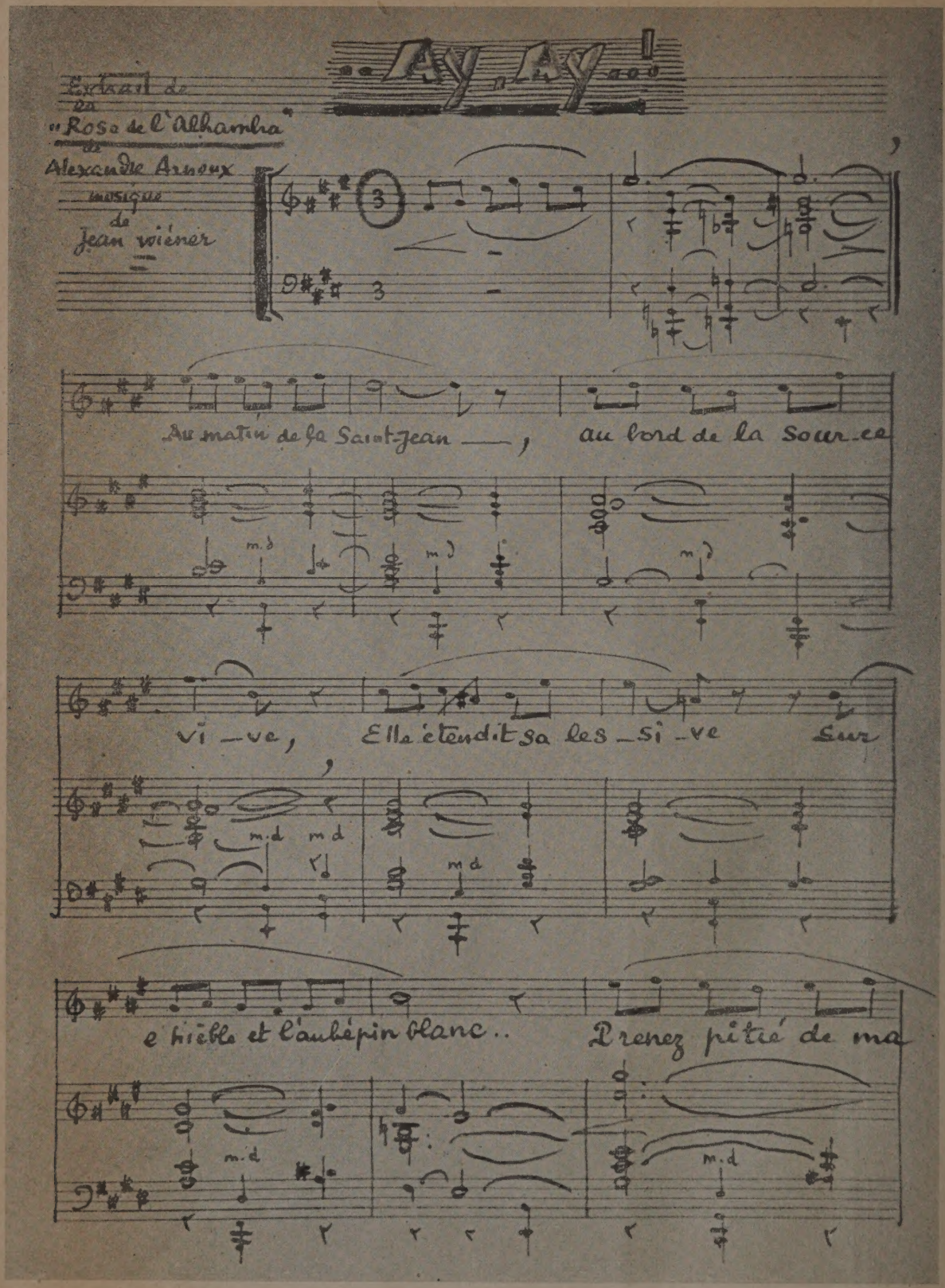
par Georges-Marie BERNANOSE

★

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

L'une des chansons de Jean WIENER pour *La Rose de l'Alhambra*



Fac-similé du manuscrit original de Jean WIENER (1re page).
(Les deux chansons de Jean WIENER sont éditées par Choudens.)

LA ROSE DE L'ALHAMBRA

Récit radiophonique
d'ALEXANDRE ARNOUX,
de l'Académie Goncourt.

Cette œuvre a été émise pour la première fois sur les chaînes de la Radiodiffusion française le 12 novembre 1949 avec une musique de JEAN WIENER, une mise en ondes de J.-J. VIERNE et avec la distribution suivante (en ce qui concerne les principaux rôles) :

Barzoque . . . . . *François PERIER*
Ruiz. . . . . *Serge REGGIANI*
L'auteur . . . . . *Paul BERNARD*
Le Roi. . . . . *Marcel HERRAND*
Frère Géronimo. . . . . *PASQUALI*
Don Lope de Almeida . . . . . *Jean HERVÉ*
Béatrix (rôle parlé) . . . . . *Danielle DELORME*
Béatrix (rôle chanté). . . . . *Lucienne JOURFIER*
Dolorès . . . . . *Jacqueline MORANE*
Doña Lisarda. . . . . *Charlotte CLASIS*
Doña Eléna. . . . . *Génica ATHANASIOU*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 by Alexandre ARNOUX.

L'Auteur. — Dehors il fait froid, il brouillasse. Je rentre chez moi. Je n'ai pas le cœur très gai, ce soir. Chienne d'existence ! On perd sa vie à la gagner. Des créanciers âpres à réclamer leurs créances ; des débiteurs morosifs à payer leurs dettes. Une jeunesse qui s'éloigne à chaque seconde d'une heure. Je rentre, j'éternue, j'allume ma pipe. Je songe à quoi diable je pourrais songer. Je tourne le bouton de la radio ; les quatre petites lampes s'allument derrière le cadran. Sur quel poste suis-je, sur quelles ondes ? Je l'ignore ? Bah ! qu'importe ! Un grondement sourd. L'appareil, peu à peu, s'échauffe. Un ronron qui grandit, d'où se dégage une musique de l'au-delà. Elle a je ne sais quoi d'espagnol, d'arabe ; elle me confie des secrets balbutiés, des secrets de clair de lune, de soleil, de jasmin. A peine perceptibles. Il faudrait forcer l'intensité. Non. Je ne bougerai pas de mon fauteuil. Paresse divine, ne contristons pas tes desseins !

Miracle des musiques faiblement entendues, des parfums que l'on ne sent peut-être pas, des nuances sans nom qui naissent derrière les paupières closes. Je vois, sans voir ; j'ouïs, sans ouïr ; je hume des allusions à des effluves. Chaleur, plaine brûlante et qui tremble à travers l'atmosphère. Montagne neigeuse, bleuâtre, qui fond comme un sorbet, doucement. Ruisseaux qui roucoulent sur les galets. Ce lambeau de chanson jailli et dissous. Et ces murailles, ces tours qui s'élèvent, couleur de pain. Sorbets de neige, pierres de froment cuit ; mes yeux ont soif, mes yeux ont faim. Montagne, plaine, ai-je dit. J'ai mal prononcé. Non, *sierra, Vega.* Oui, je reconnais le paysage. Grenade. J'ai trouvé mes repères d'espace. Mais ceux du temps ? Quel siècle, quelle année ? Parce que, je vous l'affirme, mon appareil de radio est fée, magicien; il capte dans l'étendue de la durée. Sans cela, je ne m'en servirais pas.

Je gravis l'escalier à vis de la tour; je débouche au sommet, sur la terrasse. Soufflons. La tête me tourne légèrement. Sous moi balance Grenade ; le plan de la Vega a un soupçon de vertige ; et les neiges du ciel oscillent aussi, oui, à peine, mais oscillent. Peut-être y a-t-il du vent, là-haut. Quel siècle ! Rien ne me répond. Ah ! j'aperçois un homme. Il me renseignera. Un personnage étrange, ma foi, sans âge, assez loqueteux. Ses habits ne me permettent pas de situer son époque transitoire; les vêtements de la misère appartiennent à l'éternité. Assis entre deux créneaux, ses pieds pendant dans le vide, il tient une gaule à la main. Pas de doute, il pêche à la ligne, attentif, patient. Certes, pêcher à la ligne du haut d'une tour de l'Alhambra, voilà qui étonne. Un original. Hé ! l'ami, ça mord ?

Barzoque. — Chut ! Silence !

L'Auteur, *très bas.* — Ça mord ?

Barzoque. — Non.

L'Auteur. — Evidemment. A cette altitude, les poissons...

Barzoque. — Je ne pêche pas les poissons. Ah ! fi !

L'Auteur. — Alors, vous pêchez ?

Barzoque. — Les martinets à courtes pattes, les danseurs fous, les hirondelles qui cinglent et virent en poussant de petits cris : « Jésus-Christ ! Jésus-Christ !... »

L'Auteur. — Vous en prenez quelquefois ?

Barzoque. — Jamais, par bonheur. Je pêche aussi les instants de lumière, les étincelles de soleil et les miroitements de lune.

L'Auteur. — Et vous en ferrez souvent ?

Barzoque. — Sans cesse, monsieur. Chut !... une touche... chut !...

L'Auteur, *encore plus bas.* — Si les hirondelles disent : « Jésus-Christ ! Jésus-Christ ! » en planant, rasant, virant, c'est que nous sommes à un moment de la Grenade chrétienne et non de la sarrasine.

Barzoque. — Les hirondelles n'ont jamais renié leur foi. Du temps même de Boabdil, elles invoquaient le fils de Marie. Et le vieux corbeau prophète répliquait : « Croix ! Croix ! » Assez de bavardage.

L'Auteur. — Je vous en prie, l'ami...

Barzoque. — On me nomme Barzoque.

L'Auteur. — Je vous en supplie, Barzoque, en quelle année, et de quel siècle, sommes-nous ?

Trompettes au loin.

Barzoque. — Ecoutez. Le roi d'Espagne, la reine et leur cortège font leur entrée au palais construit par Charles-Quint. Ils ont franchi la porte Judiciaire. Bien longtemps que Leurs Majestés d'Espagne ne se souciaient plus de l'Alhambra, qui tombe en ruine. On dit le roi un peu chimérique, un peu insensé. Mais la reine Dolorès est une femme de tête.

L'Auteur. — Ah ! Ah ! je conjecture, par recoupement historique, que nous nous trouvons au XVIII[e] siècle, dans sa première moitié.

Barzoque. — Si vous voulez. Moi, ces numérotages ne m'intéressent pas. Je pêche. Puisque vous avez vos jumelles, regardez aussi là-bas, à droite. Un bout de jardin, de verger accroché au rempart, au pied d'une vieille tour, une demeure pauvre et nette. Béatrix a seize ans. Une fleur, monsieur... Et voici sa mère, doña Lisarda. Oui, à droite, entre le grand figuier et le bouquet d'ormes. Leçon de musique. La mère pince la guitare. La fille chante, dans le jardin.

L'Auteur. — Ravissante, en effet, cette Béatrix.

Barzoque. — Bénis le ventre qui l'enfanta et le sein qui l'a nourrie ! Je ramène à mon hameçon une belle prise, une ablette d'argent des rivières du passé.

BÉATRIX, *elle chante.*

Le roi more se promène
Dans la cité de Grenade,
Depuis la porte d'Elvira
A celle de Vivarambla.
Hélas ! mon Alhama !

On lui porta la nouvelle
Qu'Alhama était perdue.
Il a déchiré les lettres,
Egorgé le messager.
Hélas ! mon Alhama !

Il fit sonner les trompettes,
Il fit rouler les tambours
Afin d'appeler ses Mores
De Grenade et de la Vega.
Hélas ! mon Alhama !

LISARDA. — Béatrix, ma fille, tu sors du couvent, du meilleur couvent de la province. Les nonnes ne t'ont rien appris. Bien sûr, les prières, la pâtisserie, l'histoire sainte... Mais elles ne t'ont pas enseigné la musique. Oh ! tu as la voix juste, tu observes la mesure, que tu bats du doigt. Qu'est-ce que cela ? Rien. L'âme, l'âme ! Au diable le solfège ! Ton chant n'a pas d'âme, Béatrix.

BÉATRIX. — Les Sœurs, mère, nous grondaient quand nous mettions trop de sentiment. Elles y voyaient une entorse aux règles de la bonne éducation.

LISARDA. — Elles avaient tort, Béatrix. Oui, tort. Et raison peut-être. Peut-on chanter si l'on n'a pas souffert et...

BÉATRIX. — Et quoi, ma mère ?

LISARDA. — Rien, rien ma fille. Enchaînons. Et de l'accent, du rythme, de l'âme.

BÉATRIX, *elle chante.*

Alors parla le vieux More,
A la barbe longue et blanche :
Pourquoi cet appel, bon roi,
Pourquoi nous appelles-tu ?
Hélas ! mon Alhama !

LISARDA. — C'est correct, Béatrix, correct et indigent. Comment, toi, fille de l'Alhambra, tu ne pénètres pas le tragique de l'ancienne romance ! Boabdil qui flaire la déroute, la fin de son règne, que le vieux interrompt et semonce durement. Oublies-tu que tu descends d'une sultane d'autrefois ? Une sultane convertie au Christ, naturellement. Ecoute, écoute. Le petit roi, Boabdil, le faible, l'imprévoyant, pareil à une femme en pleurs. *(Elle chante avec beaucoup d'énergie et de passion :)*

Un malheur nouveau me frappe,
Vient me frapper aujourd'hui.
La vaillance des chrétiens
A conquis sur nous Alhama.
Hélas ! mon Alhama !

Et le vieux More ne ménage pas le souverain poule mouillée, plaintif et perfide. Ah ! non. *(Elle chante :)*

C'est bien fait pour toi, bon roi;
Tu l'as gagné ce malheur.
Tu as accueilli les traîtres,
Tué les Abencérages.
Hélas ! mon Alhama !

Tu mérites pour cela,
Roi, le double châtiment,
Que tu te perdes toi-même
Et que tu perdes Grenade.
Hélas ! mon Alhama !

BÉATRIX. — Oh ! mère, comme on voit que vous avez souffert, vous, et...

LISARDA. — Oui, ma fille, souffert et... Quand ton père, que Dieu ait son âme ! a péri dans une de ces guerres où l'on ne comprend goutte, où seuls les princes entendent quelque chose, quel déchirement de ma vie ! Je l'aimais, Béatrix.

BÉATRIX. — Ah ! comme on voit que vous avez aimé.

LISARDA. — De la discrétion, ma fille. Ne m'en fais pas dire plus que je ne veux. J'ai rempli mes devoirs d'épouse. Un peu au delà de mes devoirs, au sens que les nonnes donnent à ce mot. Un cavalier fier, brave et doux, Béatrix. Fils, à travers les siècles, d'une princesse de l'Alhambra. Tu es son sang. Je te conterai l'histoire plus tard.

Trompettes.

BÉATRIX. — Ecoutez. Leurs Majestés s'installent au palais. Les armes brillent, les fanfares sonnent, les cavaliers caracolent.

LISARDA. — De la décence, ma fille, de la pudeur. Ne t'aventure pas ainsi sur le muraillon. L'excitation et la badauderie ne siéent pas aux demoiselles. Ne t'offre pas en spectacle.

BÉATRIX. — Mais qui me regarde ?

LISARDA. — Il ne manque pas de godelureaux. Ils foisonnent à la cour. Ils ont vite fait d'éblouir, de tromper les innocentes. Je connais la cour. J'y suis allée une fois, pour une demi-journée, avec feu ton père. Un lieu de perdition. A partir d'aujourd'hui, tu ne sortiras plus de la maison, du jardin. Défense de monter sur le muraillon. Souviens-toi, Béatrix, que tu appartiens à une race pauvre et illustre, quoique ignorée de tous en ces temps frivoles. Mais illustre, au sens véritable. *(Nouvelles fanfares.)* Rentrons. La dissipation et les vanités retentissent jusqu'ici. Tu ne peux imaginer la noirceur de ces démons qui paraissent si séduisants. Plus de sécurité à Grenade. A la place des vieux soldats, du colonel sexagénaire et manchot, des mendiants assermentés, des potiers et des tisserands, un bataillon de pages, de hâbleurs, d'avantageux sans scrupules, de faiseurs de ronds de jambe, de gratteurs de sérénades, d'effrontés menteurs à madrigaux. Hélas ! mon Alhama !

. . . . . .

L'AUTEUR. — Elle m'agrée, cette doña Lisarda. Engraissée par le veuvage et la mémoire de l'amour, mollie par le temps, mais toujours du feu et de l'âme.

BARZOQUE. — Elle a été belle, elle aussi.

L'AUTEUR. — Cela se devine, sous le soupçon de moustache. Et quelle peur naïve de la cour, des pièges du monde ! Elle n'y a cependant passé qu'une demi-journée.

BARZOQUE. — Oui, jadis, jeune épouse, quand le roi a remis sa décoration à son mari capitaine. Pure et ardente, monsieur, de neige et de flamme. Un galant a trouvé moyen de lui glisser un poulet. Souvenir terrifiant et, Lisarda étant femme, délectable. La voici épouvantée, non sans charme, pour le reste de sa vie. Oh ! Oh ! tournez vos jumelles, monsieur. Qu'elles décrivent un demi-cercle, du côté des fanfares. Visez la troisième fenêtre, ouverte,

du palais de Charles-Quint. La troisième à partir de l'angle nord, premier étage. Dans l'embrasure...

L'Auteur. — Un noble grison, d'aspect militaire.

Barzoque. — Don Lope de Almeida, grand maître de l'artillerie.

L'Auteur. — Il s'entretient avec un long moine, plus sec qu'un coup de trique, à face de carême, de cilice.

Barzoque. — Frère Géronimo, monsieur, le confesseur de la reine. Un politique profond. L'Espagne obéit au roi, un roi bizarre, qui dépend, par les sens, de la pieuse reine Dolorès, soumise elle-même, par le sacrement de la pénitence, à l'Eglise. Le sceptre, le lit, le bénitier...

. . . . . .

Don Lope. — Je vous le répète, Frère Géronimo, nous nous précipitons aux catastrophes. Le roi refuse de signer le décret d'adoption du nouveau modèle de bombarde à affût mobile et gargousse perfectionnée. Un artilleur ne mâche pas ses mots. Aussi vrai que je me nomme don Lope de Almeida, le roi est fou.

Frère Géronimo. — Quelles expressions, monseigneur ! De la prudence. Un roturier est fou ; un noble, dément. Quant au roi, d'augustes chimères traversent son esprit.

Don Lope. — Peu importe ! Questions de vocabulaire.

Frère Géronimo. — Ne les dédaignez pas, don Lope. Notre Sainte Inquisition a rôti, et justement, plus d'un homme pour des questions de vocabulaire.

Don Lope. — Mais, enfin, différer cette commande urgente de bombarde nouveau modèle qui nous assurerait sur les champs de bataille une supériorité...

Frère Géronimo. — Il a accordé des subsides royaux à la construction de Notre-Dame-des-Angoisses.

Don Lope. — Ceci ne compense pas cela.

Frère Géronimo. — La prière constitue l'artillerie des pacifiques. Un lieu d'oraison vaut cent batteries.

Don Lope. — Vous prêchez pour votre saint. Et ce voyage, ce voyage inexplicable à Grenade ! Pourquoi quitter Aranjuez, près de Madrid, à bonne portée des ambassades, du ministère de la Guerre, des arsenaux, et venir s'enterrer dans des palais sans commodités, inhabités et délabrés, qui datent de Charles-Quint.

Frère Géronimo. — Ou, bien pis, des Musulmans. Il rôde à travers ces chambres ombreuses, don Lope, des maléfices islamiques, des voluptés de harem, et chaque jet d'eau restauré, alimenté, murmure des incantations païennes, crache au visage du vrai Dieu.

Don Lope. — Vous voyez, vous m'approuvez.

Frère Géronimo. — En principe, en principe seulement. Il faut céder parfois aux fantaisies de Sa Majesté. Le reine Dolorès ne peut toujours résister. Et peut-être l'air de la sierra Nevada apaisera-t-il les caprices et égalisera-t-il les inconséquences du souverain.

Don Lope. — Le ciel le veuille, Frère Géronimo ! Toutefois, je n'ai pas confiance. Il a amené ses musiciens, ses croque-notes et ce foutu castrat napolitain Antonini ! Du divertissement de femmelette. Un roi digne de ce nom ne goûte que les clairons guerriers et les salves des canons.

Frère Géronimo. — Les offices aussi de la liturgie.

Don Lope. — Oui, de temps en temps, pour la variété. Cet Antonini et ses pâmoisons italiennes me rebroussent le poil. Funeste passion que la musique civile.

Frère Géronimo. — Et profane. Ah ! remercions la Providence de nous avoir accordé la reine Dolorès, qui supporte avec tant de patience les ardeurs nocturnes de son époux, sans lui laisser entrevoir l'étendue de ses mortifications, qui les provoque même, avec une sainte diligence, quand il s'agit d'obtenir une décision politique ou financière favorable à la paix du royaume ou aux intérêts de la religion.

Don Lope. — Sacrés moines ! Vous avez une façon angélique de dire des choses... des choses qui passeraient pour obscènes dans la bouche d'un artilleur. Tout de même, est-ce qu'elle ne pourrait pas un jour, sur l'oreiller, lui souffler un mot de l'affût mobile et des gargousses perfectionnées ?

Frère Géronimo. — De plus hauts objets, et moins temporels, nous sollicitent. Votre fils Ruiz exerce sur Sa Majesté, prétend-on, une certaine influence. En tout cas, il la sert chaque jour. Déléguez-le. Chacun son lot.

Don Lope. — Un garçon léger, sans constance. Et la vertu de la reine l'intimide. Auprès de vous, Frère Géronimo, il n'a pas de poids. Un fétu, une niguedouille.

Frère Géronimo. — Les violons s'accordent, le concert commence, en bas, dans le grand salon. On remarquerait notre absence.

Don Lope. — Au diable leurs menuets, leurs fugues et leurs rondos ! Et nous ne couperons pas à Antonini. Tant qu'il n'y a que les violons on peut dormir sans en avoir l'air. Mais quand le chapon ouvre le bec, plus moyen. Il réveillerait les morts. Tenez, rien qu'à la façon dont les instruments se font humbles, serviles, rampent d'avance, s'effacent devant le tyran, je pressens le supplice. Il va attaquer, le bougre. Et après rien ne l'arrête. Il a un souffle du tonnerre de Dieu. Commencera-t-il ? Il raffine la torture.

Antonini, *il chante.*

Pallido il sole, torbido il cielo...

Don Lope. — Voilà, ça y est. Ça soulage. Rien de plus angoissant que l'attente.

Antonini, *il chante.*

Pena minaccia, morte prepara...

Frère Géronimo. — Descendons au salon, don Lope.

Don Lope. — Je vous suis, comme le condamné qu'on mène au bourreau.

Antonini, *il chante.*

Tutto mi spira rimorso ed orror.
Pallido il sole, torbido il cielo,
Pena minaccia, morte prepara,
Tutto mi spira...

. . . . . .

L'auteur. — Salut, Barzoque, œil de l'Alhambra, pêcheur de martinets, d'hirondelles et d'événements, ferreur des minutes errantes écoulées.

Barzoque. — Bonjour, monsieur. Trois jours que vous m'abandonnez, qu'on ne vous a vu sur la tour.

L'Auteur. — J'avais des occupations.

BARZOQUE. — Vous ressemblez à don Lope, monsieur ; vous craignez Antonini et ses ports de voix.

L'AUTEUR. — J'avoue qu'il a chanté longtemps, l'infertile. Jusqu'à la nuit. Don Lope a eu du mérite. Mais quelles épreuves n'endurerait pas un grand maître de l'artillerie en peine de bombarde nouveau modèle et qui cherche l'oreille du roi, entre un aria et une cavatine ?

BARZOQUE. — Inutile patience. L'oreille du roi n'appartient qu'à la musique et se dérobe au canon murmuré.

L'AUTEUR. — Ah ! si Frère Géronimo consentait à toucher un mot de l'affaire à la reine ! Qui résisterait à la religion quand elle s'allie à l'amour ? Evidemment, on ne peut compter sur Ruiz, le page frivole. Et quelle influence, en fait, a-t-il sur Dolorès ?

BARZOQUE. — Aucune, monsieur. Les nuits royales, harassantes, ont saturé Sa Majesté. Une tête politique et un corps qui sert cette tête. Elle n'envisage l'amour que comme un moyen de gouvernement et une corvée nécessaire au bien de l'Etat. Heureusement pour l'Espagne. Où la précipiterait ce monarque délirant ? Pas trace de ce romanesque qui soumet parfois les femmes mûrissantes à la vive jeunesse, à la tendre étourderie d'un garçon de dix-huit ans ? En tout bien tout honneur, bien sûr. Elle aime la chasse ; elle confie à Ruiz le soin de ses faucons, de ses gerfauts. Voilà tout. Ruiz s'ennuie. Dolorès ne badine pas et surveille les mœurs des pages. Aucune galanterie ne se tolère. Un baiser, une œillade entraînerait la disgrâce. Elle se rattrape, par la continence des autres, de ses mornes débordements obligés. Une cour austère, monsieur, en dépit des apparences, où la musique même s'avale comme un remède à la maladie du roi.

L'AUTEUR. — Tu es psychologue, Barzoque.

BARZOQUE. — Ainsi que tous les pêcheurs à la ligne, monsieur. J'ai le temps. Tenez, votre Ruiz de Almeida, le voici. Il chevauche assez bravement son alezan ; il promène sur son poing le gerfaut favori de la reine, encapuchonné, Rayo.

L'AUTEUR. — Plaisant jeune homme, hardi, insolent, vêtu à la mode de demain. Coqueluche des femmes, je pense.

BARZOQUE. — Si l'on souffrait la coqueluche à la cour d'Espagne.

L'AUTEUR. — Il se dirige vers le Généralife. Quel beau matin, Barzoque ! Les martinets et les hirondelles n'ont jamais dansé de plus scandaleuses sarabandes autour de ton hameçon, crié si volubilement. Ma parole ! les cigales de la colline sont ivres. Petits chiens de métal qui aboient au soleil. Ruiz s'arrête soudain. Pourquoi ?

BARZOQUE. — Ce ramier planant, là-haut. Cette tentation de proie. Ruiz pourtant n'a d'autre office que de promener le gerfaut. Chasse interdite. Non, il ne résiste pas. Il hausse les épaules, il rit, il décapuchonne l'oiseau rapide et féroce. Rayo n'a pas volé son nom. Il fuse, il jaillit dans le ciel. La foudre semble moins prompte. Tigre emplumé, dirait un poète espagnol, flèche vorace. Ah ! pauvre ramier !

L'AUTEUR. — Il a flairé le danger. Il fuit à tire-d'aile. Il plonge vers le sol. Il cherche un abri. Il rase le rempart, là-bas. Trouvera-t-il un asile ? Ah ! quelle angoisse ! Un drame du ciel et du jour ! Plus tragique encore que ceux des ténèbres.

BARZOQUE. — Victoire ! Victoire du faible, du poursuivi. Le mur offre une brèche. Le ramier s'y glisse, pantelant, à bout de souffle. Le gerfaut ne se risquera pas ; il lui faut l'espace, la lumière, l'altitude.

L'AUTEUR. — Il s'enlève, remonte, dédaigneux, dépité.

BARZOQUE. — Moins que Ruiz.

L'AUTEUR. — Il décrit des cercles. Ruiz l'appelle, en vain.

RUIZ. — Rayo, Rayo !

BARZOQUE. — Le faucon n'obéit pas. Vagabond, il se moque du maître.

RUIZ. — Rayo, Rayo !

BARZOQUE. — Si Ruiz ne le ramène pas au palais, il encourt la colère de la reine. Colère froide, rentrée, définitive. Voilà son avenir de courtisan diantrement compromis.

RUIZ. — Rayo !

L'AUTEUR. — L'oiseau fait le sourd.

BARZOQUE. — Le page a mis son cheval au galop, et par de mauvais chemins. Comment rejoindre le gerfaut ? Entre un cheval et un rapace ailé le jeu n'est pas égal.

L'AUTEUR. — Ah ! l'oiseau se pose sur la tour.

BARZOQUE. — Impossible à Ruiz de l'escalader. Aucune prise sérieuse. Pourtant, pied à terre, il s'y efforce.

L'AUTEUR. — Mais on peut la contourner, la prendre à revers. Il faudrait toutefois se faire ouvrir la porte du jardin clos, de la maison accrochée au rempart.

BARZOQUE. — Celle, justement, de doña Lisarda, de Béatrix.

L'AUTEUR. — Le garçon frappe.

BARZOQUE. — Nul ne répond.

L'AUTEUR. — Il frappe encore. Et toujours visage de bois.

BARZOQUE. — Rien d'étonnant. A cette heure doña Lisarda achète aux boutiques du Zacatin, à Grenade, potine et marchande.

L'AUTEUR. — Mais Béatrix ? Ruiz frappe pour la troisième fois. Ah ! elle paraît à la fenêtre étroite. Le page se découvre et salue largement. Il a de bonnes manières, ce petit.

RUIZ. — Mademoiselle.

BÉATRIX. — Monsieur.

L'AUTEUR. — Les voici interdits. Quels silences !

BARZOQUE. — Les regards parlent.

RUIZ. — Oserai-je solliciter de vous une faveur insigne ? Ouvrez-moi, pour un instant, la porte de votre jardin.

BÉATRIX. — Non, monsieur, à personne.

RUIZ. — Ne m'accusez pas de témérité. Mon audace a des excuses.

BÉATRIX. — Je n'ai pas la permission de les entendre. Qui êtes-vous ?

RUIZ. — Ruiz de Almeida, page de la reine.

BÉATRIX. — A vous moins qu'à tout autre dans ce cas. Ma mère m'a expressément interdit de me montrer à qui que ce soit, surtout de la cour.

RUIZ. — Mère barbare !

BÉATRIX. — La plus douce des mères, monsieur.

RUIZ. — Peut-on considérer comme *qui que ce soit* un page de Sa Majesté ?

BÉATRIX. — L'obéissance m'y oblige. Adieu !

RUIZ. — Ne disparaissez pas comme un songe. Ecoutez-moi. Un instant, rien qu'un instant. Il y va de ma vie. Le gerfaut préféré de la reine a échappé à mon inadvertance. Si je reviens sans lui, j'encours les foudres royales, c'en est fait de ma carrière. L'oiseau perché sur la tour, où l'on

n'accède que de votre demeure, je le saisis, je pars; vous ne me revoyez plus. Sinon me voici déchu de mon office, éloigné de la cour, réduit à m'exiler, à prendre du service aux armées, à mourir peut-être obscurément.

BÉATRIX. — Obscurément. Vous exagérez, monsieur.

RUIZ. — Périr loin de vous, je nomme cela périr dans la nuit noire. Chargerez-vous votre conscience d'un tel crime ?

BÉATRIX. — Mais désobéir ?

RUIZ. — Un simple péché et véniel. Balancerez-vous ?

L'AUTEUR. — Je le devine, elle ne balancera pas longtemps.

BÉATRIX. — J'ouvre. Par pitié, uniquement par pitié. Ne vous attardez pas. Reprenez votre méchant faucon. Il y a un escalier. J'ai suivi la poursuite.

RUIZ. — Ah ! mademoiselle, comment vous exprimer ma reconnaissance ?

BÉATRIX. — En faisant diligence, en gardant le secret.

RUIZ. — Je vous le jure. Un secret entre nous...

BÉATRIX. — Je l'ai déjà oublié.

RUIZ. — Je ne l'oublierai jamais. Délicieux jardin. Roseraie où veille une rose.

BÉATRIX. — Dépêchez-vous, monsieur. Quelques marches. Attention à la troisième. N'allez pas vous rompre le cou.

RUIZ. — Rayo, Rayo !... là... Rayo... là !...

BÉATRIX. — Voilà, vous l'avez, votre gerfaut. Vite, vite. Ma mère arrive. Heureusement que le chemin monte et qu'elle n'a pas beaucoup de souffle. Vite, monsieur. Partez.

RUIZ. — Pas avant d'avoir baisé la main de celle qui m'a sauvé.

BÉATRIX. — Trop d'exigences. Enfin si je ne peux me débarrasser de votre présence qu'en vous abandonnant ma main...

RUIZ. — Et cette rose de vos cheveux.

BÉATRIX. — Vous abusez de la situation, monsieur. Voici. Je ne cède qu'à la force, contrainte. Mais, pour l'amour de Dieu...

RUIZ. — Et votre mère s'absente chaque jour à la même heure.

BÉATRIX. — Oui, chaque jour. Oh ! qu'ai-je dit ? Je vous défends de revenir. Et à la même heure. Pauvre Béatrix, si sa mère la surprenait...

RUIZ. — Béatrix ! Vous vous nommez Béatrix.

BÉATRIX. — Cela m'a échappé. Je vous en conjure, monsieur, sortez. Par le portillon, là, que cachent les feuillages. Et ne revenez jamais, jamais.

RUIZ. — A demain, Béatrix, à tous les jours de ma vie.

L'AUTEUR. — Le gaillard ne gâche pas son temps.

BARZOQUE. — Il saute sur son cheval. Il rayonne, le gerfaut au poing.

BÉATRIX, *elle fredonne :*

Au clocher de Saint-Augustin,
Un oisillon chante en latin.
Chiqui ! Chiqui !...

Bonjour, ma mère. Comme vous avez tardé, aujourd'hui.

DONA LISARDA, *essoufflée.* — Béatrix, ma fille, j'ai rencontré un jeune cavalier de la cour. Pourquoi rôdait-il par ici ?

BÉATRIX. — Le chemin appartient à tout le monde, ma mère. Peut-on empêcher un cavalier d'y passer ?

. . . . . .

L'AUTEUR. — Un merveilleux clair de lune, Barzoque. Les cigales croient au soleil et grattent furieusement leur ventre. Quand je marchais dans la campagne, elles se taisaient à mon approche, effrayées de l'intrus, et j'allais, centre d'une circonférence rauque qui se déplaçait avec moi. Un cigare, mon ami.

BARZOQUE. — Cela ne se refuse pas, monsieur. Surtout quand c'est sec, que ça craque sous l'ongle à petits cris.

L'AUTEUR. — Et toujours le bambou à la main ? Pas de trêve.

BARZOQUE. — Rien de plus poissonneux que ces lacs de clarté, de limpidité. Les moments de jadis bondissent comme des truites.

L'AUTEUR. — Ruiz, malgré la défense de Béatrix, a-t-il osé revenir au jardin des remparts ?

BARZOQUE. — Tous les jours, monsieur, par le portillon que cachent les feuillages, tous les jours. Il n'a pas manqué une fois, à l'heure où doña Lisarda bavarde et marchande au Zacatin. Ah ! jeunesse ! Les fleurs du parterre brillent d'une plus vive couleur. Elles aiment l'amour. Fumure, arrosage sans pareil. Mais il se prépare de grandes choses au palais, dans le salon d'apparat. La reine Dolorès elle-même s'occupe des préparatifs...

DOLORÈS. — Vous veillerez, Ruiz, au bon ordre des sièges, fauteuils, tabourets et chaises. A chacun selon sa qualité. Et qu'une petite vicomtesse ambitieuse ou évaporée n'usurpe pas la place d'un duc. Cela se voit parfois. Je hais l'anarchie. Je vous rends responsable. Pas de distraction. Depuis quelque temps vous rêvez, Ruiz, et les ordres vous traversent sans vous toucher. Je ne sais ce qui vous trouble l'esprit. Remplissez exactement vos devoirs.

RUIZ. — J'obéirai, Madame, scrupuleusement.

DOLORÈS. — Allez !... Frère Géronimo, je soupçonne quelque passion fâcheuse, quelque engagement de cœur chez cet enfant. L'honneur de mes dames et la pureté de mes gens m'importent fort. Avez-vous rien remarqué ?

FRÈRE GÉRONIMO. — Rien, Madame. Bah ! une amourette peut-être.

DOLORÈS. — Vous voilà bien latitudinaire, mon Père.

FRÈRE GÉRONIMO. — Il n'est de crime véritable que contre la foi et l'autorité. Sans pitié pour ceux-là. Quant aux errements sans conséquence...

DOLORÈS. — Je vous comprends mal. Et ce mot d'amourette, dans votre bouche, dissone étrangement. Il me fait horreur. Ce diminutif badin, anodin, couvre une chose horrible. De la poudre de riz et des eaux de senteur sur le noir et la puanteur et l'enfer.

FRÈRE GÉRONIMO. — N'exagérons rien, Madame.

DOLORÈS. — Bref, passons. Le temps presse, nous moraliserons un autre jour. J'espère beaucoup de cette soirée. La guérison définitive, peut-être, du roi.

FRÈRE GÉRONIMO. — L'air de Grenade, en effet, lui convient. J'attendais peu, moi, de ce voyage ; le résultat dépasse toutes les prévisions. Les lubies de Sa Majesté apaisées, un calme, une sagesse, une égalité qui se confirment chaque jour, une docilité extrême à se laisser persuader des mesures profitables à l'Etat...

DOLORÈS. — N'en dites pas trop, Frère Géronimo, ne tentez pas le Ciel. Je crains toujours une surprise, un assaut soudain de ces forces mauvaises que notre prudence s'efforce de conjurer. Enfin nous avons maintenant ici Hasselt, le fameux trompette viennois, l'unique, l'incomparable, que Sa Majesté souhaite entendre depuis des mois. Et il se mesurera à Antonini, le Napolitain. Un duel inouï, un combat singulier entre la voix humaine la plus riche, la mieux travaillée et l'instrument de cuivre le plus velouté, le plus éclatant et le plus agile.

FRÈRE GÉRONIMO. — J'admire, Madame, votre dévouement, votre ingéniosité. Le modèle des reines et des épouses ; et dans des circonstances pénibles, scabreuses. Mérite d'autant plus insigne que vous n'avez que peu de goût pour la musique.

DOLORÈS. — Faible mérite, mon Père, où la paresse et l'égoïsme entrent pour beaucoup. Quand il a les oreilles comblées, le roi dort.

. . . . . .

L'AUTEUR. — Horrible, Barzoque. Cette cour de déments et de cagots m'afflige et me hérisse.

BARZOQUE. — Mais nos cigares embaument la nuit. Cigare, jasmin et lune. Adorable trinité.

L'AUTEUR. — Je pense à ce pauvre Ruiz, empêtré dans le protocole, les fauteuils et les tabourets. Pourvu qu'il ne commette pas de bévues, que la distraction l'épargne.

BARZOQUE. — Vous pensez à Ruiz, qui pense à Béatrix.

L'AUTEUR. — Ah ! ah ! la voici. Quand la cour s'apprête au concert, elle va se coucher.

BARZOQUE. — Pas encore. Elle recule un peu, ce soir, l'heure du sommeil. Doña Lisarda a la langue bien pendue.

LISARDA. — Il fait si clair, ma fille, qu'on songe tout haut. Et il y a beaucoup de vieilles histoires de l'Alhambra qui brillent soudain. Celle-ci concerne ton sang ; je la tiens de la grand-mère de ton père. Zoraïde, racontent les bonnes gens, se promène encore dans le palais, la nuit ; on entend son luth. Fantôme délicat ; âme sans repos, parce qu'elle n'a pas cru assez fermement à l'amour, n'a pas trouvé en soi le courage de tout briser pour suivre celui qu'elle aime.

BÉATRIX. — Zoraïde...

LISARDA. — Oui, ma fille. M'arrêterai-je si je commence ? Les paroles des contes ressemblent aux perles des colliers ; quand on arrache la première, le reste se répand. Mais tu as sommeil.

BÉATRIX. — Non, les cigales veillent. Zoraïde, ma mère, dont l'âme n'a pas trouvé le courage de tout briser pour suivre l'amour ; Zoraïde, dont on entend le luth, la nuit...

LISARDA. — Jadis régnait à Grenade un roi more. Il avait eu deux filles d'une captive chrétienne, deux jumelles, Zaïde et Zoraïde, toutes deux aussi belles que l'aurore, et Zoraïde, de plus, musicienne comme la fauvette. Un astrologue avait prédit qu'elles donneraient du tourment à leur père, avant leur mariage, s'il ne les gardait pas sévèrement. Il les enferma donc dans une tour aux appartements magnifiques, où elles ne manquaient ni d'esclaves, ni de parures, ni de friandises. Elles avaient pour gouvernante Casilda, servante de leur mère, renégate qui inspirait beaucoup de confiance au roi. Or deux gentilhommes espagnols prisonniers travaillaient, sous le fouet, aux remparts et aux fossés. L'un d'eux avait une voix fort agréable et l'autre pinçait habilement la guitare. La tâche achevée, ils se consolaient par la musique ; et les geôliers, les passants les écoutaient volontiers.

VOIX D'UN PRISONNIER, *et guitare de l'autre.*

Lorsque la vive alouette
Au ciel gazouille son lai,
Que les amants se béquètent
Et luit le soleil de mai,
Moi, je n'ai pour horizon
Que cette noire prison.

BÉATRIX. — On ne les enfermait pourtant pas ; ils respiraient au crépuscule et chantaient librement.

LISARDA. — Les refrains arrangent toujours un peu les événements. C'est une licence permise, et recommandée même.

VOIX DU PRISONNIER, *il chante.*

Le poil épais de mon crâne
Me tombe jusqu'au jarret
Et les cheveux de ma barbe
Me servent de mantelet.
Je ne sais si c'est le tour
De la nuit ou bien du jour.

BÉATRIX. — Oh ! les pauvres ! Et qu'ils devaient être sales et laids !

LISARDA. — Non pas, ma fille. De beaux cavaliers, d'un noble aspect en dépit de leurs grossières besognes. Il faut croire même qu'ils trouvaient le temps de se raser. Licences poétiques que ces barbes et ces cheveux. A preuve que les deux princesses les entendirent, les écoutèrent, les aperçurent et conçurent vite pour eux de tendres sentiments. Casilda, la renégate, favorisait la curiosité des jeunes filles, persuadait les gardes d'amener les gentilhommes au pied de la tour afin que Zaïde et Zoraïde pussent les voir commodément. Elle servait même de courrière à quelques messages...

VOIX DU PRISONNIER, *il chante.*

Oiseau, va dire à ma femme
Qu'elle cache dans mon pain
Une lime et une lame ;
Je m'évaderai demain.
La lime pour les barreaux,
La lame pour mes bourreaux.

BÉATRIX. — Oh ! ma mère, les cavaliers étaient donc mariés. Quel malheur pour Zaïde et pour Zoraïde !

LISARDA. — Mais non, petite sotte. Formules d'usage dans les ballades.

BÉATRIX. — Et les gardiens apprenaient sans sourciller qu'on réclamait une lame pour les meurtrir ?

LISARDA. — Jamais de la vie. Ils comprenaient mieux que toi ce que rimer veut dire.

BÉATRIX. — Tout de même, ma mère, les princesses désobéissaient à leur père. Un grand péché.

LISARDA. — Leur père était musulman ; les cavaliers, chrétiens. Cela les excuse.

BÉATRIX. — Oh ! oh ! vous pensez sans doute que les parents chrétiens se trouvent à l'abri des... des fautes, des dissimulations de leurs enfants mieux que les autres.

LISARDA. — Bien sûr, ma fille, bien sûr. Mais que vas-tu chercher là ? Que diable se passe-t-il dans ta cervelle ! Tu m'embrouilles. Je perds le fil. *(Une longue tenue, au loin, de note haute par une trompette.)* Oh ! une trompette, maintenant, là-bas, au palais. Ces dévergondés commencent leurs concerts à l'heure où les personnes honnêtes se mettent entre les draps. Pauvre Espagne ! Assez baguenaudé, assez jacassé, ma fille. Vite la prière du soir, et au lit !

BÉATRIX. — Et la fin de l'histoire, mère ?

LISARDA. — Tu poses des questions sans queue ni tête ; tu tournes tout de travers. La fin de l'histoire, tu l'apprendras une autre fois, Béatrix, quand tu ne divagueras plus et que les trompettes royales nous laisseront en paix.

. . . . . .

L'AUTEUR. — Au palais, le combat singulier du trompette viennois Hasselt et d'Antonini, le castrat napolitain. Qui sortira vainqueur du tournoi ?

BARZOQUE. — Le roi siège au milieu de sa cour. Duel passionnant. Don Lope de Almeida lui-même tend l'oreille, oublie le canon nouveau modèle et la gargousse perfectionnée.

L'AUTEUR. — Et Frère Géronimo, le soin de l'Etat et le triomphe de la religion.

BARZOQUE. — Ah ! l'animal de trompette. Quel souffle ! Quelle force et quel moelleux ! Il vous prend aux tripes. *(La trompette a proposé la phrase musicale, le thème du débat. Antonini à son tour la file. Puis l'instrument de cuivre attaque une variation que reprend le castrat. La lutte s'anime ; chacune des parties se dépasse, tend des pièges à l'adversaire, qui les surmonte. Le motif est celui qu'a déjà chanté Antonini :* « Pallido il sole, torbido il cielo, — Pena minaccia, morte prepara, — Tutto mi spira rimorso ed orror... » *Murmures d'approbation, bravos discrets. Les auditeurs ont parfois le souffle coupé par un point d'orgue qui n'en finit pas, respirent, délivrés, à la conclusion. Puis les deux rivaux entremêlent leurs fioritures, se défient et concertent, s'interrompent et se marient. La trompette, à un certain moment, après une merveilleuse cadence d'Antonini, lance un accord qui éclate à l'aigu où le castrat cueille la note et la prolonge à l'infini. Ravissement général.)* Oh ! oh ! le roi s'est levé soudain.

L'AUTEUR. — Mine furieuse, contractée. Qu'arrive-t-il ? Quelle lubie ?

LE ROI. — Assez ! Assez ! Je ne supporterai pas plus longtemps... Un supplice, un supplice de damné. Et il continue, il persévère, le butor. Nul ne saura donc le faire taire.

DOLORÈS. — Antonini !

LE ROI. — Qu'on le bâillonne !

DON LOPE. — Voilà ! sire. Je l'ai muselé.

Il a fermé brusquement les mâchoires du Napolitain.

LE ROI. — Merci, don Lope, merci. J'ai failli m'évanouir.

DOLORÈS. — Dois-je, Monsieur, appeler le médecin ?

LE ROI. — Non, non. Une indisposition passagère.

DOLORÈS, *à Ruiz.* — Allez, Ruiz, chercher mes sels et ma fiole d'élixir. Appelez le premier valet de chambre du roi.

RUIZ. — Bien, Madame

LE ROI. — Antonini, je te chasse de ma présence, à jamais. Qu'on le reconduise à la frontière, qu'on lui donne son passeport pour Naples.

ANTONINI. — Mais, Sire, en quoi ai-je pu...

LE ROI. — Pas de réplique. Eh quoi ! Ce monstre ouvre la bouche pour chanter, montre ses dents. Des dents de carnassier, de fauve, aiguës et brillantes. Des dents pareilles, aussi cruelles, aussi inhumaines, on les dissimule, on ne les affiche pas. Une mâchoire béante, ce trou rouge et noir bordé de canines d'ogre, quel spectacle dégoûtant ! Puisque tu dois m'en affliger, je t'interdis de paraître à mon regard. Faut-il que la divine mélodie sorte de cette caverne immonde, coule entre ces outils à broyer, à déchiqueter ? Hors d'ici ! Hors d'ici ! Du reste, messieurs, j'ai appris ce soir la beauté du silence. Il n'existe pas d'autre musique. Il suffit de savoir l'écouter. Le silence n'a pas de dents. Je défends désormais qu'on parle devant moi, qu'on trouble la pureté du silence. Bouches cousues. La première molaire que je vois, je la condamne à l'exil. Et dès demain nous quittons Grenade. Cette ville me rebute. Un vacarme sans pauses de cigales, d'oiseaux, de feuillages, de cloches, de marchands et de brailleurs de carrefour. Les tours de l'Alhambra ressemblent à des dents cariées, ignobles. La sierra Nevada plante dans le ciel une incisive atroce, d'une férocité intacte.

FRÈRE GÉRONIMO. — Sire, cependant...

LE ROI. — Avez-vous envie, Géronimo, qu'on vous arrache votre avant-dernière quenotte ? Les décombres et l'infection habitent votre bouche. Vous avez l'haleine fétide et la voix fausse. J'ai dit. Demain, les bagages bouclés, nous partons pour Aranjuez. Et sans tambours ni clairons, sans un mot, sans un rire, sans un ordre crié. Silence ! J'ai décrété le silence. Absolu et de droit divin. Comme la monarchie. Sonne, trompette, une dernière fois. Toi, du moins, tu dissimules ta denture. Gonfle tes joues. Sonne le couvre-feu des vociférations inutiles et outrageantes. Prélude à la symphonie muette. Et ensuite, plus rien. La proscription et la mort des bruits.

Mélancolique sonnerie de trompette qui s'éteint graduellement.

. . . . . .

RUIZ. — Béatrix, mon amour, mon seul amour, mon cher amour, il faut nous séparer. J'ai pu m'échapper à grand'peine, à cheval, me soustraire au cortège. La cour part. Une chance que le soin des bagages ait pris plus de temps que ne le supposait l'impatience du roi, que nous ayons perdu quelques heures. Sinon, je n'aurais pu vous dire adieu, j'aurais manqué le moment où doña Lisarda descend au Zacatin. Ne pleurez pas, Béatrix ; vos sanglots me brisent le cœur ; ne rompez pas le peu de courage que je porte en moi. Je vous aime. Je ne vous oublierai pas, je le jure.

BÉATRIX. — Ruiz, Ruiz, je vous appartiens pour la vie. Si vous ne reveniez pas, j'en mourrais.

RUIZ. — Je reviendrai ; je vous enverrai, entre temps, des lettres, aussi souvent que je le pourrai. Par messager particulier, qui guettera les minutes où vous échappez à la surveillance de votre mère. Je parlerai à mon père, je le persuaderai.

BÉATRIX. — Un grand seigneur, muni et puissant, voudra-t-il jamais de la pauvre Béatrix pour fille ?

RUIZ. — Je saurai le convaincre. La force de l'amour accomplit des prodiges. Vos sanglots me fendent l'âme.

BÉATRIX. — Ne me quittez pas, ne me quittez pas !

RUIZ. — La cour passe la porte Judiciaire dans un silence effrayant. Si les fers des chevaux ne frappaient pas la terre, on dirait d'un défilé de fantômes. Oh ! Béatrix, comment s'arracher à vos bras ? Il le faut pourtant. Si je déplaisais à la reine, si j'irritais mon père, je menacerais notre bonheur. De cette séparation, provisoire et courte, dépendent notre avenir, notre union. A bientôt, Béatrix ! A bientôt. Un baiser encore, rien qu'un baiser. Adieu ! Non, non, pas ce mot horrible d'adieu. Non, non, à demain...

BÉATRIX. — Ruiz, Ruiz...

On entend le galop du cheval de Ruiz qui s'éloigne, puis les sanglots de Béatrix.

LISARDA, *essoufflée et ravie.* — Enfin, enfin, la voici hors de l'Alhambra cette cour futile, cette assemblée de galants et de débauchés. Hors de Grenade dans un moment, hors de la Vega au lever de la lune. Quelle singulière idée de voyager la nuit ! Bah ! ne demandons pas de raison aux fous. Loin des foyers honnêtes, voilà le principal. L'anneau de la perdition se desserre. Réjouis-toi, Béatrix ; je relâche mes consignes prudentes, maternelles ; je te rétablis dans cette liberté que j'avais dû restreindre, pour ton bien et ton honneur... Mais quoi ? Te voici défaite, en larmes, sans voix, sanglotante. Qu'arrive-t-il ? Oh ! oh ! Le jeune cavalier, je l'ai rencontré encore. Il galopait sur le chemin. Le cavalier ! Oh ! je comprends. Confiance aveugle. Je t'ai mal surveillée. Réponds, Béatrix. Je redoute le pire. Il a tenté de te séduire? Il y a réussi peut-être ? Et te voici, à cause de ce menteur, désespérée. Il t'abandonne...

BÉATRIX. — Il ne mentait pas, ma mère, et il ne m'abandonnera jamais.

LISARDA. — Ouais, ouais... Des protestations, des discours. On sait ce qu'en vaut l'aune. Un chagrin de petite oie blanche que le premier vaurien trouble par ses vantardises, ses faux serments, son babil.

BÉATRIX. — Je l'aime, mère, je l'aime.

LISARDA. — On raconte ça, ma fille, on raconte toujours ça. Ces garnements...

BÉATRIX. — Le fils de don Lope de Almeida, ma mère.

LISARDA. — De don Lope ? Cela ne me dit rien.

BÉATRIX. — Le grand maître de l'artillerie.

LISARDA. — Oh ! oh ! grand maître ! Par quelles intrigues, quelles protections ? Et crois-tu qu'il ne complote pas pour son benêt de garçon quelque mariage profitable qui pousse encore sa famille ? Ce soupirant oubliera vite à Aranjuez la nigaude de Grenade ?

BÉATRIX. — Non, non, il m'a juré...

LISARDA. — Des serments en l'air.

BÉATRIX. — Mère, mère, je mourrai s'il manque à sa parole. Je lui appartiens toute, corps et âme.

LISARDA. — Corps et âme ! Peste ma fille. *(A part :)* Voilà qui m'inquiète un peu. *(Haut :)* Tu n'as pas, j'espère, failli à l'honneur ?

BÉATRIX. — Oui, mère, oui ; je lui ai donné tout ce que peut donner une fille.

LISARDA. — Comment ?

BÉATRIX. — Il m'a baisé la main, tenue dans ses bras. Et, quand il prenait congé, pour longtemps peut-être, aurais-je eu la cruauté de lui refuser mes lèvres ?

LISARDA. — Tes lèvres, imprudente !

BÉATRIX. — Oui, ma mère.

LISARDA. — Et... après ?

BÉATRIX. — Que pouvais-je de plus ? Je vous le répète, les derniers engagements.

LISARDA, *à part.* — Ouf, je respire. *(Haut et doucement :)* Pauvre petite. Je n'ai pas un cœur de tigresse. J'ai peur que tu ne souffres beaucoup. Cela guérira.

BÉATRIX. — Non, cela ne guérira pas.

LISARDA. — Pleure à ton aise, Béatrix, ne retiens pas tes sanglots. Oui, sur ma poitrine, mon enfant. Comme jadis, quand tu avais du chagrin, que je te berçais. *(Elle chante :)*

Une bonne pêche,
Les larmes se sèchent ;
Une pomm' d'api,
V'là le mal parti.
Do, do,
Tu auras de l'abricot,
Do, do...

. . . . . .

BARZOQUE. — Je pique dans l'espace et dans le temps. Maigre butin. Morne et sinistre Aranjuez.

L'AUTEUR. — Une cour écrasée par le silence. Nul n'a droit à la parole, au son articulé ; tout fracas, tout éclat, tout tintement constitue un délit ; on se cache pour se murmurer quelques mots, de près, en surveillant les approches. On a pourchassé les oiseaux. Discipline qui devient torture, obsession ; un refrain chuchoté se savoure comme un crime délicieux, une lèse-majesté gourmande. Peuple de mimes. *(On entend une série de hoquets.)* Qu'est ceci ?

BARZOQUE. — Le grand chambellan. Il a le hoquet. Voilà qui lui coûtera cher. Le roi l'a cassé aux gages, d'un geste.

L'AUTEUR. — Et don Lope de Almeida a entraîné au plus profond des bosquets du parc son fils Ruiz, pour un entretien d'importance. Les statues mythologiques n'ont pas d'oreilles.

DON LOPE, *à voix basse.* — Un ordre, mon fils. Considérez ma proposition comme un ordre. Je n'admettrai pas de votre part d'hésitation à y obéir. Doña Angéla est une jeune fille accomplie.

RUIZ. — Qui louche un peu, mon père.

DON LOPE. — On ne s'en aperçoit pas. Pieuse.

RUIZ. — Et maigre.

DON LOPE. — Le mariage l'étoffera. D'une famille illustre et comblée de biens. Don Olivero, son père, jouit d'une influence incontestée. Nous le verrons bientôt premier ministre. Je considère l'alliance de nos deux maisons comme un fait historique. Je ne tolérerai pas, je le répète, de discussion, de mauvais vouloir à ce sujet. Le sort de la bombarde nouveau modèle à affût mobile et gargousse perfectionnée, et qui nous assurera une position dominante en Europe, dépend sans doute de cette union. J'attends votre oui.

RUIZ. — Ma foi, ma parole, mon cœur m'empêchent de le prononcer.

DON LOPE. — Eh quoi ! vous auriez, à mon insu, un engagement.

RUIZ. — J'aime Béatrix. Elle m'aime. Je n'ai pas osé, jusqu'ici, vous...

DON LOPE. — Béatrix ? Quelle Béatrix ?

RUIZ. — Elle habite, à Grenade, l'Alhambra.

DON LOPE. — Je ne l'ai pas rencontrée à la cour.

RUIZ. — Elle vit retirée, avec sa mère.

DON LOPE. — Quelque gitanille sans le sou.

RUIZ. — Pauvre, en effet, mais de bonne race. Fille d'un capitaine mort au service de Sa Majesté. Quelques minces rentes et une médiocre pension. Mais l'honneur, la beauté.

DON LOPE. — Un capitaine mort ! Quand je vous procure un premier ministre, et vivant.

RUIZ. — On n'épouse pas un grade ou un emploi.

DON LOPE. — Je ne vous demande pas votre avis, mon fils. J'ordonne. Choisissez. Ou le mariage avec doña Angéla, ou... ou je vous achète une compagnie, je vous expédie à la guerre. Vous aurez le loisir d'y oublier votre pécore.

RUIZ. — La reine ne se laissera pas ainsi frustrer de son page. De son page préféré, je le dis sans faux orgueil. Je me plaindrai à Sa Majesté.

DON LOPE. — Notre chaste, pudique, auguste et austère souveraine froncera le sourcil à votre premier mot. Protéger, elle, les amourettes d'un béjaune...

RUIZ. — Amourettes, mon père ! Que vous me connaissez mal ! Une passion sans remède, un amour total. Je déserterai pour retrouver Béatrix, pour échapper à la violence qui tenterait de m'obliger au parjure...

DON LOPE. — Eh bien ! mon fils, puisque vous le prenez ainsi, j'userai des grands moyens.

RUIZ. — Je vous défie de contraindre ma loyauté.

DON LOPE. — Vous paierez cher votre rébellion, votre insolence.

Peu à peu, dans le feu du débat, les interlocuteurs ont élevé le ton. Ils crient presque.

UN GARDE, *sourdement.* — Du calme, messieurs, du calme. Vos voix transgressent témérairement les prescriptions royales. J'ai pour consigne d'empêcher les bruits. Votre imprudence vous expose aux peines les plus sévères. Pas de clameurs. Du calme.

DON LOPE, *très bas, rauque et contracté.* — Oui, j'userai des grands moyens, Ruiz, enfant de malédiction. Je t'enfermerai, sous bonne surveillance, dans mon château de Colmenar. Pas de communications avec l'extérieur, avec Grenade. Ta gitanille, sans nouvelles de toi, t'aura vite remplacé. Tu n'en sortiras que pour épouser don Olivero, pardon, Angéla. La prison, la durée et l'ennui viennent à bout des entêtements les plus endurcis.

. . . . . .

L'AUTEUR. — Ruiz, Ruiz, la prison, la durée, l'ennui auront-ils raison de ta constance ? J'en doute. Don Lope se leurre. Tu caches, sous ta frivole apparence de page, une obstination farouche. Et les obstacles renforcent ta fidélité. Lutte sans trêve. Qui vaincra de Lope de Almeida ou de ton cœur ? De la bombarde nouveau modèle ou de Béatrix ? De ta loyauté ou d'Angéla ?

BARZOQUE. — Le temps coule. Les ruisselets des heures, les rivières des jours grossissent le fleuve des mois. Pêche sans fin. Et tantôt le flot se précipite en crues torrentielles, tantôt le plus souvent stagne, presque immobile. Pauvre Béatrix !

L'AUTEUR. — Sans lettres, sans nouvelles de son bien-aimé, elle dépérit. Combien de semaines l'espoir la soutiendra-t-il encore ?

BARZOQUE. — Ecoutez, monsieur, ce frémissement de luth ! Béatrix l'entend et cherche sa source. Souvent ces fantômes de cordes errent et résonnent dans les chambres de l'Alhambra. Béatrix, la nuit, gagne le vieux palais désert par le souterrain de la tour, à la quête de cette musique qui se dissout toujours devant elle.

L'AUTEUR. — Je la vois, un flambeau à la main. Alhambra nocturne, couloirs obscurs, pendentifs à alvéoles, colonnettes graciles, vasques que hantent, revenants liquides, les jets d'eau, arcs délicats, dallages, parements d'azulejos brillants et versicolores. Un hibou, une chauve-souris s'envolent. Une couleuvre glisse au bassin. Béatrix va, guidée par le luth. Elle approche. Singulière poursuite, parmi les ombres et les reflets, d'un gibier invisible et mélancoliquement sonore.

BARZOQUE. — Elle réussira ce soir, monsieur. Ecoutez. Comme le luth vibre près d'elle ! Il ne fuit plus.

L'AUTEUR. — Une forme se dégage de la pénombre. L'image, la sœur de Béatrix, mais habillée à la moresque, et translucide. Elle n'arrête pas la lumière du flambeau.

BÉATRIX. — Zoraïde, Zoraïde ! Vous ne pouvez être que Zoraïde. Ma mère m'a parlé de vous, je vous reconnais.

ZORAIDE. — Je te connais, Béatrix, depuis ta naissance.

BÉATRIX. — Pourquoi errez-vous ?

ZORAIDE. — Pourquoi pleures-tu ?

BÉATRIX. — Pourquoi n'avez-vous pas eu confiance ? Pourquoi n'avez-vous pas suivi le cavalier espagnol qui vous aimait ?

ZORAIDE. — Par scrupule et faiblesse. Tout était prêt pour l'évasion, l'enlèvement double. L'échelle de corde déployée, je n'ai pas su choisir. Tantôt je pensais à mon amant et j'avançais, tantôt je songeais au danger, à mon père et je reculais. « Alerte ! cria Casilda, une patrouille. » Zaïde déjà touchait le sol. J'ai dénoué l'échelle.

BÉATRIX. — Oh ! malheureuse !

ZORAIDE. — Les feux allumés trop tard au sommet des tours, les autres atteignirent le torrent des montagnes, bousculèrent la garde mal éveillée. Zaïde, ma sœur et ton aïeule, épousa à Séville le cavalier espagnol, ton ancêtre, après avoir reçu le baptême. Et moi, l'incertaine, je mourus de langueur. Pas tout à fait cependant puisque je promène encore ma musique plaintive. Jusqu'à ce qu'une chrétienne m'ondoie et délivre pour l'éternité celle qui a péché contre l'amour. En échange elle recevra mon héritage terrestre : ce luth et les accents de ma voix. Il y a un filet d'eau dans cette vasque, Béatrix.

BÉATRIX. — Au nom du Christ, Zoraïde, de ma main trempée dans l'eau pure, je trace sur ton front le signe de la croix, de la rédemption.

ZORAIDE. — Adieu, Béatrix, adieu.

Un accord du luth se dégrade progressivement, se décompose...

BÉATRIX. — Zoraïde !... Un rêve, une fantasmagorie. Mais le luth est là, près de moi. Zoraïde !

. . . . . .

BARZOQUE. — Et les jours, les mois coulent encore. L'hiver a passé. Le printemps revient. Malgré les pièges, les battues, dans le parc d'Aranjuez, un rossignol, bafouant le roi, un rossignol a chanté.

LE ROI. — Le rossignol ! Toujours ce faquin de rossignol ! A quoi sert notre volonté royale si un misérable oisillon, caché dans les lauriers et les pins, peut s'en moquer insolemment ! On a donc négligé de fouiller le parc arbre par arbre, de nettoyer les futaies, de purger les branches et les feuillages des nids. Don Lope, je vous ai rendu

responsable de l'exécution de mes ordres. Chaque trille, chaque roulade de ce maudit animal vous accuse de négligence, de forfaiture. Et il vous accable. Quel réquisitoire intarissable ! Don Lope, je m'adresse à vous. Et vous ne répondez pas ; vous ne vous inventez pas d'excuses ; votre accusateur emplumé vous trouve sans défense. Allons ! don Lope, expliquez-vous.

DOLORÈS. — Monsieur, don Lope craint d'enfreindre votre bon plaisir, de vous irriter en ouvrant la bouche.

LE ROI. — Le lâche ! Incapable et lâche. Voilà l'homme. N'intervenez pas, Dolorès, en faveur d'un capon.

DON LOPE. — Sire...

LE ROI. — Ah ! enfin.

DON LOPE. — Sire, ce traître, ce rebelle, s'obstine avec une impertinence, une ruse et une ténacité incroyables. Tandis que les battues, la glu, les trébuchets, les nasses, le ravage des nids ont eu raison des moineaux, des roitelets, des grives, des merles, des corbeaux, ce félon s'accroche au terrain, se défile, nous brave et déçoit nos embûches.

LE ROI. — Eh quoi ! don Lope, vous laisserez-vous berner par un passereau ? Devrai-je, devant votre démission, prendre moi-même la conduite de la bataille ?

DON LOPE. — Sire, je doute, très humblement, mais je doute que votre génie même puisse arriver à un résultat définitif. Nous n'avons pas entraîné nos troupes, conçu notre armement pour lutter contre les virtuoses insaisissables de l'air et des nuits de printemps. Que Votre Majesté m'offre comme adversaires des régiments encadrés et pourvus réglementairement, je réponds de la victoire. Mais devant un assaut de vocalises la tactique et la stratégie perdent leurs droits.

LE ROI. — Serviteur inepte de la monarchie, je ne sais ce qui me retient de vous arracher vos insignes...

DON LOPE. — Sire...

LE ROI. — Assez. J'assume le commandement des opérations. Que possédons-nous à Aranjuez comme effectifs utilisables ?

DON LOPE. — Cinq bataillons d'infanterie avec leurs voltigeurs et grenadiers. Un escadron de dragons.

LE ROI. — Bien. Et comme artillerie ?

DON LOPE. — Douze batteries de canons, bombardes, coulevrines et pièces de siège.

LE ROI. — Cela suffira, j'espère. Demain, à l'heure où le rossignol se découvre, nous insulte, que tout soit prêt, paré, en place. Avec un fort ravitaillement de grenades et munitions de tous calibres. Nous délogerons l'ennemi, don Lope. Où j'y perdrai mon honneur. Assurez les dispositions. Je me retire pour méditer. A demain.

DON LOPE, *à la Reine.* — Un grand maître de l'artillerie se mesurant à un passereau. Quelle honte ! Me voici ridicule à jamais, Madame. J'enrage.

DOLORÈS. — Enragez à votre aise, don Lope, mais obéissez. Il n'y a ni honte ni ridicule à servir son roi.

. . . . . .

On entend dans le lointain les accords d'un luth qui, lentement, se rapprochent.

L'AUTEUR. — Dieu soit loué ! Le luth de Zoraïde.

BARZOQUE. — De Béatrix maintenant.

L'AUTEUR. — Pas de meilleur remède à l'extravagance, dit-on, que l'harmonie. Nous en avons besoin. Grenade nous purge de la démence d'Aranjuez.

BÉATRIX, *elle chante.*

Au matin de la Saint-Jean,
Au bord de la source vive,
Elle étendit sa lessive
Sur l'hièble et l'aubépin blanc.

Prenez pitié de ma peine,
Ay ! Ay !
Rendez-moi celui que j'aime,
Vierge Mère et saints martyrs.
S'il ne doit pas revenir,
Ay ! Ay !
Prenez pitié de ma peine,
Accordez-moi de mourir.

LISARDA. — Tu n'a plus besoin de mes leçons, ma fille. Tu aimes, tu souffres. La longue plainte des femmes a passé en toi. A chaque génération, une seule phrase pour toutes. Ainsi de siècle en siècle, depuis toujours. Chaîne ininterrompue. Ta détresse désespère et ta voix console.

BÉATRIX, *elle chante.*

Comme la fleur d'amandier,
La foi qu'il m'avait promise,
Il a suffi d'une brise,
Hélas ! pour la disperser.

Prenez pitié de ma peine,
Ay ! Ay !
Rendez-moi celui que j'aime...

L'AUTEUR. — Et les gens s'attroupent au bas des remparts afin d'écouter cette voix du crépuscule, du lever de la lune. Il y a dans la douleur et la poésie comme un aimant des âmes.

UN HOMME. — Hé ! Domingo le cordonnier, te voici. Tu viens pour la chanson ?

DOMINGO. — Chaque soir. Ça me rafraîchit, ça me parfume, ça me change de l'odeur de la poix et du cuir où les pieds ont sué. Une fauvette, une alouette.

UN AUTRE. — La Rose de l'Alhambra qu'on l'appelle. La première fois que j'entends chanter une rose.

UN AUTRE. — Catalina non plus ne manque pas le concert.

CATALINA. — Est-ce qu'elle se doute seulement que tout Grenade l'écoute ?

UN AUTRE. — Bien sûr que non, Catalina. Ça lui sort du cœur, comme l'eau de la source.

LLOCIA. — Du cristal, aussi vrai qu'on m'a baptisée Llocia.

CATALINA. — On dit qu'elle a trouvé la guitare d'une princesse d'il y a mille ans, d'une Arabe.

UN HOMME. — Sa guitare ne sonne pas comme les autres. Il y a de l'arabe dedans.

LLOCIA. — Bah ! on raconte tant d'histoires à Grenade. Tous ils cherchent un trésor. Au fond des puits, les uns ; au fond des grottes, les autres.

UN HOMME. — Le trésor, elle l'a déniché, celle-là et pas loin ; elle l'a dans le gosier.

UN AUTRE. — Chut ! Chut !

BÉATRIX, *elle chante.*

Je l'attends depuis des mois.
Résiste-t-il à l'orage,
L'amour écrit sur le sable
De l'ongle du petit doigt ?

Prenez pitié de ma peine,
Ay ! Ay !
Rendez-moi celui, etc.,

LLOCIA. — Moi aussi, j'attends, depuis des années.

CATALINA. — Toutes les femmes attendent.

UN HOMME. — Ah ! voilà Crespo, le boulanger. Et l'aveugle de Vivarambla, Camacho, avec son bâton, et sa fille qui le conduit.

CAMACHO. — La Rose de l'Alhambra, paraît qu'elle est belle comme une prune blanche. Mes yeux, Seigneur, rien qu'une minute, afin de la voir !

UN HOMME. — Pas besoin. Ça se voit avec les oreilles.

UN AUTRE. — Et voici encore Toribio, le bedeau de la cathédrale.

Toribio éternue violemment à plusieurs reprises.

DES VOIX. — Tais-toi. Tu ne vas pas, Toribio, nous assourdir avec ton rhume de cerveau. Chut ! Silence !

Nouveaux éternuements de Toribio, qui les maîtrise enfin.

BÉATRIX, *elle chante.*

Il m'a juré ses serments,
C'était près de la fontaine.
Ils vont à la mer lointaine,
Emportés par le courant.

Prenez pitié de ma peine,
Ay ! Ay !
Rendez-moi, etc.

CATALINA. — Ça vous mouille l'œil.

TORIBIO. — Miracle ! Miracle ! Je le proclame, moi, Toribio, bedeau de la cathédrale. Le diable de serein m'avait enrhumé ; je toussais, j'éternuais à la mort. Et voilà que la Rose a chanté et que j'ai la gorge et le nez libres de catarrhe, comme un jouvenceau. Miracle, que je vous dis !

Quelques rires, quelques acclamations. Des : « chut ! »

BÉATRIX, *elle chante.*

Au matin de la Saint-Jean,
Au bord de la source vive,
Elle étendit sa lessive,
Pleura sous l'aubépin blanc.

Prenez pitié de ma peine,
Ay ! Ay !
Rendez-moi, etc.

Des gens fredonnent le refrain. On entend quelques bouts de phrases hachées :

« Oui, un miracle... — Pourquoi pas ?... Le bedeau n'éternue plus ; c'est incontestable... — Nous pouvons témoigner... — Et moi, tenez, j'avais un lumbago. Maintenant, je saute, je danse... — N'exagérons rien... — Miracle ! Miracle !... »

Le refrain murmuré, dispersé, s'engloutit peu à peu dans la nuit et l'éloignement. Soudain, sans transition, un bruit terrible de mousquetades, de pièces d'artillerie, un vacarme de canonnade, de feux de salves, de grenades, de commandements brefs à vous crever le tympan. Un fouillis de cris, d'écroulements d'arbres qui s'abattent, de bombardes qui crachent.

DES VOIX, *détachées du tintamarre.* — A vos gargousses !... — Les boulets au canon !... — A vos mèches !... — Prêts ?... — Salve roulante, par compagnie... — Feu !... — A vos mèches !... — Prêts ?... — Les boulets au canon !... — Mousquets, en joue !... — Feu !...

L'AUTEUR, *il hurle presque pour se faire entendre.* — Aranjuez ! Aranjuez ! Et son boucan du tonnerre. Les chênes s'effondrent. Les statues décapitées. Voici Diane manchote et Apollon cul-de-jatte. Malheur ! Ne pouvais-tu, Barzoque, demeurer à Grenade, éviter cette damnation d'Aranjuez ?

BARZOQUE, *il hurle aussi.* — Impossible, monsieur. Aranjuez se précipite sur l'hameçon, mord furieusement.

Suite tonitruante du combat. Au bout d'un moment, un officier, haletant, articule durement, pour dominer le tumulte.

L'OFFICIER. — Sire, Sire, l'ennemi, saisi de panique, fuit à tire-d'aile. Ce point gris, éperdu, là-haut, qui file entre les feuillages. La déroute. Victoire ! Nous voici maîtres du champ de bataille.

DON LOPE. — Dernière salve ! De toutes les pièces et engins. *(Le commandement est transmis, répété.)* A mon commandement, feu ! *(Salve formidable.)* Cessez le feu. *(Sonnerie de trompette. Le silence s'établit.)* Le succès, Sire, avec l'aide de Dieu, a répondu à la vaillance de vos armées.

FRÈRE GÉRONIMO. — Que le nom du Seigneur soit béni ! Faut-il commander le *Te Deum* pour demain matin ?

LE ROI, *d'un timbre surmené.* — Victoire ! Victoire ! Le perturbateur chassé, la paix établie.

DON LOPE. — Et victoire, Sire, ce qui en double le prix, acquise sans pertes. On ne signale que la foulure du pied d'un voltigeur pris dans les branchages, et une bosse au front d'un caporal de grenadiers, touché par l'éclatement, sous les boulets, du sein d'une Nymphe.

LE ROI. — Après ces heures chaudes, soufflons, messieurs, respirons enfin.

DOLORÈS. — Asseyez-vous, Sire, je vous évente.

LE ROI. — Merci, Madame. Goûtons enfin le repos, les délices d'une tranquillité hardiment conquise. Je vous cite, don Lope, à l'ordre de l'armée. Vous me dresserez vos propositions de récompenses pour les braves gens, officiers ou soldats, qui se sont particulièrement distingués. Et maintenant, que chacun se taise, que rien n'interrompe le mutisme des ténèbres que le vent même ne trouble pas, sans grenouilles, sans grillons, sans... ce mutisme absolu et pénétrant, généreux, limpide... *(A l'horizon, on entend les notes argentines de la flûte d'un crapaud.)* Oh !

DOLORÈS. — Ne vous levez pas, Monsieur, ne vous agitez pas. Ce n'est rien.

LE ROI. — Un crapaud ! Un crapaud ! Victoire illusoire qu'un crapaud détruit. Silence infecté... Pas de pertes, disiez-vous, don Lope ? Si. Une. Une seule. Mais de conséquence. Le roi.

DOLORÈS. — Monsieur !

FRÈRE GÉRONIMO. — Tombé, foudroyé ! Relevez le roi. Quelle stupeur vous frappe tous ! Que Votre Majesté...

LE ROI. — Pas de *Te Deum*, Frère Géronimo. L'office des trépassés. Le roi est mort. Que les cérémonies des funérailles se déroulent avec le faste

convenable, la solennité protocolaire. Qu'on m'ensevelisse à l'Escurial. Le deuil de la cour durera deux ans. Le roi est mort.

Flûte du crapaud.

. . . . . .

L'Auteur. — Et que devient, dans tout ceci, l'infortuné Ruiz ?

Barzoque. — Je l'attrape à la volée, monsieur. Prisonnier d'un père impitoyable, à Colmenar, sous bonne garde, privé de communications, il ne cède pas, il ne désespère pas. Du soir au matin, de l'aube à la nuit il ne songe qu'à s'évader.

L'Auteur. — Un donjon qu'on n'attendrit pas, Barzoque, des barreaux de fer, des geôliers incorruptibles.

Barzoque. — Il fabrique une corde, jour par jour, avec des fils arrachés à ses draps ; il scie le barreau avec un ressort de montre. Quelle obstination ! quelle patience !

L'Auteur. — Va-t-il pas perdre courage ?

Barzoque. — Oui, de temps en temps. Mais le secours lui vient de son cœur, de Béatrix. Les liens invisibles de l'amour ont une puissance incroyable. Aucune violence ne les atteint ; ils s'accroissent de la séparation, de la solitude, du désespoir même, qui les trempe au lieu de les défaire. Ecoutez, monsieur; la plainte et l'appel de la Rose de l'Alhambra remplissent l'Espagne. *(Bribes éparses, indistinctes de la chanson de Béatrix.)* On peut tenir un homme prisonnier, non pas une mélodie douée de vie et de liberté, qu'aucune grille ne bloque. Elle chemine de bouche en bouche, s'infiltre, envahit Grenade, l'Andalousie, la Manche, la Castille. Elle franchit la montagne et le fleuve. Le vent et les feuilles la propagent. Le muletier la colporte parmi les clochettes de ses mules.

Le Muletier, *il chante.*

Comme la fleur d'amandier,
La foi qu'il m'avait promise,
Il a suffi d'une brise...

Un Homme. — Hé ! Patacon, qu'est-ce que c'est que cette nouvelle romance ?

Le Muletier. — Celle de la Rose de l'Alhambra. Une romance à miracles. Elle a redressé la jambe d'un boiteux ; elle a délivré un sous-diacre de sa bronchite.

L'Homme. — Oh ! oh ! Tu vas me l'apprendre. Pour mon point de côté, pour ma rate qui ne va guère.

le muletier

Prenez pitié de ma peine,
Ay ! Ay !
Rendez-moi celui que j'aime...

L'Auteur. — A l'auberge, la fille de cuisine...

Elvira, *elle chante.*

... Vierge Mère et saints martyrs,
S'il ne doit pas revenir...

La Patronne de l'auberge. — Toujours à chanter, Elvira. Un air agréable, ma foi. Mais qui porte tort à l'écossage des fèves. Comment dis-tu ? *(Elle chante :)*

... Vierge Mère et saints martyrs,
S'il ne doit pas revenir...

Elvira. — Un air, patronne, qui a remis d'aplomb un prêtre vénérable, perclus, et tout suffoquant d'asthme.

La Patronne. — Et comment ça finit-il ?

Elvira, *elle chante.*

S'il ne doit pas revenir,
Ay ! Ay !
Accordez-moi de mourir.

La Patronne, *elle chante.*

Ay ! Ay !
Accordez-moi de mourir.

L'Auteur. — Le bandit de la sierra lui-même n'échappe pas à l'ensorcellement.

Le Bandit, *il chante.*

Je l'attends depuis des mois.
Résiste-t-il à l'orage...

La bourse ou la vie! Retourne tes poches. Je parie que tu as caché des ducats dans la doublure de ta veste... Pas de simagrées...

L'amour écrit sur le sable...

Le Voyageur, *il chante.*

De l'ongle du petit doigt.

Le Bandit. — Ah ! tu connais la rengaine ?

Le Voyageur. — Qui l'ignore ? On raconte qu'un évêque, fort mal en point, abandonné des médecins, sans souffle, parce que son valet de chambre la fredonnait, a soudain entonné l'*Alleluia*. Et l'on prétend, monsieur, qu'elle protège des voleurs. Mais ça, je voudrais pouvoir y croire.

Le Bandit, *il chante.*

S'il ne doit pas revenir,
Ay ! Ay !

Tu as de la chance. Je te laisse ta bague et je ne visite pas ta ceinture. *(Il chante :)*

Prenez pitié de ma peine...

Le Voyageur. — Merci, monsieur.

Le Bandit. — Rends grâces plutôt à la Rose de l'Alhambra.

Ay ! Ay !
Accordez-moi de mourir...

Barzoque. — Ainsi la mélodie court le monde.

L'Auteur. — Elle arrive à l'oreille, à la gorge même du geôlier de Ruiz. *(Le refrain est chanté par le geôlier.)* Et le captif sent sa patience, son courage se renouveler. Tous les doutes dissipés. Conjurés les relâchements. Ah ! comme il scie avec application le barreau. A-t-il senti que ces paroles s'adressaient à lui et volaient de Grenade jusqu'à son donjon afin de le réconforter ?

Un fragment de la complainte murmuré par Ruiz et scandé par le bruit du ressort de montre dans le fer du barreau.

Barzoque. — La romance pénètre partout, chez les soldats en marche sur la route... Au bouge, où elle s'étale brusquement au milieu des ivrognes obscènes, des danses et glapissements des filles, comme une nappe de pureté... Oui, monsieur, jusqu'au palais d'Aranjuez. Malgré le bourdon des

moines. Au palais même où la reine Dolorès a convoqué en conseil secret don Lope et Frère Géronimo.

. . . . . .

Le chant lugubre des moines. L'office des trépassés compose sourdement le fond de cette scène.

DOLORÈS. — Doña Eléna, tenez ma place auprès du roi pendant que je m'entretiens avec le Frère Géronimo et don Lope. Avertissez-moi au moindre incident.

ELÉNA. — Bien, Madame.

DOLORÈS. — Et ne craignez pas d'interrompre notre conversation. Le bien du roi avant tout. Allez. *(Un temps.)* Cette situation affreuse, extravagante se prolonge depuis plus d'un mois, messieurs. L'office des trépassés, assuré par des équipes de capucins qui se relaient, ne cesse pas. Sa Majesté, toutes fenêtres closes, à la lumière des buissons de cierges, gît sur sa couche, immobile, les paupières baissées, respirant à peine. On le nourrit par stratagème, et si mal qu'il ressemble à un cadavre. Ah ! messieurs, ces *requiem æternam*, ces *dies iræ, dies illa*, funèbrement grommelés cette odeur chaude de cire fondante, de renfermé, de frocs, ce relent de décomposition qui menace... Que dis-je ! Moi aussi, la comédie sinistre m'entête. Qu'entreprendre ? Quel remède ? Un tel état ne peut durer.

FRÈRE GÉRONIMO. — Les prières, Madame, les messes, les offrandes...

DON LOPE. — Ou une guerre. Pas de meilleur divertissement aux fermentations de l'ennui, aux coquecigrues de l'âme. Et avec une bonne artillerie... Par saint Jacques ! j'ai hâte de me débarbouiller la mémoire, de laver ma réputation militaire de cette mascarade de la journée du rossignol. Et qui n'a même pas réussi, qui a tourné en eau de boudin.

DOLORÈS. — Assez, monsieur, assez déraisonné selon votre lubie. Quant à vous, Frère Géronimo, que vous faut-il de plus comme offrandes, vœux, messes, offices ?... Personne au monde ne saura donc m'aider. Ah ! doña Eléna. Qu'arrive-t-il ? Le roi...

ELÉNA. — Sa Majesté, Madame, a ouvert les yeux.

DOLORÈS. — Il a ouvert les yeux !

ELÉNA. — « Pourquoi, a-t-il dit, diffère-t-on de m'ensevelir à l'Escurial ? Défunt, je réclame mon domicile légitime. Traître qui empêche mon inhumation ! — Et régicide, a chuchoté le duc de service, régicide qui y procéderait. — Régicide ? réplique le roi, quelle démence, quel illogisme ! Ce crime exige un roi vivant. Et le roi est mort. » Que répondre, Madame ? J'ai voulu vous aviser immédiatement.

DOLORÈS. — Vous avez bien agi, doña Eléna. Prions, messieurs et réfléchissons. Que Dieu nous éclaire ! *(Psalmodie très basse de prières. Doña Eléna, après un début de* Pater noster, *s'oublie et fredonne le refrain de la chanson de Béatrix.)* Eh quoi ! doña Eléna, vous chantez maintenant ! A cette heure tragique, pendant que nous nous replions intérieurement. Voilà une incongruité que je châtierai sévèrement.

ELÉNA. — Pardonnez-moi, Madame. Je supplie Votre Majesté de m'excuser.

DOLORÈS. — Pas d'excuse à une telle légèreté, à une telle insolence.

ELÉNA. — Cette romance, Madame, devient l'obsession de la ville et de la cour. On la répète inconsciemment. Quel recours aurait-on contre la mélodie à la mode ? Au chevet du roi les courtisans, les médecins, et même un des capucins n'ont pu la contraindre ; leurs lèvres au moins l'ont dessinée. *(Elle chante :)*

Prenez pitié de ma peine.
Ay ! Ay !
Rendez-moi celui que j'aime...

Oh ! Pardon, pardon. Je récidive par distraction. On ne peut pas résister. Une fureur douce, éparse dans toute l'Espagne, une épidémie incurable. J'ai reçu la contagion de ma camériste, qui la devait à un courrier de la Poste. (*Elle chante :*)

Vierge Mère et saints martyrs,
Ay ! Ay !...

Oh ! Madame, quelle confusion ! Je retombe dans mon erreur.

DOLORÈS. — Je vous défends, doña Eléna, de jamais reparaître devant moi.

ELÉNA. — Grâce, Madame.

FRÈRE GÉRONIMO. — Je confesse, Majesté, que cette mélodie infeste l'Espagne, qu'il y aurait bien du mérite à s'en préserver. Le Prieur des Dominicains, l'autre jour, la sifflotait en donnant audience à un envoyé de Rome. Il a rougi, essayé de se rattraper. Et ce Prieur, que Votre Majesté m'en croie, n'est pas un petit badin.

DON LOPE. — Mon officier d'ordonnance m'assomme de cette chanson. *(Il chante :)*

Ay ! Ay ! Rendez-moi celui que j'aime...

Mais vous avez tort, Frère Géronimo, de prétendre qu'elle infeste l'Espagne. Elle l'orne plutôt, la parfume. Quelle mélancolie langoureuse !

Vierge Mère et saints martyrs,
S'il ne doit pas revenir
Ay ! Ay !...

FRÈRE GÉRONIMO. — Vous détonnez, don Lope, vous détonnez. Voici :

Vierge Mère et saints martyrs,
S'il ne doit...

DON LOPE. — Oh ! nous autres artilleurs, nous avons l'oreille un peu malmenée. Je sollicite vos corrections.

FRÈRE GÉRONIMO et DON LOPE, *ensemble.*

S'il ne doit pas revenir,
Ay ! Ay !...
Accordez-moi de mourir.

DOLORÈS. — Messieurs ! de la décence.

ELÉNA. — Que Votre Majesté ne se montre pas trop rigoureuse à l'égard d'une faible femme. Qu'Elle considère que cette mélodie a envoûté Frère Géronimo, rempart de la Foi, et don Lope, grand maître de l'artillerie. Une mélodie invincible, et qui a accompli des miracles.

FRÈRE GÉRONIMO. — Des miracles !

ELÉNA. — Parfaitement. Le courrier qui fréquente ma camériste lui a rapporté, et elle me l'a répété sans y changer un mot, que cette romance, chantée par une jeune fille d'une beauté merveilleuse, nommée la Rose de l'Alhambra, a ôté leurs infirmités à plusieurs personnes du commun et de la noblesse. En dernier lieu, un cardinal, frappé

de congestion pulmonaire, qui râlait son râle suprême, qu'on avait administré, qui apercevait déjà, dans les ombres de l'agonie, le visage sévère de son juge, un cardinal a éprouvé un soulagement notable dès les premières mesures. Au dernier accord, il commandait ses chevaux et sa meute, très gaillardement. Car c'est un grand amateur de chasse. Oh ! Madame... Madame... je songe. Une illumination du ciel... Le cardinal habitait Grenade... A sa chambre, par brise favorable, parvenait la voix de la Rose de l'Alhambra... Le roi, Madame... Je songe...

DOLORÈS. — Inutile, doña Eléna, inutile de poursuivre. Déjà nous y songeons tous... Don Lope.

DON LOPE. — Madame...

DOLORÈS. — Pourquoi avez-vous retiré Ruiz de la cour et de mon service ?

DON LOPE. — L'office de page ne convient plus guère à son âge. Il se prépare à l'état militaire, de son plein gré. Il étudie, dans la retraite, la stratégie, la tactique.

DOLORÈS. — De son plein gré, je veux bien le croire. Je l'aurais chargé, s'il se trouvait ici, d'une mission qui convient à ses talents, d'aller chercher à Grenade cette Rose de l'Alhambra, de la conduire au roi.

DON LOPE. — A Grenade. Ruiz à Grenade ? Votre Majesté n'y pense pas.

DOLORÈS. — Et que trouveriez-vous d'extraordinaire à ce voyage de votre fils ?

DON LOPE. — Rien, rien, Madame.

DOLORÈS. — Enfin, le temps presse. Vous remplacerez Ruiz. En dépit de votre tête grise et de votre visage austère. Vous partirez sur l'heure. Je vous donne mes meilleurs chevaux et mon plus beau carrosse. Mais pas de retard. Je compte sur votre diligence et je ne vous retiens plus.

DON LOPE. — Je cours, Madame, je vole.

DOLORÈS. — Peut-être, Frère Géronimo, cette jeune fille nous sauvera-t-elle de ce cauchemar, de ces jours de ténèbres, des *requiem* et des *dies iræ*.

FRÈRE GÉRONIMO. — Je le souhaite sans trop l'espérer. L'Eglise se méfie, prudemment, des miracles. Surtout opérés par les laïcs.

DOLORÈS, *à elle-même.* — Et si Sa Majesté guérit de la mort, il y aura les nuits. O destin sans issue !

. . . . . .

L'AUTEUR. — Je vois, Barzoque, je vois. Que d'événements, de rencontres, d'aventures inouïes ! Ruiz a scié le barreau, franchi les murailles. Le voici, galopant à bride abattue. Il arrive à Grenade, à la maison de doña Lisarda et de Béatrix. Porte verrouillée. Personne. La voix publique lui apprend que la jeune fille et sa mère ont été enlevées, avant-hier, par un carrosse du roi, qu'elles gagnent, à étapes forcées, Aranjuez. Ruiz tourne bride, s'élance sur la piste de sa bien-aimée et de son père. Les rejoindra-t-il ? Un cavalier, et amoureux, avance plus vite qu'un carrosse ? Plus qu'un jour de retard, plus que dix heures, plus que cinq heures, plus que...

BARZOQUE. — Et la reine déjà accueille Béatrix. Sa timidité, sa beauté, son innocence touchent la souveraine. Elle la conduit, à peine reposée et rafraîchie, dans le coin le plus sombre de la chambre du roi, où brûlent les buissons de cierges, où l'air confiné surprend et écœure. Les moines chantent toujours aussi lugubrement.

DOLORÈS. — Béatrix, mon enfant, vous commencerez à mon signe. Vous, mes frères, doucement, *decrescendo, decrescendo,* jusqu'à la limite du silence. Et plus rien, dès les premiers accords du luth. Bien. Bien. A vous, Béatrix.

BÉATRIX, *elle prélude puis chante.*

Au matin de la Saint-Jean,
Au bord de la source vive,
Elle étendit sa lessive
Sur l'hièble et l'aubépin blanc.

Prenez pitié de ma peine,
Ay ! Ay !
Rendez-moi celui que j'aime,
Vierge Mère et saints martyrs,
S'il ne doit pas revenir
Ay ! Ay !
Prenez pitié de ma peine,
Accordez-moi de mourir.

LE ROI, *faiblement.* — Qu'est ceci ? Ces harmonies plaintives... cette voix non terrestre, cette voix d'ange...

BÉATRIX, *elle chante.*

Comme la fleur d'amandier,
La foi qu'il m'avait promise,
Il a suffi d'une brise,
Hélas ! pour la disperser.

Prenez pitié de ma peine,
Ay ! Ay !
Rendez-moi, etc.

LE ROI. — Seigneur, m'avez-vous appelé au Paradis ? Dois-je hasarder mon regard ?

DOLORÈS. — Don Lope, merci de votre empressement. Le remède agit, le roi se détend. Un sourire sur ses lèvres sèches et serrées, qui se colorent et s'assouplissent.

BÉATRIX, *elle chante.*

Je l'attends depuis des mois.
Résistera-t-il à l'orage,
L'amour écrit sur le sable,
De l'ongle du petit doigt.

Prenez pitié de ma peine,
Ay ! Ay !
Rendez-moi, etc.

LE ROI. — Où est la reine, ma veuve ?

DOLORÈS. — Me voici, Monsieur.

LE ROI. — Oh ! oh ! vous m'étonnez. Défunte vous aussi, au Paradis ? Sitôt morte de douleur, après mon trépas ? La perfection des épouses. Mais je croyais, Madame, que les anges ne chantaient que des musiques de lumière, qu'ils ignoraient la détresse, qu'ils ne pouvaient souhaiter de mourir.

DOLORÈS. — Toute musique, même désespérée, a de grandes vertus de joie. Et il y a bien des mystères au Paradis.

LE ROI. — Oui, je l'éprouve. Mystères transparents, adorables.

BÉATRIX, *elle chante.*

Il m'a juré ses serments ;
C'était près de la fontaine.
Ils vont à la mer lointaine,
Emportés par le courant.

Prenez pitié de ma peine,
Ay ! Ay !
Rendez-moi...

Frère Géronimo, *bas.* — Don Lope, le roi se dresse sur sa couche. Assis, il parcourt des yeux le noir appartement. Égaré, il se met debout. Il aperçoit Béatrix. La cour haletante, oppressée.

Don Lope, *bas.* — J'avoue, Frère Géronimo, que le chant de cette fille ressusciterait un mort véritable. Que ne ferait-il pas d'un imaginaire ?

Le Roi. — Approchez, apparition céleste, approchez.

Dolorès. — Obéissez, Béatrix, ne tremblez pas.

le roi, *il chantonne.*

Il m'a juré ses serments ;
C'était près de la fontaine...

J'ai oublié. Ta ta ta ta, et puis ?... Ah ! oui,

Prenez pitié de ma peine,
Ay ! Ay !

Oh ! délices inexprimables !

On entend un galop de cheval.

Barzoque. — Ruiz arrive. Il saute de cheval, se précipite.

béatrix, *elle chante.*

Au matin de la Saint-Jean,
Au bord de la source vive,
Elle étendit sa lessive,
Pleura sous l'aubépin blanc.

Ruiz. — Béatrix, Béatrix ! C'est moi, Ruiz...

Dolorès. — Pas de bruit, monsieur, ne troublez pas cette heure décisive. Contenez-vous !

Don Lope. — Ruiz ! Vous, Ruiz ! Évadé de Colmenar !

Dolorès. — Silence ! Béatrix pâlit, défaille à moitié.

Le Roi. — Approchez encore, image divine. Que les rumeurs de la terre ne vous troublent pas. Muette, maintenant. Oh ! une hallucination m'a-t-elle joué ?

béatrix, *se maîtrisant.*

Ayez pitié de ma peine
Ay ! Ay !
Rendez-moi celui que j'aime.
Vierge Mère et saints martyrs,
S'il ne doit pas revenir,
Ay ! Ay !
Accordez-moi de mourir.

Ruiz. — Me voici, Béatrix. Vivez, me voici.

Dolorès. — Elle pâme, elle s'évanouit. Du vinaigre, des sels !

Le Roi. — Pendant des jours, j'ai entendu des chants sinistres et votre voix les a dissipés. Pourquoi ces cierges, ces tentures funèbres ? Éteignez les cierges ! Arrachez ces draperies de deuil ! Ouvrez les fenêtres ! Que l'air et le soleil entrent à flot !

Des Voix. — Miracle ! Miracle !

Ruiz. — Revenez à vous, Béatrix.

Béatrix. — Mon amour, Ruiz.

Don Lope. — Ah ! c'était là, Ruiz, votre gitanille.

Le Roi. — Mademoiselle, vous m'avez tiré du royaume des ombres, rendu à l'Espagne. Quelle récompense demandez-vous ?

Béatrix. — Rien, Sire, rien.

Lisarda. — Ma fille, Sire, ne réclame aucun prix qui se puisse monnayer. Elle a raison, je l'approuve. Toutefois, moi, sa mère, je me montrerai moins discrète.

Le Roi. — Parlez, madame.

Lisarda. — Un jeune gentilhomme a compromis l'honneur de Béatrix et blessé son âme. J'exige réparation. Elle sort d'un sang noble. Son père a bien servi son roi.

Le Roi. — Le nom du jeune gentilhomme.

Lisarda. — Ruiz de Almeida.

Le Roi. — Il épousera Béatrix et ma faveur aidera à ses mérites. Entendu, don Lope. Pas d'objection de votre part ?

Don Lope. — Aucune, Sire. Au contraire. Je vous ordonne, Ruiz, de prendre pour femme l'admirable doña Béatrix, dont vous n'êtes pas digne.

Ruiz. — Je me soumets à votre volonté, mon père.

Le Roi. — Et maintenant, doña Béatrix de Almeida, à votre luth. Et quelque chose de vif, de rythmé, d'allègre, qui chasse les derniers miasmes, les derniers relents attardés. Une danse, doña Béatrix, une danse. Nous avons des fourmis dans les jambes.

Don Lope, *pendant que Béatrix plaque les premiers accords.* — Frère Géronimo, voici ma bombarde nouveau modèle en bonne posture. Sa Majesté ne refusera rien à ma bru.

Dolorès. — Vous me plaisez, doña Lisarda, et je vous attache à ma suite. Ainsi ne vivrez-vous pas trop loin de Béatrix.

Béatrix, *elle chante.*

Au clocher de Saint-Augustin
Un oisillon chante en latin.
Chiqui ! Chiqui ! Gais carillons,
Les étoiles dansent en rond.

Elle est plus blanche que le lys.
Sainte Vierge, ora pro nobis.
Chiqui ! Chiqui ! Cloches, sonnez,
Astres, lune, soleil, dansez !

Il est comme saint Georges, fier
Et franc comme un Pater noster.
Chiqui ! Chiqui ! Beaux carillons
Aux amants que nous marions.

Au clocher de Saint-Augustin
Un oisillon chante en latin.
Chiqui ! Chiqui ! Carillonnons,
Les étoiles dansent en rond.

Que Dieu bénisse ceux qui s'aiment !
Chiqui ! Amen ! Chiqui ! Amen !
Dansez, chiqui ! astres en fête,
Lune, soleil, chiqui ! planètes,
Au ciel d'amour tournez en rond
Au son du latin d'oisillon
Et du bronze des carillons,
Chiqui ! Chiqui !
Des cœurs aussi, à l'unisson,
Des amants que nous marions.
Chiqui ! Chiqui !

Peu à peu tout le monde, courtisans, moines, dames, Frère Géronimo, le Roi, etc., entrent dans la chanson, qui finit par un bal et un chœur à cent voix unanimes.

ANNA-LISA

Pièce radiophonique de
GEORGES-MARIE BERNANOSE

Cette œuvre a été émise pour la première fois sur les chaînes de la Radiodiffusion française le 1er juin 1946, sous la direction artistique de ROGER DATHYS, avec le concours d'AGNÈS DI VERALDI dans le rôle d'Anna-Lisa et avec la distribution suivante :

Berger . . . . . *André BURGÈRE*
Domicelli . . . . . *Georges FLATEAU*
Boris . . . . . *Robert CHANDEAU*
Cabirol . . . . . *Charles LEMARCHAND*
Balande . . . . . *Jean TOULOUT*
Courance . . . . . *SEVERIN*
Bitoune . . . . . *Maurice NAZIL*
Le Récitant . . . . . *FERNAND-CAZES*
Zofja . . . . . *Charlotte CLASIS*
Olga . . . . . *Mireille PERREY*
Ketty . . . . . *SEVERINE*
Simone . . . . . *Lily SIOU*
Gladys . . . . . *Claire ELYA*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1950 by Georges-Marie BERNANOSE.

PREMIÈRE PARTIE

LE RÉCITANT. — *L'action se passe dans la loge d'Anna-Lisa, danseuse d'un music-hall célèbre de Paris. C'est une vaste pièce qui sert parfois de salle de répétitions pour les danseuses du numéro où paraît Anna-Lisa. Un paravent, placé près d'une porte au fond donnant sur le couloir des loges, la divise en deux. A gauche, où se trouve la table de maquillage, le coin semble être plus intime. Tandis qu'à droite la barre d'exercice donne plus la sensation d'une salle de travail. Au premier plan, à gauche, un divan, une chaise, une coiffeuse, une glace, etc. Une petite porte, au fond, ouvre sur un cabinet de toilette qui sert également de vestiaire. A droite, au premier plan, entre la porte et la rampe on distingue un piano-crapaud. Bitoune, un employé d'origine arabe, homme à tout faire du casino-music-hall, entre dans la loge. Il allume une lampe, s'approche de la coiffeuse, tourne un commutateur, mais les lampes ne fonctionnent pas. Il enlève une ampoule, s'aperçoit qu'un fil est coupé, sort, revient avec une autre ampoule et un tournevis et se met à réparer l'applique électrique débranchée ; il siffle un air de la danse du numéro d'Anna-Lisa. A ce moment deux danseuses en costume de travail entrent par la porte du fond, restée ouverte.*

SIMONE, *elle croit qu'Anna-Lisa est dans sa loge.* — Anna-Lisa, je crois qu'on va répéter le numéro dans ta loge. Le patron est... Qu'est-ce que tu fiches-là, Bitoune ?

Bitoune ne répond pas et continue de siffloter.

GLADYS. — Dis, on te cause ! D'abord, tu sais pas que c'est défendu de siffler dans un théâtre ? ça porte la cerise.

BITOUNE. — Moi, pas sur plateau, dans loge !

SIMONE, *elle s'en va sur la pointe des pieds.* — Laisse-le, il est dans le sanctuaire de sa belle... On romprait le charme...

GLADYS, *en sortant.* — Dis-lui qu'elle se dégrouille, ta dulcinée, elle va encore nous mettre en retard.

LE RÉCITANT. — *Mais Bitoune a fini. Il prend la photo d'Anna-Lisa placée sur le divan, monte sur une chaise près de la porte du cabinet de toilette et se met en mesure, avec son marteau, d'enfoncer davantage le clou qui doit soutenir ledit tableau. Cela constituerait au théâtre les appels classiques et les trois coups se trouveraient frappés de cette manière. Le tableau est accroché. Bitoune allume alors plein feu. La pièce pourrait commencer à l'entrée de Cabirol, homme d'une quarantaine d'années, solide régisseur de théâtre.*

CABIROL, *criant en coulisse.* — Olga ! *(Ouvrant la porte :)* Olga !

BITOUNE. — Il est pas là, missié Cabirol.

CABIROL. — Qu'est-ce que tu fabriques là, toi ?

BITOUNE. — Mlle Lisa elle demander arranger lumière et que li portrait y s'y casse pas la gueule.

CABIROL. — Oui ? Eh bien, décampe. On va répéter le numéro ici, le plateau est occupé. Tu iras me chercher Domicelli.

BITOUNE. — Bien, monsieur Cabirol.

LE RÉCITANT. — *Cabirol reste seul, il a son manuscrit à la main. Il vient vers la coiffeuse ; il tire quelque peu le paravent ; il s'assied ; il ouvre le manuscrit, regarde le portrait, puis instinctivement se regarde lui-même dans la glace, tire une cigarette de son étui. On cogne et en même temps, sans attendre de réponse, on ouvre. C'est Berger en tenue d'acrobate. Un peignoir seulement sur les épaules.*

BERGER, *il ne voit pas Cabirol caché par le paravent et entendant l'allumette craquer.* — Tu es arrivée, mon chou ? *(Pas de réponse. Il voit Cabirol.)* Oh ! pardon, je croyais que c'était Anna-Lisa !

CABIROL. — Je me doute bien que « mon chou » ne s'adressait pas à moi. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

BERGER. — J'ai bien le droit de venir dire bonjour à une camarade sans vous en demander la permission, non ?

LE RÉCITANT. — *Berger s'installe sur le divan, sort également une cigarette d'une poche de son peignoir.*

CABIROL. — Vous n'avez pas la prétention de vous installer ici ?

BERGER. — Vous y êtes bien !

LE RÉCITANT. — *Berger s'allonge. En mettant un genou sur l'autre, son peignoir s'ouvre, il est seulement en slip de travail.*

CABIROL. — Je pourrais vous répondre que je n'ai que faire de vos observations, que je suis *ici* parce que je suis metteur en scène et qu'on va régler *ici* le numéro d'Anna-Lisa...

BERGER. — Et que, par conséquent, je suis de trop... *ici !*

CABIROL. — Très exactement !

BERGER. — Ecoutez, monsieur Cabirol, je vais parodier à ma manière l'histoire de théâtre que vous vous plaisiez à raconter l'autre jour... vous savez... ce grand tragédien disparu... comme artiste, je vous respecte, comme metteur en scène, je vous admire... mais comme homme, je vous em..., vous avez compris ?

CABIROL. — Vous dites ?

BERGER. — Ce n'est pas suffisamment clair ? Tenez-vous tranquille, vous savez bien que je vous étendrais là, d'un direct...

CABIROL. — Nous en parlerons au patron...

BERGER. — Si vous voulez ! Qu'est-ce que vous lui direz, au patron ? Que vous aviez le béguin pour la petite, que moi aussi je voulais me l'offrir et qu'entre nous deux elle n'a pas cru devoir hésiter, qu'à cause de cela vous nous rendez la vie impossible...

CABIROL. — Il y a à peine huit jours que vous êtes là, et vous voudriez me faire croire...

BERGER. — La gosse n'est pas farouche... Elle

aurait tout aussi bien couché avec moi le premier jour, si ça lui avait chanté...

LE RÉCITANT. — *Entre Olga, une jeune danseuse, amie d'Anna-Lisa.*

OLGA. — Vous me demandez, monsieur Cabirol ? Bonjour, Berger.

CABIROL. — On va répéter ici... Berger ! Nous continuerons cette conversation à un autre moment.

BERGER, *loin du micro.* — Quand vous voudrez !

OLGA. — Qu'est-ce qui se passe ?

CABIROL. — C'est vrai qu'Anna-Lisa et lui ?...

OLGA. — Comment voulez-vous que je sache ?

CABIROL. — Allons, allons, tu es sa meilleure amie... Elle te met au courant de tout.

OLGA. — C'est ce qui vous trompe ! Je ne sais absolument rien de sa vie privée...

CABIROL. — Oui ? Tu ne veux pas me faire de peine ! Sois franche !

OLGA. — Vous l'aimez donc tant que ça ! *(Un temps.)* Cabirol ! Croyez-vous que c'est bien la femme qu'il vous faut ?

CABIROL. — Qu'est-ce que tu veux dire ?... *(On entend un rire et des éclats de voix.)* Tiens, la voilà !

ANNA-LISA, *elle continue une conversation.* — Tu me la raconteras, dis ? Tu me la raconteras... T'es pas passé, surtout, Berger ? J'aime voir ton numéro.

BERGER, *revenant avec Anna-Lisa, il se rapproche du micro.* — Tu ne m'embrasses pas ?

ANNA-LISA. — J'ai pas le temps... ou alors, vite ! Tiens, bonjour, Cabirol. *(Elle l'embrasse.)* Bonjour, ma petite Olga ! *(Elle embrasse Olga.)* Cabirol ! Tu vas pas crier... Ça avancera à rien... Dis, Berger, tu me préviens quand tu passes... Olga, tu sais, le vieux type d'hier soir... *(Elle éclate de rire.)* Où sont mes chaussons ? *(Elle n'en trouve qu'un et va à cloche-pied à la porte en criant :)* Bitoune ! Bitoune ! *(En revenant.)* Le patron est en grande discussion avec un type... Berger, tu me fiches un trac quand t'es là-haut sur ton trapèze... Tu parles d'un veau, ce Bitoune, qui ne rapporte pas mon chausson... Tant pis, zut !... Allez, sauve-toi, Cabirol, que je me déshabille... Tu vas me mettre en retard...

CABIROL. — Je crois que tu y es déjà...

ANNA-LISA. — Penses-tu, le plateau n'est pas libre...

CABIROL. — On répète le numéro ici...

ANNA-LISA. — Tu aurais pu me prévenir... Alors vite, vite, décanille ! *(Elle le pousse.)* Je t'en raconterai une bien bonne... Allez, Berger, ouste idem ! Ne te tourmente pas ainsi, mon petit Cabirol... pendant que tu les appelles, je suis prête... T'es pas encore fichu le camp, toi, Berger ! *(Comme il la saisit au passage :)* Non, non, j'ai pas le temps, j'ai pas le temps... *(Il la soulève, elle lui donne des coups de poing sur la poitrine.)* Ce qu'il est fort, cet animal-là ! *(En la redescendant, il l'embrasse.)* C'est ça que tu voulais ? T'es content ? Alors, sauve-toi... Après le boulot on verra... Si ce que tu fais est bien... t'auras droit à un autre bécot... *(Entre Bitoune.)* Ah ! Tout de même, Bitoune, mon chausson ?

LE RÉCITANT. — *Bitoune, qui est entré au moment où Anna-Lisa embrasse Berger, sort un carnet et écrit quelque chose.*

BITOUNE. — Bitoune li chercher. Lumière arranger. Li portrait mis...

ANNA-LISA. — Merci, Bitoune... apporte vite mon chausson... A tout à l'heure, Berger !

Elle s'embrasse la main et lui envoie le baiser.

BERGER, *en sortant.* — Je t'appelle dès que c'est à moi.

ANNA-LISA. — D'accord !

BITOUNE, *sortant derrière Berger, il parle en s'éloignant du micro.* — Moi casser la gueule à celui-là !

ANNA-LISA. — Dis donc, Olga, il ne grogne pas trop fort, Cabirol ?

OLGA. — Il était là avec Berger tout à l'heure... Ça n'avait pas l'air de tourner rond.

ANNA-LISA. — Pauvre Cabirol...

OLGA. — Il est jaloux de toi ! C'est un chic type... Dommage...

ANNA-LISA. — Oui ! *(Un temps.)* Dommage ! Tu le laisserais faire, toi ?

OLGA. — Tu me poses une question à laquelle je ne peux pas répondre. Est-ce que je sais ?

BITOUNE, *entrant.* — Ji peux entrer ? Voilà li chausson.

ANNA-LISA, *on entend sa voix amortie derrière le paravent.* — Envoie... Merci, Bitoune !... Où on en est, Bitoune ?

BITOUNE. — Li patron, il est dans la salle... il fait reprendre tout le prologue...

ANNA-LISA. — Alors... j'ai le temps !

OLGA. — Non... Cabirol va venir avec les autres... Je vais finir de me préparer...

ANNA-LISA. — T'as toujours pas répondu à ma question ?

OLGA, *sur le pas de la porte.* — Quelle question ?

ANNA-LISA. — Ne fais pas l'innocente. *(On cogne.)* Tu veux regarder, Bitoune ?

BITOUNE, *ouvrant la porte.* — C'est M. Boris.

ANNA-LISA, *rapidement.* — Laisse-le entrer... Laisse-le entrer.

OLGA. — Je me sauve... A tout de suite.

BORIS, *avec gaîté.* — Visible ?

ANNA-LISA, *dont la voix se rapproche de celle de Boris.* — Deux minutes... Je me mettrai en tenue pendant le début. Ça va depuis tout à l'heure ?

BORIS. — On me tripatouille un peu ma musique, mais enfin... ça va !

ANNA-LISA. — Tu peux te sauver, Bitoune.

LE RÉCITANT. — *Bitoune ressort son carnet et inscrit : Boris, puis il sort en jetant des regards sur le musicien qui est venu derrière le paravent.*

ANNA-LISA. — Boris ! C'est drôle !

BORIS. — Quoi donc ?

ANNA-LISA. — Notre rencontre ici...

BORIS. — C'est un grand metteur en scène !

ANNA-LISA. — Qui ?

BORIS. — Le Bon Dieu !

ANNA-LISA, *riant.* — Vous croyez qu'il voulait ça ?

BORIS. — Sûr !

ANNA-LISA. — Comment se fait-il que vous parliez si bien le français ?

BORIS. — Et vous ?

ANNA-LISA. — Je suis venue en France toute petite, mais vous ?

BORIS. — Ma mère était Française... Nous parlions plus le français à Piotokrof que le polonais... Et puis j'ai passé dix ans ici à faire mes études, ne retournant chez nous qu'aux vacances... Vous n'avez jamais revu le pays, vous ?

ANNA-LISA. — Jamais... Je me souviens... Oh ! mais si vaguement, d'un vieux château sur une hauteur, au milieu de grandes forêts... *(Faisant effort pour se souvenir.)* La neige... *(Frissonnant.)* Le canon... des cris... le froid... le froid... *(Souriante :)* Mais c'est loin... loin...

BORIS. — Vous deviez avoir...

ANNA-LISA. — Quatre... cinq ans peut-être... En faisant effort. *(On devine qu'elle ferme les yeux :)* à côté de ma vieille Zofja... apparaît une autre figure... douce... et il me semble entendre une chanson...

BORIS. — Qu'une pauvre maman chantait pour bercer sa petite Anna-Lisa, oui !

LE RÉCITANT. — *Boris chante une vieille complainte polonaise. Anna-Lisa le regarde, comme extasiée et, très lentement, des larmes viennent à ses yeux.*

BORIS, *s'interrompt.* — Mais vous pleurez !

ANNA-LISA. — Non, non, je vous en supplie... non... continuez !

BORIS, *quand il a terminé, très simplement.* — Je chante mal.

ANNA-LISA. — C'est beau... Je voudrais...

BORIS. — Quoi donc ?

ANNA-LISA. — Vous embrasser ! *(Et comme il fait un mouvement :)* Chut... Non... ne bougez pas... *(Elle va à lui, lui prend la figure entre les mains.)* Chantez encore !

Elle chante avec Boris.

LE RÉCITANT. — *Boris chante, la tenant par la taille, elle, debout, lui, assis. Elle pose sa joue contre son front, et sur les dernières mesures elle l'embrasse longuement sur le front puis veut se dégager. Boris la retient.*

BORIS. — Petite fille... Petite Anna-Lisa !

ANNA-LISA. — Quand vous prononcez mon nom, ce n'est pas la même chose que les autres.

BORIS. — Parce que c'est un nom de chez vous... Et puis parce que moi...

ANNA-LISA. — Vous ?...

BORIS. — Parce que... je vous aime... Dites, Anna-Lisa... Croyez-vous que nous serons heureux ?

ANNA-LISA. — S'il le veut bien.

BORIS. — Qui ?...

ANNA-LISA. — Le grand metteur en scène, là-haut !

BORIS. — Vous m'aimez ?

ANNA-LISA. — Je n'ai pas dit ça !

BORIS, *sérieux soudain.* — Vous ne m'aimez pas ?

ANNA-LISA. — Je n'ai pas dit ça non plus.

BORIS. — Quand le direz-vous ?

ANNA-LISA, *elle éclate soudain de rire.* — Boris Kosieski... Anna Lisel Polowska...

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa marche sur un rythme lent, comiquement solennel, qu'elle accompagne en chantant et, traversant la loge dans toute sa largeur, elle arrive au bout. Elle éclate de rire à nouveau et revient en courant à sa table de maquillage. Anna-Lisa s'est imaginée une seconde être en Pologne, à la cérémonie religieuse de son mariage. Elle mimait pour elle une sorte de « pas de parade », comme le suisse de nos églises précédant le couple pour la cérémonie nuptiale.*

BORIS. — Je ne comprends pas.

ANNA-LISA. — Pourquoi voulez-vous comprendre ? Et il n'y a rien à comprendre !

BORIS. — Vous êtes bien de chez nous, Anna-Lisa !

ANNA-LISA. — Pourquoi ?

BORIS. — Donne-moi un abri et du pain... et n'oublie pas la musique...

ANNA-LISA. — Qu'est-ce que ?...

BORIS. — Une vieille épigraphe qui était sculptée sur le grand portail... chez mon père.

ANNA-LISA, *elle répète la phrase.* — Donne-moi un abri et du pain, et n'oublie pas la musique... Boris, il faudra, plus tard...

A ce moment, on cogne. C'est Cabirol.

CABIROL. — Alors, tu es prête ? Bonjour, monsieur Boris. Ah ! nom de nom !... tu te f... de moi... tu n'es pas en tenue.

ANNA-LISA. — Grogne pas, je suis prête... Tu peux commencer.

BORIS. — C'est de ma faute, monsieur Cabirol... Je vous la laisse... Je vais retrouver le patron. Anna-Lisa, à tout à l'heure...

Sa voix s'éloigne.

ANNA-LISA. — Entendu... Cabirol ! Tu peux aller faire chercher les autres, je ne suis pas du début.

LE RÉCITANT. — *Bitoune vient d'entrer...*

CABIROL. — Non, non, non... Je n'ai qu'à partir et je te retrouverai dans un quart d'heure en train de roucouler avec n'importe qui... Cette fois-ci, j'attends.

ANNA-LISA. — Comme tu voudras...

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa a tiré le paravent sur elle.*

CABIROL. — Tu te caches ?

ANNA-LISA. — Dame !

CABIROL. — Je suis sûr que si c'était Berger, Boris, même Bitoune, ou n'importe qui, tu ne ferais pas tant de manières.

LE RÉCITANT. — *Bitoune a sorti son carnet et marqué : Cabirol, puis il sort.*

ANNA-LISA, *elle rit d'un rire un peu faux.* — Bitoune... Il ne manquait que Bitoune...

CABIROL. — Tu ris mal !

ANNA-LISA. — Tu m'apprendras !

CABIROL. — Je ne suis pas d'humeur à ce que tu te paies ma figure !

ANNA-LISA. — C'est toi qui me fais un tas d'histoires... ridicules d'ailleurs...

CABIROL. — Ridicules ? Il y a dix minutes que Berger se vantait presque de coucher avec toi.

ANNA-LISA. — Presque !... Et alors ?

CABIROL. — Alors, c'est vrai ?

ANNA-LISA. — S'il te l'a dit, c'est que ça doit être « presque » vrai !

CABIROL. — Tu n'as même pas la pudeur de dissimuler.

ANNA-LISA. — Pourquoi faire ?... T'es pas mon mari ni mon amant !

LE RÉCITANT. — *Cabirol se lève et veut ouvrir le paravent.*

CABIROL. — D'abord, ouvre ce paravent. Je n'ai pas l'habitude de parler à un mur.

ANNA-LISA. — Si tu veux... *(Elle s'est enveloppée dans un peignoir.)* Mais je te ferai remarquer que je suis chez moi et que tes façons d'agir sont absolument incorrectes.

CABIROL, *éclatant de rire.* — Incorrectes ?... C'est à se tordre... Incorrectes !

ANNA-LISA. — Tu ris mal ! Je t'apprendrai.

CABIROL. — Ah ! ça suffit, hein ?

ANNA-LISA. — Absolument de ton avis.

CABIROL. — Si tu penses que c'est ainsi que tu te feras une situation...

ANNA-LISA. — Oui ! Tandis que si je couchais avec toi, ce serait différent ? Je peux continuer à me mettre en tenue ?... Tout à l'heure, nous serons en retard !

CABIROL. — Ça danse nue devant mille spectateurs tous les soirs...

ANNA-LISA. — Et ça refuse de se déshabiller devant Cabirol, parfaitement !... Tu veux continuer ? A ton aise, j'ai le temps.

On devine qu'elle s'est assise.

CABIROL. — Qu'est-ce que j'ai donc fait de mal, moi ?

ANNA-LISA, *on sent qu'elle se rapproche de lui, très douce.* — Aucun mal, Cabirol, mais tu veux m'en faire...

CABIROL. — Imbécile ! Tu ne comprends pas.

ANNA-LISA. — Mais si, je comprends que tu m'aimes, que tu voudrais...

CABIROL. — C'est sérieux, moi...

ANNA-LISA. — Mon pauvre Cabirol ! Crois-tu que je sois la femme qu'il te faudrait ?

CABIROL. — On m'a déjà dit ça !

ANNA-LISA. — Qui ?

CABIROL. — Olga !

ANNA-LISA. — Ah ! Elle l'a dit ?... Elle a certainement raison.

CABIROL. — Alors... une fille ? Tu n'es qu'une fille ?

ANNA-LISA. — Une danseuse nue !

CABIROL. — Alors, pourquoi pas moi autant qu'un autre ? Je te dégoûte ?

ANNA-LISA. — Non, toi, je t'aime beaucoup, Cabirol, beaucoup !

CABIROL. — Je sais ce que ça veut dire... beaucoup...

ANNA-LISA. — Ne t'abaisse donc pas au rang des autres, Cabirol !

CABIROL. — Je me f... de ton amitié, de ton estime, de ta considération, tu m'entends, je m'en f... ! C'est toi que je veux ! J'ai envie de toi, de ton corps, de tes lèvres. Le reste, je m'en f..., je m'en f... !

ANNA-LISA. — Comme les autres. Comme tous les autres !

CABIROL. — Non ! Non ! Tu ne sais pas. Tu ne peux pas savoir. Tous les soirs, quand tu danses, il y a en toi un tel mélange de pudeur quand tu retires tes voiles, de promesses d'amour ! Je ne sais pas ce qui se passe en moi quand tu te donnes ainsi à tous ces regards. J'ai envie de pleurer.

ANNA-LISA. — Mon petit Cabirol ! Mon vieux Cabirol !

On devine qu'elle lui caresse la joue.

CABIROL. — Et quand je pense que c'est un crétin comme Berger, ou un de ces vieux richards...

ANNA-LISA. — Et tu t'imagines que tous ces gens-là ?... Ecoute, ne parlons plus de tout ça pour le moment... Le patron pourrait arriver... Demain ou après-demain nous dînerons tous les trois avec Olga... Je te demande de me faire confiance quarante-huit heures, et tu verras que tu n'auras pas à le regretter. Promis ?

CABIROL. — Allons, faut en passer par où tu veux. Je vais chercher les autres. Et Boris ?

ANNA-LISA. — Quoi... Boris ?

CABIROL. — Y a rien entre vous ?

ANNA-LISA. — Tu recommences ? Si ça peut te faire plaisir, je te jure que je n'ai jamais appartenu à Boris. Allez, sauve-toi !

CABIROL, *il ouvre la porte et redit au moment de la fermer.* — Et Berger ?

ANNA-LISA, *elle éclate de rire.* — Ça y est ! Le voilà reparti... Idiot !... Fiche le camp !... *(On sent qu'ils se regardent un instant, qu'elle va à lui et l'embrasse rapidement.)* Allez, va !

LE RÉCITANT. — *Cabirol est sorti. Anna-Lisa reste un moment contre la porte, songeuse.*

ANNA-LISA, *on l'entend murmurer.* — Donne-moi un abri et du pain... et n'oublie pas la musique...

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa redescend vers sa table à maquillage, se ravise, ouvre la porte.*

ANNA-LISA, *elle appelle.* — Olga !

LE RÉCITANT. — *Puis elle va enfin se mettre en tenue derrière son paravent, laissant la porte ouverte. Entre Olga.*

OLGA. — Alors... on commence ? Tu es seule ?

ANNA-LISA. — Oui, Cabirol est parti chercher les petites camarades... Dis-donc, tu soupes avec nous demain ou après-demain.

OLGA. — Qui ça, nous ?

ANNA-LISA. — Cabirol, toi et moi.

OLGA. — Si tu veux !

ANNA-LISA. — Ça ne te fait pas plaisir ?

OLGA. — Si... qu'est-ce que tu manigances ?

ANNA-LISA. — Je te raconterai... Pas le temps en ce moment !

OLGA. — Pourquoi retires-tu toujours cette bague, même quand tu répètes ?

ANNA-LISA. — C'est toute une histoire, cette bague... C'est la seule chose qui me reste de ma mère et que ma vieille Zofja a pu emporter avec moi... Tu vois... ce gros chaton se dévisse... tu retires cette petite plaque. Tu jettes ce qu'il y a dedans, cette poudre, dans un verre. Tu bois, et c'est fini.

OLGA. — Quoi, fini ?

ANNA-LISA. — La vie ! On ne souffre pas et on va se rendre compte de ce qui se passe de l'autre côté, sans même s'en apercevoir... du moins à ce que prétend Zofja. Il paraîtrait que c'est une bague que des Bohémiens vendirent à ma mère. Toujours est-il qu'elle représente la Mort, et quand je danse, je veux représenter la vie. Alors ça va pas ensemble, tu comprends ? *(Bruit de voix. Ce sont les danseuses.)* Bonjour, Simone, comment vas-tu, toi ?

Papotages entre toutes les danseuses, puis on entend la voix de Domicelli qui bavarde avec Bitoune.

TOUTES. — Bonjour, maître... Bonjour, maestro !

DOMICELLI, *il est très digne, il a un fort accent italien.* — Bonjour, mes petites... bonjour ! Bitoune, posez la mousique sour lé piano. Bonjour Illustrissima Anna-Lisa.

LE RÉCITANT. — *Très cérémonieusement, il lui baise la main.*

ANNA-LISA. — Maître, comment trouvez-vous la musique de M. Boris ?

DOMICELLI. — Extraordinar musica. Divina ! Ce jeune homme, s'il souit mes conseils, il pout aller loin. Je loui ai arrangé quelques petites faiblesses.

CABIROL, *qui entre et dont la voix se rapproche.* — Allez, au travail, mes enfants !

LE RÉCITANT. — *Les danseuses posent leur peignoir par terre, sur la barre, sur le piano, sur le paravent, en courant, en riant.*

CABIROL. — Pressons-nous... Pianiste... à vous !

LE RÉCITANT. — *Les danseuses se mettent en rang et font silence.*

CABIROL. — Alors... mon vieux Domicelli... Qu'est-ce que vous attendez ?

DOMICELLI. — Vous m'avez demandé quelque chose ?

CABIROL. — Oui, j'ai demandé : pianiste...

Domicelli plaque deux ou trois accords puis s'arrête.

DOMICELLI. — Signor Cabirol, dans mon pays, ye étais pendant vingt années professor de bel canto, souis ici seulement pianiste accompagnateur par nécessité... Mais ye pouis quand vous le désirerez...

CABIROL. — Mais oui, mais oui, mon vieux. J'ai pas voulu vous faire de la peine. Allez, attaquons, nous n'en finirons pas.

DOMICELLI. — Ye tenais seulement à vous faire remarquer...

LE RÉCITANT. — *Sur un signe impérieux il se rassied. Il plaque les accords et joue.*

CABIROL. — Alors, Ketty ?

KETTY, *elle n'est jamais en mesure.* — Oui, m'sieur !

LE RÉCITANT. — *La pauvre fille cherche à danser à l'unisson.*

CABIROL. — Comme cafouillage, on ne peut pas mieux. Tu vas y arriver, oui ou non ?

KETTY, *on sent qu'elle s'affole.* — Oui, m'sieur !

CABIROL. — Il y a prochainement un concours pour être première danseuse à l'Opéra, tu devrais t'inscrire.

KETTY, *de plus en plus gauche.* — Oui, m'sieur !

Les autres commencent à rire.

CABIROL. — Mais ne réponds donc pas toujours « Oui, m'sieur ! » Tu m'agaces, à la fin !

KETTY. — Oui, m'sieur !

Tout le monde s'esclaffe.

CABIROL. — Arrêtons ! C'est impossible ! Et on passe dans trois jours. Eh bien, si le patron voyait ça !

LE RÉCITANT. — *La pauvre Ketty est complètement affolée.*

ANNA-LISA. — Te trouble pas, Ketty...

CABIROL. — Allez, reprenons...

DOMICELLI. — Depouis le début ?...

CABIROL. — Où voulez-vous reprendre ? Bien entendu !

DOMICELLI. — Alors, attention... 1-2-3...

Il chante l'air sur les chiffres 1, 2, 3.

LE RÉCITANT. — *Ketty arrive à peu près. Elle semble se rassurer, quoique son trac soit évident. A ce moment, Berger passe sa tête à la porte et dit simplement.*

BERGER, *dont la voix s'éloigne.* — Anna-Lisa.. On passe, c'est à nous.

ANNA-LISA. — Merci, Berger !

CABIROL. — Est-ce qu'on va me f... la paix, oui ou non ? Regardez-moi ça, ça marchait à peu près. Mais tu ne te rends pas compte, Ketty ! que tu sautes un temps.

KETTY. — Oui, m'sieur !

CABIROL. — Mais non, bon D... ! 1, 2 ! 1, 2 ! *(A Domicelli qui chante toujours l'air sur les chiffres 1, 2, 1, 2 :)* Mais arrêtez donc, bon D... ! On ne s'entend plus... *(Domicelli s'arrête.)* Alors, qu'est-ce qui vous prend ?

DOMICELLI. — Vous mé dites d'arrêter... j'arrête !

CABIROL, *exaspéré.* — Ah ! je vous jure ! Je vous dis d'arrêter de chanter, mais pas de jouer... Reprenons. Est-ce qu'on va y arriver ? Et toi, Ketty, où as-tu appris à danser ? Dans ton village ?

KETTY. — Oui, m'sieur !

CABIROL. — Enchaînons... Travaillons avant l'arrivée d'Olga. Et toi, Ketty, fais attention !

KETTY. — Oui, m'sieur !

Rires.

CABIROL. — Si tu me réponds encore « oui, m'sieur », j' t'assomme, t'as compris ?

KETTY, *presque aux larmes.* — Oui, m'sieur !

Rires. Cabirol et les autres ne peuvent s'empêcher de rire.

CABIROL. — Allons-y ! Allons-y ! Partez, maestro !

DOMICELLI, *se levant.* — Jé souis de trop ?

Rires.

CABIROL. — Ah ! non. Je vous en prie, pas d'esprit de ce genre... Au *da capo*...

DOMICELLI. — Au *da capo*... *Capricioso. Bene !*

LE RÉCITANT. — *Domicelli plaque un ou deux accords, puis de la tête il indique quand les danseuses doivent attaquer. A ce moment, Berger commence son numéro sur le plateau et les danseuses peuvent voir les trapézistes par la porte qu'Anna-Lisa est allée ouvrir. Les danseuses, voyant Anna-Lisa regarder sur le plateau, regardent aussi tout en dansant.*

CABIROL. — Alors, Ketty, et ce croisé ? Regarde-moi ça ! Eh bien, Simone ? Ah ça ! Mais qu'est-ce qui se passe ? Vous êtes à ce que vous faites, ou non ? Anna-Lisa, fermez-moi cette porte !

ANNA-LISA. — Ah ! Cabirol, Cabichou ! Laisse-nous regarder. *(Poussant un petit cri.)* Oh ! Il va se lancer !

TOUTES, *se rapprochant du micro.* — Laisse voir... Laisse voir !

CABIROL. — Voulez-vous rester ici, bon sang !

LE RÉCITANT. — *Mais Ketty reste seule, pendant que Domicelli, en s'efforçant de regarder, continue de jouer. On entend la voix du patron, venant de la salle.*

BALANDE, *au loin.* — Voulez-vous faire silence là-bas...

ANNA-LISA. — Tu vois, Cabirol, le patron demande qu'on s'arrête...

CABIROL. — Beau masque... Allez, je vous donne trois minutes.

TOUTES. — Merci, m'sieur Cabirol ! Merci, m'sieur Cabirol !

LE RÉCITANT. — *Domicelli, hautain, a abandonné son piano, il vient aussi à la porte, mais, les autres bouchant la vue, il monte derrière elles sur une chaise.*

ANNA-LISA. — Cabirol, viens ici près de moi. Tu verras mieux !

SIMONE. — Baissez un peu la tête, devant, on ne voit rien, nous autres !

LE RÉCITANT. — *Et tout le monde regarde au même endroit, un point fixe qui est le trapéziste. Ketty a réussi à se mettre à genoux et à regarder entre les jambes d'Olga et d'Anna-Lisa. Derrière, Mado, Simone, Renée, Baby. Enfin, au-dessus, Domicelli et une autre danseuse, Tony, sur un pied, sur la chaise de Domicelli et Bitoune à genoux entre des jambes.*

ANNA-LISA. — Sans filet ! Ils travaillent sans filet !

GLADYS. — Ils vont se tuer... Oh !

ANNA-LISA, *haletante.* — Le double saut périlleux ! Le double saut périlleux !

CABIROL. — Tu vas te taire !

ANNA-LISA, *s'accrochant à Cabirol.* — Attention, il saute !

DOMICELLI. — Ah ! Je ne peux pas voir ça, moi !

Un grand silence.

OLGA, *comme soulagée.* — Ça y est !

ANNA-LISA. — Ah ! Ce qu'il a pu me faire peur ! Il en a un cran !

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa fait à Berger un petit geste discret et un petit bravo muet des mains.*

SIMONE. — Il grimpe tout en haut de la coupole...

GLADYS. — Qu'est-ce qu'il fait ?...

ANNA-LISA. — Il ne va pas se jeter de là-haut ?

CABIROL. — Probable que si !

ANNA-LISA, *effrayée.* — Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

CABIROL. — Tais-toi, bon sang ! Tu lui ferais casser la figure.

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa se mord la main. Tous regardent intensément.*

OLGA. — Les deux aides s'accrochent aux trapèzes d'en bas !

GLADYS. — Il se lance sur l'autre trapèze qui est de la même hauteur.

ANNA-LISA. — Qu'est-ce qu'il veut donc faire ?

CABIROL. — C'est pour imprimer un même balancement aux filins d'acier qui tiennent la barre. Tu vois, il se relance sur le premier maintenant. Il le rattrape au vol.

ANNA-LISA. — S'il le ratait, ce serait affreux !

LE RÉCITANT. — *Tous les regards sont posés tout en haut du théâtre.*

SIMONE. — L'orchestre s'arrête...

On entend un coup de sifflet... puis au loin :

UNE VOIX. — Prêt ?

UNE AUTRE VOIX. — Prêt !

ANNA-LISA, *elle crie.* — Ah ! Il a raté son coup.

LE RÉCITANT. — *Tous les regards tombent brusquement à terre. Berger a raté son coup ! Anna-Lisa est crispée sur Cabirol et Olga. Un effroi s'est peint sur tous les visages... et soudain une détente...*

OLGA. — Non ! Il a rattrapé le trapèze du bas juste au moment où les deux aides se lançaient à terre...

ANNA-LISA. — Un dixième de seconde et c'était la mort ! Ah ! l'animal, ce qu'il m'a fait peur,..

CABIROL, *la voix se rapprochant du micro.* — Eh bien, si vous voulez vous faire enguirlander par le patron, vous n'avez qu'à continuer. Retournez à vos places.

SIMONE. — Quel cran ! J'en ai encore le cœur qui bat.

ANNA-LISA. — Je trouve ça un métier épatant... Risquer ainsi sa vie tous les jours...

DOMICELLI. — Vous savez, c'est une affaire d'habitude.

GLADYS. — Voyez-vous ça ! Le maestro qui n'osait même pas regarder.

DOMICELLI, *très supérieurement méprisant.* — Oune habitude...

BITOUNE. — Eh bien, si Bitoune y faisait ça... Bitoune y s'y casserait la gueule !

SIMONE. — Tu ferais ce métier-là, toi, Anna-Lisa ?

ANNA-LISA. — Pourquoi pas ?

SIMONE. — Ça m'aurait étonnée... Alors, colle-toi avec Berger et laisse tomber Boris... Tu veux pas les deux, non ?

ANNA-LISA. — Pourquoi pas ?

SIMONE. — Prétentieuse !

CABIROL. — Alors... cette fois... je n'arrête plus... jusqu'à l'entrée d'Olga... Attention à toi, Ketty !

KETTY. — Oui, m'sieur !

LE RÉCITANT. — *Cabirol fait un geste. Domicelli attaque.* (Piano.) *La répétition se fait enfin. Cabirol fait des gestes à Bitoune qui, avec la tête, bat la mesure. Il lui fait signe de partir.*

CABIROL. — Halte ! *(Tout le monde s'arrête.)* Bitoune, qu'est-ce que tu fiches ici ?

BITOUNE. — Bitoune fait propre avec balai !

CABIROL. — Oui ! Eh bien, va faire propre dans la salle.

SIMONE. — Dans cinq minutes, il reviendra... il veille sur la vertu d'Anna-Lisa...

CABIROL. — Toi, on te dispense de tes réflexions... Quant à toi, Ketty, hein ?

KETTY. — Oui, m'sieur !

CABIROL. — T'es trop gourde ! Fiche-moi le camp ! Tu es tout juste bonne à figurer au lointain. Allez, sauve-toi, t'as compris ?

KETTY. — Oui, m'sieur !

CABIROL. — Écoute, Ketty, réponds-moi ce que tu voudras, traite-moi si ça peut te faire plaisir de vieux schnock, mais ne me dis plus : « Oui, m'sieur ! » T'as compris ?

KETTY. — Oui... *(Elle s'arrête.)* Je ne sais pas comment dire !

CABIROL. — Eh bien, ne dis rien.

ANNA-LISA. — Tu l'affoles, cette pauvre gosse...

CABIROL. — Je l'affole, je l'affole... C'est vrai, ça ?

KETTY. — Oui.

LE RÉCITANT. — *Ketty ne voulant pas dire : « Oui, m'sieur », fait simplement un signe affirmatif de la tête.*

CABIROL. — Allez, viens avec les autres. Dans le tas, ça passera toujours. Et tu peux dire merci à Anna-Lisa !

KETTY, *spontanée.* — Oh ! oui, m'sieur ! Oh ! pardon !

LE RÉCITANT. — *A ce moment entre M. Balande, le directeur, avec M. Courance, un commanditaire. Berger les suit.*

BALANDE. — Bonjour, mes enfants !

TOUTES. — Bonjour, patron ! Bonjour, monsieur Balande !

BALANDE. — Cabirol ! Le numéro de Berger est de tout premier ordre. Et votre idée de le fondre et de l'incorporer dans la revue même est intéressante. Je vais faire un béquet ou deux pour Berger et Anna-Lisa. Venez donc, monsieur Courance !

LE RÉCITANT. — *M. Balande s'écarte dans un coin avec Courance et Cabirol et discute avec eux.*

SIMONE. — Qui c'est le type qui est avec le patron ?

DOMICELLI. — Oune ami du librettiste, je crois !

BERGER. — Pensez-vous ! C'est un nouvel associé du patron. Ils vont prendre à eux deux un autre établissement à Alger, et quand les revues seront terminées ici on les passera là-bas.

GLADYS. — Oh ! Dis donc ! C'est une affaire !

LE RÉCITANT. — *Elles causent entre elles avec Domicelli, tandis que Berger vient à Anna-Lisa.*

BERGER. — Alors, ça te plaît mon numéro ?

ANNA-LISA. — Oh ! Tu m'as fait peur, tu sais !

BERGER. — Pauvre chou ! Je te voyais de là-haut, et je ne voulais pas te regarder. J'étais content de te savoir là et je ne voulais pas penser à toi. Faut pas perdre la tête, tu sais, quand on fait ce boulot-là !

ANNA-LISA. — Oui, et je te ferais perdre la tête ?

BERGER. — Un peu ! J'ai envie de toi, tu sais !

ANNA-LISA. — Il n'y a que ça qui vous intéresse, toi et les autres !

BALANDE. — Continuez, Cabirol, qu'on ne vous arrête pas ! Anna-Lisa, viens que je te présente à M. Courance. Notre petite Anna-Lisa, qui va bientôt prendre place parmi nos vedettes. M. Courance, notre ami et associé !

LE RÉCITANT. — *Entre Boris, qui reste dans un coin. Olga va à lui, Boris peut entendre la conversation.*

COURANCE. — On m'a déjà beaucoup parlé de vous, mademoiselle. Je n'ai pas encore eu le plaisir de vous voir, mais il m'a été dit que votre danse est un chef-d'œuvre de grâce et de féminité !

ANNA-LISA. — Je suis flattée, monsieur !

BALANDE. — Je suis très content d'elle. Si elle était un peu plus sérieuse, elle pourrait faire une assez jolie carrière !

COURANCE. — Et elle n'est pas sérieuse ?

LE RÉCITANT. — *Boris se retourne. Anna-Lisa ne le voit pas.*

ANNA-LISA. — C'est difficile, monsieur Balande, d'être sérieux dans ce métier-là !

BALANDE. — Il y a tout de même une limite. Ça marche, Cabirol ?

CABIROL. — Encore quelques répétitions, ça ira !

COURANCE. — Je suis de votre avis. Être sérieux ! Qu'entend-on au juste par là ? La vie est-elle sérieuse ? Et la sagesse, n'est-ce pas, au contraire, de profiter de tout pendant qu'il en est encore temps ?

ANNA-LISA, *mi-moqueuse.* — C'est profond, ce que vous dites !

COURANCE. — Vous avez raison. C'est très bête, et ça n'a pas l'avantage d'être inédit. Qu'est-ce que vous faites ce soir ? Voulez-vous souper avec moi ?

ANNA-LISA. — Volontiers. Mais ce soir j'ai rendez-vous.

COURANCE. — Avec votre ami ?

ANNA-LISA. — Avec un de mes amis !

COURANCE. — Vous en avez plusieurs ?

ANNA-LISA. — Pourquoi pas ?

COURANCE. — Au moins, vous êtes franche. Et ne puis-je espérer que vous voudrez bien me compter parmi ces heureuses fortunes ?

ANNA-LISA. — Je ne dis pas non.

COURANCE. — Pas moyen d'un petit tour de faveur ? Je dois retourner à Alger dans huit jours.

ANNA-LISA. — Et vous êtes pressé ?

COURANCE. — Ce serait vous faire injure que de dire le contraire.

ANNA-LISA. — Je verrai si je peux décaler.

COURANCE. — C'est ça ! Vous savez que nous avons pris, Balande et moi, le grand casino d'Alger. J'exigerai que vous veniez là-bas.

ANNA-LISA, *ironique.* — Et là, nous ne serons plus que tous les deux ?

COURANCE. — Ça t'ennuierait ?

ANNA-LISA. — Pourquoi ? Je n'ai pas l'habitude d'être très difficile.

COURANCE, *tout émoustillé.* — Danseuse nue, va !

ANNA-LISA. — Danseuse nue, oui ! J'aime mieux ça que fille de joie... et cependant, hein ?

COURANCE. — Il y a une différence. Même dans la galanterie il y a des échelons, de la vulgaire rôdeuse à la grande courtisane...

ANNA-LISA. — C'est comme du simple soldat au général. On fait tous partie de l'armée, mais on a ses grades.

COURANCE, *riant.* — C'est cela. Tu as une manière d'arranger les choses, toi !

ANNA-LISA, *riant aussi.* — N'est-ce pas ? *(Le quittant et faisant semblant d'apercevoir Berger :)* Je vous demande pardon... Tu es donc là, toi, Berger ?

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa va à lui. Courance l'observe tout en allant vers Balande. Boris se retourne encore une fois. Olga veut aller vers Anna-Lisa, mais Boris la retient.*

ANNA-LISA. — C'est ton bécot que tu viens chercher ?

BERGER. — Tu l'as promis !

ANNA-LISA. — Juste !

LE RÉCITANT. — *Elle l'embrasse sur la joue.*

BERGER. — Ah ! Pas comme ça !

ANNA-LISA. — Il y a trop de monde, voyons !

BERGER. — Alors, ce soir ? Comme avant-hier, je t'attendrai. Tu sais où ?

ANNA-LISA. — Oui ! Enfin, on verra...

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa va vers sa coiffeuse. Berger la suit.*

BALANDE. — Alors, Courance, ça vous plaît ?

COURANCE. — Oui, parfait ! Dites donc, votre danseuse nue, pas farouche, hein ?

BALANDE. — Elle en voit tellement... Elle vous intéresse ?

COURANCE. — Ça ne doit pas être désagréable !

BALANDE. — Ça ne doit pas être très difficile, quoique cette petite soit bizarre !

COURANCE. — Vous n'avez jamais essayé, hein ?

BALANDE. — Oh ! Jamais ! Je ne plaisante jamais avec mes pensionnaires. Sans cela, où

irions-nous ? Et puis, Mme Balande est ici tous les soirs ! Mon petit Cabirol, on va passer sur le plateau, et vous allez me régler la fin du prologue, avant l'arrivée de ces demoiselles, en prévoyant un béquet, pour amener le numéro de Berger fondu avec celui d'Anna-Lisa.

CABIROL. — Parfait ! Alors, mesdemoiselles, vous allez rentrer dans vos loges et vous viendrez au coup de sonnette.

TOUTES. — Bien, monsieur Cabirol.

LE RÉCITANT. — *Cabirol se dirige vers la coulisse avec Balande et Courance. A ce moment, Boris s'avance.*

BORIS. — Monsieur Balande, j'aurais deux mots à vous dire.

BALANDE. — Maintenant ?

BORIS. — Tout de suite. Je désirerais : premièrement, qu'on ne répète pas sans moi ; deuxièmement, que l'on rétablisse les coupures qui ont été faites.

BALANDE. — Où voulez-vous en venir ?

BORIS. — A rien d'autre que de faire respecter mon droit.

BALANDE. — Je n'aime pas beaucoup, je vous le dis très nettement, votre façon de me parler.

BORIS. — C'est très possible, monsieur Balande, mais je n'aime pas non plus, et je vous le dis aussi très nettement, qu'on me massacre ma musique.

BALANDE. — Monsieur, je connais mon métier. Les coupures pratiquées l'ont été sur mon ordre et dans l'intérêt même de votre ouvrage.

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa est venue près du paravent. Olga l'a rejointe.*

BORIS. — J'entends que ma musique soit exécutée telle qu'elle a été écrite et sans les petits arrangements ridicules qu'on y a incorporés.

DOMICELLI. — Ridicules ! permettez, jeune homme. C'est moi-même...

BORIS. — Faites votre métier d'accompagnateur, monsieur, et laissez-moi faire le mien.

DOMICELLI. — Jeune homme, à la Scala de Milano, pendant vingt années, vous entendez...

BALANDE. — Assez, assez, maestro, je vous en prie ! Monsieur Boris ! Que signifie tout ceci ?

BORIS. — Cela signifie qu'en venant ici, chez vous, j'apportais avec moi toute ma bonne foi, toute ma croyance dans mon art... *(Il se tourne un peu vers Anna-Lisa.)* J'ai été trompé sur toute la ligne... Mais je me révolte et j'exige que l'on me donne satisfaction... au moins sur ce point. Pour le reste, nous verrons...

BALANDE, *très calme.* — Et si je refuse ?

BORIS. — Je reprendrai mon ouvrage.

ANNA-LISA, *presque dans un cri.* — Boris !

BALANDE. — Eh bien, monsieur, je vous félicite de votre courage. Votre colère spontanée, quoique incompréhensible pour moi, est la marque d'un très beau caractère. Seulement, comme j'entends être maître chez moi et que je prise fort peu cette manière de petit chantage à trois jours d'une générale, je m'incline devant votre décision, et je vous dis : « Reprenez votre musique. »

BORIS. — Parfait ! Je suis très heureux de reprendre ma liberté.

BALANDE. — Venez, Courance ! Cabirol, vous viendrez me parler tout à l'heure. Berger, venez avec nous. Maestro, je compte sur vous !

DOMICELLI. — Signor, jé souis habitué, et j'ai plous de trente, que dis-je, de cinquante ballets inédits dans mes tiroirs.

LE RÉCITANT. — *Toutes les danseuses sortent avec Balande et Courance. Restent Ketty, Cabirol, Domicelli, Anna-Lisa et Boris.*

DOMICELLI. — Jeune homme, vous pourriez être oune grandissimo mousicienne, si vous vouliez bien écouter les conseils d'homme d'expérience et dont lé valeur est indéniable...

BORIS, *tendu.* — Vous, par exemple !

CABIROL. — Oui, ça va, ça va ! Je vous retrouve sur le plateau... Maestro, allez...

LE RÉCITANT. — *Domicelli a pris la musique sur le piano et l'a tendue du bout des doigts à Boris.*

DOMICELLI. — Tenez, jeune homme, votre... petite mousique... Saloute...

La voix s'est éloignée, indiquant la sortie.

CABIROL. — Alors, mon vieux Boris... qu'est-ce qui arrive ?... Vous savez qu'on s'est toujours bien accordés, tous les deux. Pourquoi cette colère soudaine ?

BORIS. — Vous êtes la seule personne que je regretterai ici, Cabirol !

ANNA-LISA. — Boris !

BORIS. — Ah ! vous, je vous en prie !

CABIROL, *on sent qu'il veut faire diversion.* — Et qu'est-ce que tu fiches encore là, toi, Ketty ? Veux-tu te sauver ?

KETTY. — Oui, m'sieur !

LE RÉCITANT. — *Mais Ketty a sauté au cou d'Anna-Lisa.*

KETTY. — Il ne faut pas laisser Anna-Lisa pleurer, m'sieur Cabirol. Faut pas !

CABIROL. — Tiens, tu retrouves l'usage de la parole, toi. C'est bien ! Allez, va-t'en, va-t'en !

LE RÉCITANT. — *Bitoune vient d'entrer.*

BITOUNE. — Li patron y vous demande, missié Cabirol.

CABIROL. — J'y vais. Anna-Lisa, je vais revenir. Retiens-le, que je lui parle et qu'il voie qu'il a un ami en moi.

BITOUNE, *à Cabirol, en s'éloignant.* — Pourquoi Anna-Lisa y pleure? C'est-y le musicien, là? Faut-il y casser la gueule tout de suite ?

CABIROL. — Mais non, mais non, viens ! Passe devant. A tout à l'heure, Boris !

OLGA. — Monsieur Boris, vous avez tort. Je sais, moi, pourquoi vous agissez ainsi. Je vous ai vu tout à l'heure, quand Anna-Lisa était avec l'associé du patron et puis avec Berger.

BORIS, *ricanant.* — Avec tous, pas qu'avec eux.

ANNA-LISA. — Olga, laisse-moi, veux-tu ?

OLGA. — Comme tu voudras... je reste dans ma loge. Je reviendrai si tu as besoin de moi.

ANNA-LISA. — Merci ! Boris, je vous demande pardon. Toute ma vie, je regretterai d'être la cause de votre départ d'ici !

BORIS. — Pourquoi en seriez-vous la cause ?

ANNA-LISA. — Je ne suis pas dupe, allez ! Vous êtes jaloux !

BORIS. — Est-il possible d'être jaloux de vous ?

ANNA-LISA, *amèrement sarcastique.* — En effet !

BORIS. — N'est-ce pas ?... On n'éveille pas impunément tous les soirs les plus grossiers désirs de centaines d'hommes !

ANNA-LISA, *achevant pour lui.* — Sans ressentir soi-même le besoin d'assouvir une chair excitée par tous ces regards !

BORIS. — Mais défendez-vous donc... Criez que ce n'est pas vrai ?

ANNA-LISA. — A quoi cela avancerait-il ?

BORIS. — C'est juste... A quoi cela avancerait-il ? J'ai eu l'occasion, tout à l'heure, de vous entendre, de vous voir. C'était suffisamment édifiant. *(Dans un rire :)* Ah ! Ils ne s'y trompent pas, les autres... Ils ne s'embarrassent pas de vains scrupules. Ils vont droit au but. Pas de temps à perdre. C'est une question de gros sous ou de solides biceps.

ANNA-LISA, *presque violemment.* — Que vous êtes bête !

BORIS. — Comme vous avez dû rire de moi, de ma naïveté. Je vous aimais, moi. Comme un collégien ; j'arrivais près de vous, tremblant, vous respectant. (*Dans un ricanement :*) Ah ! oui... vous avez raison. Faut-il être bête !

ANNA-LISA. — Boris !

BORIS. — Il n'y a pas une demi-heure, là, sur ce divan, j'aurais pu croire...

ANNA-LISA. — Taisez-vous, Boris, ne salissez pas cela.

BORIS. — Et là... à l'instant, vous vous rangiez dans les filles de joie, promettant votre soirée à l'un et la nuit à l'autre. Et moi, le soir, quand vous étiez libre, moi qui venais vous raccompagner bien gentiment, n'osant même pas vous prendre le bras ! Comme vous deviez me trouver idiot, n'est-ce pas ? *(Silence.)* Répondez ! Mais répondez, dites-moi quelque chose !

ANNA-LISA. — Adieu, Boris !

BORIS. — En effet, il est inutile d'essayer de vous disculper. Cela vaut mieux ainsi. Adieu, Anna-Lisa.

LE RÉCITANT. — *Boris se dirige vers la porte lentement. Elle ne le retient pas. Il reste sur le pas de la porte, hésitant à la franchir.*

BORIS. — Anna-Lisa, pourquoi m'avez-vous laissé croire que vous m'aimiez ?

ANNA-LISA. — Parce que c'était la vérité, Boris... Je vous aime !

LE RÉCITANT. — *Ils restent tous deux immobiles, sans se regarder. Elle est près de sa coiffeuse et lui au fond près de la porte. Un dur combat se livre en l'âme de Boris. Il n'a pas la force de franchir la porte qui le libérerait pour toujours.*

BORIS, *honteux et comme vaincu.* — Ah ! qu'est-ce donc l'amour pour vous ?

ANNA-LISA. — Boris, une seule question. Peut-être aurai-je quelque chose à vous dire, un secret.

BORIS. — Un secret ?

ANNA-LISA. — Mais d'abord, répondez-moi bien franchement. Est-ce pour vous une souffrance de ne pas me savoir... pure ?

BORIS. — Pourquoi cette question ?

ANNA-LISA. — Je ne vous demande que de me répondre.

LE RÉCITANT. — *Ils sont face à face, se regardent. Un grand silence. Lentement, il va à elle. Elle reste immobile. Il est tout contre elle. Il la regarde intensément. Elle ne baisse pas le regard.*

BORIS, *presque brutal.* — Répète-moi que tu m'aimes.

ANNA-LISA, *ferme et décidée.* — Répondez-moi d'abord.

BORIS. — Une souffrance ? Non ! Le regret seulement d'avoir passé à tes yeux, et aux yeux de tous, pour un idiot...

ANNA-LISA. — Je vous plains, Boris !

BORIS. — Ah ! Non, non... pas de pitié, je vous en prie ! Et puis, non, je ne partirai pas. Puisque tu dis m'aimer, nous allons bien voir. Tu me dois bien une revanche.

ANNA-LISA. — Où voulez-vous en venir ?

BORIS. — Tu ne comprends pas ?

ANNA-LISA. — J'ai peur de comprendre.

BORIS. — Peur ? Pourquoi ?... Cessons l'un et l'autre cette comédie indigne de nous. Tu m'aimes, dis-tu, moi aussi, je t'aime. Alors, assez de complications sentimentales. Nous pouvons encore trouver du bonheur dans les bras l'un de l'autre.

ANNA-LISA. — Taisez-vous, je vous en supplie, taisez-vous !

BORIS, *on devine qu'il la presse contre lui malgré un recul de tout le corps.* — Pourquoi ? Mais pourquoi ? Puisque nos deux désirs sont d'accord, puisque rien ne s'y oppose... Ne soyons pas assez sots pour nous refuser ce plaisir réciproque. *(Anna-Lisa pleure.)* Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qui te prend ? Tu pleures ? Qu'ai-je dit de si méchant ? Je n'aime pas le partage, je le reconnais, mais pour ne pas te perdre tout à fait...

ANNA-LISA, *s'arrachant de lui.* — Mais laissez-moi... laissez-moi donc... Vous me faites horreur.

LE RÉCITANT. — *Elle est tombée en sanglots sur le divan.*

BORIS. — Je ne te comprends pas... Je te le jure, que je ne te comprends pas... Tu avoues toi-même être une fille facile, sans préjugés, tu dis m'aimer, tu sais que je te désire ardemment, et tu me refuses ce que tu accorderais aisément à tout autre... Laisse-toi donc conduire... Regardez-moi ces pauvres yeux tout remplis de larmes. Grande sotte !

ANNA-LISA, *se redressant.* — Ne me touchez pas ! Je vous défends de me toucher !

BORIS. — De la pudeur à présent ! Si je ne t'avais pas entendue tout à l'heure... si je ne savais pas tout ce que tu laisses dire de toi dans cette maison, ma parole... ton attitude me ferait douter de moi-même...

ANNA-LISA. — Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Mais allez-vous-en donc !...

BORIS. — Soit ! Quand je pense que ce matin encore je remerciais la Providence qui manifestement avait voulu que nous nous rencontrions ici dans ce milieu... Je croyais au succès de son œuvre ! Je croyais à notre amour ! Allons, *finita la comedia !* Adieu, Anna-Lisa !

ANNA-LISA, *la voix pleine de larmes.* — Adieu, Boris...

LE RÉCITANT. — *Et elle lui tend la main également, mais soudain Boris d'un mouvement brusque l'attire à lui et cherche ses lèvres. Il en résulte une courte bataille. Elle réussit à se dégager quelque peu.*

ANNA-LISA. — Brute !

A ce moment, on cogne !

LE RÉCITANT. — *Sans attendre de réponse, avec cette liberté qu'on rencontre au music-hall, Simone est entrée.*

SIMONE. — Je vous demande pardon...

ANNA-LISA. — Non, reste ! Qu'y a-t-il ?

SIMONE. — Je venais pour M. Boris... Monsieur, je ne suis qu'une petite danseuse, et les compliments que je pourrais vous adresser pour votre beau talent ne vous toucheraient certainement pas beaucoup... Cependant, excusez-moi de me mêler

de ce qui ne me regarde pas, mais si vous y consentez, je crois pouvoir réparer le tort qui vous a été fait ici.

BORIS. — Comment cela, mademoiselle ?

SIMONE. — Une grande amie à moi est justement venue me voir. Elle est ici. Elle vous attend. Elle peut tout dans un certain théâtre dont le cadre est tout à fait pour votre ouvrage. Elle peut vous présenter à son directeur, qui est... enfin, vous me comprenez, qui ne peut rien lui refuser. Voulez-vous nous accompagner ?

BORIS. — Bien volontiers, mademoiselle.

SIMONE, *perfide.* — A moins que cela ne déplaise à Anna-Lisa.

ANNA-LISA. — Au contraire. Je serais très heureuse que tu réussisses. *(Un peu douloureusement ironique :)* Et il n'y a pas de raison que tu ne réussisses pas !

BORIS. — Répétez-vous ce soir ?

SIMONE. — Non. En tout cas, pas les danseuses.

BORIS. — Me ferez-vous le plaisir, avant même de savoir si nous réussirons dans notre entreprise, de passer la soirée avec moi ?

SIMONE. — Mais bien volontiers ! Mais Anna-Lisa est une grande camarade à moi et je ne voudrais pas...

ANNA-LISA. — Oh ! Je t'en prie. Ne te gêne pas pour moi.

SIMONE, *rosse.* — Tu es gentille... Et puis, d'ailleurs, Berger m'a dit qu'il croyait souper avec toi ce soir... Si cela est, j'aurai moins de remords de t'enlever M. Boris.

ANNA-LISA. — Cela est. Et M. Boris et moi n'avons pas à nous rendre de comptes.

BORIS. — Tout à fait exact. Alors, je vous suis, mademoiselle !

SIMONE. — Au revoir, Lisa... A demain, mon chou !

BORIS. — Adieu, Anna-Lisa ! Adieu à tout jamais.

ANNA-LISA. — Adieu, Boris !

LE RÉCITANT. — *Boris sort, et sur le pas de la porte il a encore un mouvement d'hésitation.*

BORIS. — Adieu !

LE RÉCITANT. — *Boris s'en va, cependant qu'on entend : « Par ici, cher monsieur Boris. Par ici ! », et que la porte, trop violemment frappée par Boris, est restée ouverte. Anna-Lisa, restée seule, face au divan, ne fait pas un mouvement, reste un grand moment immobile, puis soudain s'effondre en sanglotant à genoux sur le sol, la tête sur le divan. Olga passe, voit cette porte ouverte, s'arrête dans son encadrement, prête l'oreille et entend les sanglots d'Anna-Lisa. Elle referme la porte et se précipite.*

OLGA. — Ma petite Lisa...

ANNA-LISA. — Olga !

OLGA. — Mon pauvre petit, tu l'aimais donc tant que ça ?...

ANNA-LISA. — Plus que je ne saurais te dire.

OLGA. — Ma pauvre petite...

ANNA-LISA. — Et d'un sentiment si pur, si profond que je ne pourrai jamais m'en guérir !

OLGA. — Allons, allons ! Comment peut-on dire des choses pareilles...

ANNA-LISA. — On n'a généralement pas, Olga, le sentiment immédiat de ce qui vous arrive, on ne comprend qu'après. J'ai ce don, moi, ou plutôt cette infirmité, que tout ce qui m'arrive prend tout de suite en moi son sens exact. Ce qui vient de se passer est très grave, je le sens. Tôt ou tard cela me sera fatal. Désormais j'ai fini d'être heureuse.

OLGA. — Lui, t'aime-t-il ?

ANNA-LISA. — Je l'avais cru, je le crois encore.

OLGA. — Alors tout s'arrangera, une querelle d'amoureux ! Il te reviendra.

ANNA-LISA. — Nous ne nous reverrons jamais.

OLGA. — Pourquoi ?

ANNA-LISA. — Je le sais.

OLGA. — Mais aussi, pourquoi t'es-tu comportée avec lui de cette façon ? Si tu l'aimais ainsi, tu aurais dû cesser de sortir avec d'autres, tu aurais dû refuser l'invitation de ce Courance et de Berger...

ANNA-LISA. — Oui, je sais !

OLGA. — Tu t'étais donnée à lui ?

Un grand temps.

ANNA-LISA, *avec beaucoup de gravité.* — Non !

OLGA. — Comme tu es étrange ! Ton extrême sensibilité, ta faculté de souffrir, tes exubérances mêmes, tout cela me surprend, me paraît cacher je ne sais quoi ! Comment dire ? Il y a en toi un mélange de rouée et une candeur de naïveté !... ... de petite fille. Elles sont toutes comme cela, en Pologne ?

ANNA-LISA. — Ma bonne Olga, je voudrais pouvoir te dire, te confier ce que je voulais tout à l'heure lui avouer... Mais maintenant je ne pourrais pas...

OLGA. — Je suis vraiment ton amie, ma petite Lisa, je te jure, tu pourras te confier à moi, je serai digne de ta confiance. Mais voyons, ce secret, s'il le savait, serait susceptible de le faire revenir à toi ?

ANNA-LISA. — Maintenant, je ne sais pas, je ne crois plus.

OLGA. — Et si j'allais le trouver, moi ?

ANNA-LISA, *soudain dressée, presque violente.* — Ça, je te le défends, à aucun prix, à aucun prix ! Jure-moi tout de suite que tu ne le feras pas. Jure-le ! Jure !

OLGA. — Là ! Là ! Te voilà partie, c'est entendu, puisque tu ne le veux pas. Immédiatement tu te cabres !

ANNA-LISA, *faussement enjouée.* — Non ! C'est fini. Tu vois ? *(Elle est toute souriante.)* Il faut avoir un peu de volonté, que diable ! Cette petite souffrance n'était d'ailleurs pas inutile. Allons ! N'y pensons plus et mettons-nous au travail. Ah ! Mais ça, par exemple, on va être sérieuse maintenant, on va travailler. Ça ! Je te l'assure. Cabirol va en être estomaqué. Au fait, Cabirol, toi qui... qui te déclares ma grande amie, tu n'as pas un petit penchant pour lui ?

OLGA. — Sacrée gosse ! Laissons ça, veux-tu ? Tu sais bien que Cabirol n'a d' yeux que pour toi...

ANNA-LISA. — Bien ! J'ai compris ! C'est un brave type, Cabirol.

LE RÉCITANT. — *Cabirol est entré en coup de vent.*

ANNA-LISA. — Je disais justement que tu étais un brave type, Cabichou !

CABIROL. — Oui, passons sur le brave type. Qu'est-ce que je viens de voir là ? Cette teigne de Simone et la poule du patron du Nouveau-Théâtre sortir avec Boris. Qu'est-ce que ça signifie, ça ?

ANNA-LISA. — Simone veut présenter Boris et tâcher de faire accepter son ouvrage.

CABIROL. — Et tu as laissé faire ça ? Eh bien, par exemple ! Et toi, Olga, tu n'as pas pu...

LE RÉCITANT. — *Voyant Olga dans une attitude chagrine, Cabirol s'interrompt et se tourne vers Anna-Lisa.*

CABIROL. — Viens voir ici, toi !

ANNA-LISA, *trop volontairement souriante.* — Voilà !

CABIROL. — Regarde-moi... Tu as pleuré, toi ?

ANNA-LISA. — Moi ?

CABIROL. — Chut ! Tais-toi, je te dis que tu as pleuré.

LE RÉCITANT. — *Olga fait un signe affirmatif.*

ANNA-LISA. — Et quand cela serait ?

CABIROL, *il la tient par les bras.* — Tu l'aimais ? *(Un temps.)* Réponds-moi !

ANNA-LISA. — Oui !

CABIROL, *il répète dans une sorte de grognement affectueux.* — Oui... *(Il lui prend la main.)* Je te demande pardon.

ANNA-LISA. — Pour ?...

LE RÉCITANT. — *Nous voyons Cabirol qui d'un geste de tête indique l'endroit où il a eu sa scène avec Anna-Lisa.*

ANNA-LISA. — Oh ! Cabirol, c'est déjà oublié !

CABIROL. — Merci !... Alors ? Qu'est-ce que tu vas faire ?

ANNA-LISA. — Comment, ce que je vais faire ?... Mais travailler, Cabirol, travailler. Je t'ai entendu dire une fois : « Ma vraie maîtresse, vois-tu, c'est le théâtre ! » Moi aussi, Cabirol, mon métier, mon métier avant tout... Tout le reste m'est égal, mon vieux ! Oh ! oui ! Complètement égal ! Si tu savais, Cabirol, comme cela m'est égal ! *(Et elle sanglote soudain sur sa poitrine, en répétant :)* Cela m'est égal, mon vieux, complètement égal !

Et l'on entend le gong qui, à la radiodiffusion, remplace le baisser du rideau.

DEUXIÈME PARTIE

On entend la mélodie polonaise qu'Anna-Lisa chantonne d'abord, puis qu'elle chante à pleine voix.

LE RÉCITANT. — *Comme à l'acte précédent, nous sommes dans la loge d'Anna-Lisa. La jeune femme est seule. Assise, la tête dans les mains, devant sa coiffeuse, elle se regarde dans une glace. Pas un geste ; elle regarde au delà d'elle-même. Puis, lentement, ses mains s'abaissent et, sans cesser de fixer la glace, elle chantonne, très* mezzo-voce, *l'air polonais que Boris lui a fait connaître. Elle se lève et, tout en continuant de chanter, elle improvise sur cette musique quelques figures de danse, d'abord esquissées, comme pour elle-même ; puis, parfois, elle tente de s'exprimer toute à travers cette musique et cette danse. On cogne. Entre Ketty. Elle a un gros bouquet de violettes de Parme à la main.*

KETTY. — Je ne vous dérange pas ?

ANNA-LISA. — Mais non, mon petit. Ça me fait toujours plaisir de voir ta bonne petite frimousse. Qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi ces fleurs ? C'est ta fête ?

KETTY, *timidement.* — Non... c'est pour vous... Mon ami... et moi on est contents... alors on s'est dit... enfin... Tout à l'heure, devant la marchande... il m'a regardée, alors... moi... j'ai compris... c'est-à-dire qu'on a eu la même idée... alors... enfin... voilà... mon bouquet.

ANNA-LISA, *émue et souriante, elle embrasse Ketty.* — Mon petit chou... Tu me fais plaisir plus que tu ne saurais croire... Mais qu'est-ce qui vous a pris à tous deux ?

KETTY. — On vous doit bien ça... sans vous...

ANNA-LISA. — Chut ! Chut ! Veux-tu te taire... Mais qui est donc ton ami ?

KETTY, *avec un sourire dans la voix.* — Oh ! vous le connaissez ! C'est le projectionniste dans la salle qui règle les lumières sur vous quand vous dansez !

ANNA-LISA. — Maurice ? Non ? Petite cachottière... Et il y a longtemps que tu es avec lui ?

KETTY. — Deux ans...

ANNA-LISA. — Deux ans !... Et tu es heureuse ? Il est gentil ?

KETTY. — Oh ! oui, mademoiselle.

ANNA-LISA. — Et... *(Elle hésite.)* C'était ton premier amant ?

KETTY. — Non... quand je l'ai connu... je voulais me tuer...

ANNA-LISA. — Pourquoi ?

KETTY. — J'étais enceinte... J'avais cru...

ANNA-LISA. — Et le petit ?

KETTY. — Il est en nourrice... Maurice l'a reconnu... *(On sent qu'elle a relevé la tête, toute souriante.)* Et il l'aime autant que moi... Mais ça coûte cher, vous savez... Aussi... ce qu'on a eu peur que M. Cabirol me remette à la figuration... Grâce à vous... Enfin... voilà ! Je me sauve... si jamais on m'appelait...

ANNA-LISA. — Embrasse-moi !... Comment s'appelle-t-il, ton petit bonhomme ?

KETTY. — Maurice !

ANNA-LISA. — Comme son papa !

KETTY. — Oui... enfin... comme son « vrai » papa... parce que l'autre...

ANNA-LISA. — Oui... Nous irons un jour tous les trois le voir... tu veux bien ?

KETTY. — Oh ! oui, mademoiselle. C'est Maurice qui sera content !

ANNA-LISA. — Lequel ?

KETTY. — Pour moi, mes deux Maurice... ne font qu'un ! *(Sa voix s'éloigne du micro : elle a ouvert la porte.)* Voilà Mlle Olga, je vous laisse !

OLGA. — Bonjour, petite Ketty... Je te fais sauver ?

KETTY. — Je vais m'apprêter, mademoiselle Olga !

OLGA, *gaîment.* — Tu as le temps, on ne répète pas avant une heure. *(Elle referme la porte.)* Bonjour, Lisa. *(Elle l'embrasse.)* Tu es déjà prête ? Tu arrives donc au théâtre deux heures avant la répétition maintenant ? Cabirol n'est pas venu ? Je te vole un peu de poudre.

LE RÉCITANT. — *Olga se poudre devant la coiffeuse d'Anna-Lisa.*

ANNA-LISA. — Tu me parais bien nerveuse, toi. Qu'est-ce qui se passe ?

OLGA. — J'ai un peu le trac !

ANNA-LISA. — Le trac ? Déjà ?

OLGA. — Non !... Il ne s'agit pas du théâtre. Mais comme trac c'est un peu du même genre. Tu sais ?... Quand Cabirol nous a invitées toutes les deux à déjeuner chez lui, tu as remarqué comme son appartement pouvait être gentil ! Tu m'en as d'ailleurs fait la réflexion.

ANNA-LISA — Il a même de très jolies choses. Alors ?

OLGA. — Alors ! Non... Vraiment, c'est idiot ce que j'ai fait. Qu'est-ce qu'il va penser... Je voudrais le voir et j'en ai une frousse bleue tout à la fois. C'est tellement sans gêne. Bref, voilà, ce matin je suis passée chez lui reporter le manuscrit qu'il m'avait confié... Il n'était pas là. J'étais seule avec la concierge qui vient faire son ménage tous les jours, je ne sais pas ce qui m'est passé dans la tête... en voyant cette vieille chouette ranger son salon, sans aucun goût, sans aucun chic...

ANNA-LISA. — Tu t'es mise à l'ouvrage et tu as fait ta petite femme d'intérieur !

OLGA. — Oui ! Tu ne reconnaîtrais pas... Si tu savais comme c'est gentil maintenant !

ANNA-LISA. — Si gentil qu'Olga voudrait bien s'y installer pour toujours ?

OLGA. — Pour toujours... c'est un grand mot. Tu me fais dire des bêtises. Mais comment va-t-il prendre la chose ?

ANNA-LISA. — Tu l'aimes ?

OLGA. — Je crois !

On entend au loin, en coulisse, la voix de Cabirol.

VOIX DE CABIROL. — Bitoune ! Sacré bon Dieu ! Où est-il donc encore passé cet animal-là ? Bitoune !

OLGA. — Zut ! Je ne sais plus où me mettre... S'il crie trop fort, je t'en prie... dis, dis... que c'est toi...

CABIROL, *entrant.* — Bitoune n'est pas chez toi ? (*Bourru :*) Bonjour, toutes deux. Anna-Lisa, tu n'es pas cartomancienne ?

ANNA-LISA. — Non ! Pourquoi ?

CABIROL. — Je commence à croire aux esprits... Je ne serais pas surpris de voir arriver Bitoune transformé en petit rat d'Opéra !

ANNA-LISA. — Qu'est-ce qui t'arrive ?

CABIROL. — Il y a six mois Ketty était tout juste bonne à figurer au lointain... et elle est maintenant capable, si cela continue, de devenir premier sujet. J'avoue que je ne comprends pas. Ça me dépasse un peu.

ANNA-LISA. — C'est tout ?

CABIROL. — Ce n'est déjà pas mal... Mais il y a mieux ! Voilà quinze ans que j'habite mon rez-de-chaussée.

ANNA-LISA. — Tu déménages ?

CABIROL. — Je commence à le croire. Mes meubles, trouvant sans doute qu'il y avait trop longtemps qu'ils occupaient la même place, ont soudain décidé de se donner un peu de bon temps. Je ne serait pas tellement surpris, ce soir en rentrant, de trouver mon rez-de-chaussée au sixième.

ANNA-LISA, *riant.* — Ce sont les esprits, tu as raison.

CABIROL. — Oui... Eh bien ! Je trouve cet esprit-là rudement culotté, tu ne crois pas, Olga ?

OLGA, *un peu craintive.* — Si !

CABIROL. — Heureusement que tu le reconnais !

ANNA-LISA, *sur un ton complice.* — Tu permets, mon vieux Cabirol ! Je vais chercher un vase pour mettre ces fleurs.

CABIROL. — C'est tout ce que tu imagines comme prétexte pour me laisser en tête-à-tête avec l'entrepreneur de déménagement ?

ANNA-LISA. — Comment... C'est Olga ? Elle est bien bonne ! Expliquez-vous tous les deux... Je cours chez Bitoune.

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa est sortie. Olga, gênée, regarde obstinément ses ongles. Cabirol marche de long en large. Enfin, il se décide.*

CABIROL. — Pourquoi as-tu fait ça ?

LE RÉCITANT. — *Olga hausse les épaules et ne répond pas. Cabirol se remet à marcher et, soudain, s'arrêtant...*

CABIROL. — Enfin ! Tu te rends compte ?

OLGA, *très convaincue.* — Oui !

CABIROL. — Alors ?... Quoi ? Qu'est-ce qu'il faut que je dise ?

OLGA. — Ce n'est pas plus gentil ?

CABIROL, *bourru.* — Alors ! Je ne suis bon à rien ? Je n'ai aucun goût ? Je ne suis qu'une brute ? Les leçons, j'en donne, tu sais, mon petit, je n'aime pas en recevoir.

OLGA, *décontenancée.* — Je n'ai pas voulu...

CABIROL. — Alors... Qu'est-ce que tu as voulu ? Réponds...

OLGA. — Si vous criez, je ne pourrai jamais !

CABIROL, *plus doux.* — Allons, viens ici... ne reste pas comme un pauvre chien battu. Je suis donc si terrible ? Pourquoi as-tu fait ça ?... Ah ! Oui ! C'est vrai, ça ? Bien vrai ? *(Un silence.)* Et tu crois ça possible ? *(Nouveau silence.)* Une vieille brute comme moi ?

LE RÉCITANT. — *Avec un sourire qui montre qu'elle n'en croit rien, elle met doucement une main sur son épaule. Il sourit à son tour et goguenarde encore.*

CABIROL. — Alors ? Alors ?... Tu vas entreprendre les autres pièces ?

OLGA, *souriante.* — Si vous voulez !

CABIROL. — C'est Anna-Lisa qui a voulu cela ?

OLGA. — Elle m'a un peu encouragée.

CABIROL. — J'ai l'impression très nette d'être en ce moment un parfait imbécile.

LE RÉCITANT. — *Elle met la tête sur son épaule, dérobant ainsi son regard, les yeux enfouis sur cette épaule. Cabirol ne peut que dire...*

CABIROL. — Ah ! ça, par exemple ! ça !...

LE RÉCITANT. — *Et doucement, il lui caresse les cheveux.*

ANNA-LISA, *entrant après avoir cogné rapidement.* — On peut entrer ? *(Les voyant, avant qu'ils aient eu le temps de se séparer.)* Eh bien, Cabirol, tu as une façon de régler les entrepreneurs de déménagement !

CABIROL. — J'ai l'air d'un idiot, hein ?

ANNA-LISA. — Mais non, mon vieux Cabirol. Tu as l'air d'un grand timide qui ne croit pas au bonheur qui lui arrive.

CABIROL, *bourru à nouveau.* — Ça va ! Pas de phrases... Je me sauve. Où est Bitoune ? A tout à l'heure ! Nom de nom de Bitoune. *(Il prend la main d'Olga et crie :)* Tu n'as pas vu Bitoune, toi, Olga ?

OLGA. — Vous ne me faites plus peur !

CABIROL. — On va voir ça sur le plateau. Ah ! tu déménages mes meubles. On verra si tu vas être aussi crâne tout à l'heure. Ça va barder, je te préviens. Ça va barder ! Pour commencer, je vais aller f... mon pied quelque part à Bitoune.

BITOUNE, *qui surgit.* — Vous mi chercher, missié Cabirol ?

CABIROL. — Heu ?... Oui. Euh ! Allez, passe devant ! *(En sortant :)* Dis donc, mon vieux Bitoune, tu voudrais être gentil de me trouver chez ton brocanteur...

Le reste se perd.

ANNA-LISA. — Et voilà le coup de pied au derrière que Bitoune devait recevoir. Je parie qu'il va lui donner 20 francs pour aller boire l'apéritif. T'es heureuse, toi, Olga ?

OLGA. — J'ai eu peur, tu sais !

ANNA-LISA. — Quand on aime, on a toujours peur !

OLGA. — Tu sais ça, toi ?

ANNA-LISA. — Pourquoi pas ?

OLGA. — Et Boris ? Tu l'aimes toujours ? Avoue-le-moi !

ANNA-LISA. — Et quand cela serait ?

OLGA. — Tu aurais raison... Et je suis certaine, moi, mais tu entends, certaine que lui pense toujours à toi. Un jour ou l'autre, et peut-être plus proche que tu ne crois, vous serez réunis pour toujours.

ANNA-LISA. — Tais-toi !

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa a porté brusquement la main sur son cœur.*

OLGA. — Qu'est-ce que tu as ?

ANNA-LISA. — Rien... Parfois, ça me fait mal, là, brusquement. Comme un arrêt..., ça passe aussitôt !

OLGA. — Tu travailles trop ! Ta danse, le chant...

ANNA-LISA. — Allez, sauve-toi. Domicelli va venir et il veut que nous soyons seuls !

OLGA. — Je vais m'apprêter. *(Elle embrasse Anna-Lisa.)* Je suis heureuse. Tu le seras ! C'est notre vrai rôle, vois-tu, d'aimer.

ANNE-LISA. — « Donne-moi un abri et du pain... et n'oublie pas la musique ! »

OLGA. — Quoi ?

ANNA-LISA. — C'est une vieille épigraphe de chez nous. Allez ! A tout de suite. *(Elle l'accompagne. On l'entend crier :)* Bitoune !... Bitoune !

LE RÉCITANT. — *Berger entre, va vers la coiffeuse et s'assied. Il tire un peu le paravent de façon qu'on ne puisse le voir. La porte est ouverte. Il est en costume de ville, assez élégant. Anna-Lisa revient et va droit à sa coiffeuse. Voyant Berger, elle s'arrête.*

ANNA-LISA. — Qu'est-ce que *vous* faites là, *vous*, Berger ?

BERGER. — On se vouvoie maintenant ?

ANNA-LISA. — Qu'est-ce que tu veux ?

BERGER. — Te dire bonjour. Tu sembles me fuir ! Qu'est-ce que je t'ai fait ?

ANNA-LISA, *agacée.* — Mais rien !

BERGER. — Tu es vraiment incompréhensible ! Voilà près de cinq mois que nous travaillons ensemble. Il n'y avait pas huit jours que j'étais ici, tu me sautais au cou, tu m'embrassais. Bref, je pouvais croire que c'était arrivé.

ANNA-LISA. — Et ça n'est pas arrivé, voilà tout !

BERGER. — Je le regrette, car vraiment j'ai le béguin de toi. Oh ! Je te jure, je suis sincère !

ANNA-LISA. — Je ne te dis pas !

BERGER. — Les premiers temps, tu vois, je suis franc... ça n'aurait peut-être été qu'une passade, mais maintenant c'est sérieux. Je ferais volontiers un bout de chemin avec toi dans la vie. Tu ne veux pas essayer ?

ANNA-LISA, *gentiment.* — Plus tard, peut-être, Berger, pas maintenant !

BERGER. — Tu as tort, Lisa. Nous pourrions être heureux, tous les deux. Notre numéro ensemble dans la prochaine revue va nous mettre en vedette. On pourrait faire le tour du monde avec cela, gagner de l'argent. Nous allons être un peu mariés sur l'affiche. Pour le public ça ne fera pas l'ombre d'un doute. Ne contrarions personne, pas même nous ! Laisse-toi aller, j'ai l'impression que tu ne le regretteras pas. Je ne te déplais pas ?

ANNA-LISA. — Non, Berger.

BERGER. — Alors ?... Tu as besoin d'un homme comme moi et j'ai besoin de toi. *(On devine qu'il se lève et vient près d'elle.)* Petit chou... Je voudrais tellement que tu sois à moi. Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Si tu savais le désir que j'ai de toi ! *(Se reprenant :)* Mais... je veux vraiment te mériter. Je veux te gagner. Là, tu vois. Je suis gentil ?

ANNA-LISA, *souriante.* — Oui ! Seulement...

BERGER. — Seulement ? Non ! Ne dis rien. Tu réfléchiras. Parlons un peu travail.

ANNA-LISA, *vivement.* — C'est ça !

BERGER. — Je voudrais essayer quelque chose avec toi sur le plateau, pour ta présentation et la mienne. Tu n'as pas peur quand je te tiens à bras tendus ?

ANNA-LISA. — Non ! Je te sens si certain de toi.

BERGER. — Je voudrais faire mieux. Ce sera beaucoup plus impressionnant. Et tu auras l'air d'une acrobate consommée. Tu ne risques absolument rien si tu n'as pas peur.

ANNA-LISA. — Je n'aurai pas peur.

BERGER, *très près d'elle, à mi-voix.* — Tu as peut-être plus peur quand je te tiens comme ça !

ANNA-LISA, *riant.* — C'est possible !

BERGER. — Bon !... On verra tout à l'heure si tu as confiance dans la solidité de mes bras.

ANNA-LISA. — J'ai confiance.

BERGER. — Je te fais un pari. Tu seras à moi et rien qu'à moi. Tope !

ANNA-LISA. — Je ne parie pas.

BERGER. — Tu aurais trop peur de perdre. Alors ! Tout à l'heure, on essaie sur le plateau ? Au fait, une seconde, je reviens... *(Il crie :)* Olga ! Olga !

VOIX D'OLGA. — Qu'est-ce qu'il y a ?

BERGER. — Viens... *(La voix se rapproche*

d'Anna-Lisa.) Mercredi on fait relâche... Répétition des lumières et des décors. *(A Olga qui arrive en peignoir :)* Dis donc, Olga, mercredi, Simone, Gladys, Ketty et moi on fait une petite bombe chez Simone. A Ville-d'Avray. Je vous invite avec Cabirol. Ça va ? Ne refuse pas, Anna-Lisa, tu me ferais de la peine.

ANNA-LISA, *condescendante.* — Entendu !

BERGER, *content.* — Bravo !... Et toi, Olga ?

OLGA. — D'accord ! Seulement, Cabirol...

BERGER. — Je m'en charge ! Et Anna-Lisa m'aidera.

ANNA-LISA. — J'essaierai. Mais qui est-ce qu'il y aura à ta surprise-party en dehors de nous ?

BERGER. — L'associé du patron. C'est le caïd de Simone. Un nouveau béguin à Gladys, et c'est tout !

ANNA-LISA. — Bon ! Eh bien, nous verrons cela !

BERGER, *se récriant.* — Non ! Non ! C'est promis ! C'est promis ! Je me sauve. Je vais surveiller la pose des agrès et faire mettre le filet pour que tu t'habitues. Je suis content, Lisa. Chut ! Plus un mot. Je me sauve. Et souviens-toi de mon pari.

La voix de Berger se perd au loin.

OLGA. — Qu'est-ce qui lui arrive ? *(On devine un haussement d'épaules.)* Il revient à la charge ?

ANNA-LISA. — Oui ! Je voudrais bien savoir qui de vous deux aura raison : toi, tu es certaine que Boris et moi serons réunis prochainement et pour toujours, et lui parie que je serai à lui et rien qu'à lui.

OLGA, *assez mystérieuse.* — Nous verrons qui de nous deux gagnera. *(On frappe.)* Tiens, voilà Domicelli !

DOMICELLI. — Excusez, Illustrissima Anna-Lisa. Yé souis a pocco en retard. Mais nous avons encore oune grande demi-heure avant la répétition des danses.

OLGA. — Je vous laisse.

DOMICELLI. — Yé préfère. Yé n'aime pas lé travail devant témoin.

ANNA-LISA. — Tu m'appelleras...

OLGA, *s'éloignant.* — Entendu !

DOMICELLI. — Alors... commençons. Vous avez dit à Olga que vous travailliez avec moi. Tss ! Tss ! Tss ! Yé n'aime pas ces indiscrétions... Notre réussite serait plus lumineuse dans le secret... Enfin...

ANNA-LISA. — Je tire le paravent devant la porte.

DOMICELLI, *il prélude.* — Alors ? Nous y sommes ?

ANNA-LISA. — Je suis prête.

DOMICELLI. — Exercice douze, exercice douze, allez-y, yé vous écoute ! Vous avez le manouel.

ANNA-LISA. — Je cherche la page.

LE RÉCITANT. — *La porte du fond s'ouvre lentement. Entrent Simone et Gladys, dont on voit seulement la tête ennuyée au-dessus du paravent.*

SIMONE. — Tu vas voir, Gladys, on va rire. Il a une façon à lui d'enseigner le chant, le vieux Domicelli !

GLADYS. — Ah ! comment ça ?

SIMONE. — Il lui fait d'abord mettre un bouchon entre les dents, puis elle laisse pendre la langue comme un chien, tout ça pour placer la voix.

GLADYS. — Je vois ça d'ici, on va se tordre !

DOMICELLI. — Nous y sommes !

ANNA-LISA. — Ecoutez, maître ! J'ai une grande faveur à vous demander.

DOMICELLI. — Laquelle ?

ANNA-LISA. — Je voudrais pour aujourd'hui abandonner les exercices.

GLADYS. — Oh ! Zut alors !

DOMICELLI. — Pourquoi, mon enfant ?

ANNA-LISA. — Vous savez que je passe dans quelques jours l'audition au Nouveau-Théâtre pour la nouvelle opérette !

DOMICELLI. — C'est pour ça que nous travaillons si enthousiasmés !

ANNA-LISA. — Eh bien ! J'ai trouvé une chanson qui, il me semble, conviendra mieux que l'autre morceau. Je l'ai un peu travaillée et je voudrais que vous l'entendiez.

DOMICELLI. — Ah ! c'est dommage : la méthode... la méthode...

ANNA-LISA. — Je serais si heureuse !

DOMICELLI. — Eh bien, soit ! voyons !

SIMONE. — Oh ! la barbe ! J'aurais tant voulu que tu la voies faire ses gammes avec les bouchons...

Anna-Lisa chante un premier couplet.

DOMICELLI. — Pas mal ! C'est pas mal !... les progrès sont venus, mais il faut encore du travail... Voyons la suite.

Il prélude au piano. Anna-Lisa chante le deuxième couplet.

GLADYS. — Moi, je trouve qu'elle chante bien et qu'elle a sa chance au Nouveau-Théâtre.

SIMONE, *méchante.* — Elle perd son temps.

GLADYS. — Tu es jalouse, Simone !

SIMONE. — Jalouse ? Jalouse de quoi ? Elle peut bien devenir la plus grande chanteuse de Paris. Elle peut bien retrouver son musicien aussi. Pour ce que j'en ai fait, moi ! Pour ce que je veux en faire, seulement...

GLADYS. — Seulement ?

SIMONE. — Je n'y crois pas. Voyons ! Voilà près de six mois qu'il est reparti dans son pays et elle s'est mise en tête qu'il pense encore à elle.

GLADYS. — Il faut la laisser à son idée.

SIMONE. — En tout cas... si elle veut apprendre à chanter, il faudra qu'elle change de professeur, et surtout de méthode.

A ce moment, Anna-Lisa commence la seconde partie de sa méthode.

GLADYS. — Ecoute !

Anna-Lisa chante le morceau jusqu'au bout. A la fin, des bravos éclatent.

ANNA-LISA. — Merci, monsieur Balande ; merci, Cabirol, et toi aussi, Olga !

BALANDE. — Bravo ! Bravo ! Anna-Lisa ! Encore un talent qu'on ne connaissait pas. On fera quelque chose de toi. En attendant, il faut que nous passions tous sur le plateau. Tiens ! Vous étiez là aussi, vous, Simone et Gladys, vous en serez pour vos frais de curiosité.

GLADYS. — Oh ! moi, ça m'a plu.

BALANDE. — Allez, tout le monde en scène. *(Brouhaha de sortie.)* Un instant, toi, Olga, je voudrais te parler.

OLGA. — A moi ?...

BALANDE. — Au sujet de votre amie Lisa... Fermez la porte... inutile qu'elle nous remarque !

OLGA. — Je vous écoute, monsieur Balande !

BALANDE. — Ce que j'ai à vous dire est un peu délicat. Mais je voudrais que vous compreniez

tout de suite que je témoigne un intérêt paternel à votre amie et que ce n'est pas sans raisons sérieuses que je me mêle de sa vie privée.

OLGA. — Je sais toute votre bonté pour nous, monsieur Balande.

BALANDE. — Voyons ! Il n'est question ici que de l'attachement...

OLGA. — Dites l'amour !

BALANDE. — ... de l'amour de Lisa pour ce jeune musicien dont j'ai failli, la saison dernière, jouer la musique... Il m'était sympathique, au fond, et je ne savais rien de sa liaison avec votre amie.

OLGA. — Liaison toute platonique, d'ailleurs !

BALANDE. — Mais l'aime-t-elle réellement ?

OLGA. — A mon sens, oui ! Et plus qu'on ne saurait l'imaginer. Elle aime comme peut aimer une âme étrange comme la sienne. Cet amour semble être pour elle sa raison d'être.

BALANDE, *qui réfléchit.* — Oui... et il ne vous paraît pas possible de l'en détourner ?

OLGA. — Oh ! Tout à fait impossible, et je ne le voudrais pas.

BALANDE. — Cependant, elle ne l'a jamais revu. Elle n'a jamais eu de ses nouvelles.

OLGA. — Il va venir à Paris.

BALANDE. — Je sais. On dit même que l'acharnement de Lisa pour chanter, c'est dans le but de se rapprocher de lui.

OLGA. — C'est certainement exact.

BALANDE. — Elle court sans doute après une déception. Rien ne prouve que lui...

OLGA. — Je suis certaine du contraire.

BALANDE. — Comment cela ?

OLGA. — Il n'y a pas un mois, j'avais tout essayé pour détourner mon amie de cette idée fixe, mais en vain. Une sorte de pressentiment la guidait. Devant cette passion, j'ai pris alors sur moi d'écrire au jeune homme et je lui révélais l'état d'âme de Lisa. Je ne m'attendais guère à recevoir de réponse. Quelle ne fut pas ma surprise : Boris aimait toujours Lisa et ne pensait qu'à la revoir.

BALANDE. — Ma pauvre Olga, votre amie ne reverra jamais plus ce pauvre Boris !

OLGA. — Comment, que dites-vous, que lui est-il arrivé ?

BALANDE. — Il n'est plus !

OLGA. — Mort ?

BALANDE. — Enlevé en quarante-huit heures ! Je viens d'en être informé par un ami qui habite Berlin. Voici sa lettre.

OLGA, *après un temps.* — Pauvre, pauvre, pauvre Lisa ! Si près du bonheur ! Je suis bouleversée, monsieur Balande, bouleversée !

BALANDE. — Je vous comprends, je le suis moi-même.

OLGA. — Elle est là si confiante, si pleine de courage. Comment lui annoncer son malheur ?

BALANDE. — J'ai compté sur vous, ma brave Olga !

OLGA. — Je ne pourrai jamais. D'ailleurs, je la connais : elle ne le supportera pas. Si elle apprend sa mort, elle en mourra elle-même.

BALANDE. — Comment la lui cacher ? Demain, les journaux en parleront.

OLGA. — Du moins vais-je essayer de lui découvrir peu à peu la vérité. Personne, ici, n'est au courant que vous-même ?

BALANDE. — Personne !

OLGA. — Il nous faudra l'entourer de beaucoup d'affection.

BALANDE. — J'y veillerai. Je suis un peu responsable de sa querelle avec Boris.

OLGA. — Oh ! monsieur Balande...

BALANDE, *il ouvre la porte.* — Si ! Et je compte sur votre doigté pour lui éviter un gros chagrin. Tenez, je la vois de loin qui ne cesse de regarder par ici, je reviendrai dans un instant.

La voix de Balande s'éloigne.

ANNA-LISA. — Eh bien ! Que te disait M. Balande ? Il te parlait de moi ?...

OLGA. — Mais non, Lisel !

ANNA-LISA. — Il me désapprouve de chanter, je le sais. Alors, tu ne veux pas me l'avouer ?

OLGA. — Lisa, ma chérie, je t'assure que tu te trompes.

ANNA-LISA. — Oh ! j'arriverai, va ! J'en suis sûre, je réussirai ! Mais, qu'est-ce que tu as ? Tu baisses la tête, tes yeux sont rouges, tu viens de pleurer, Olga, ma chérie, que t'a-t-il dit ? Que t'a-t-il fait ? Raconte, mais raconte vite ! Si ce vieux grognon t'a fait le moindre mal, il aura affaire à moi. Parle !

OLGA. — Il ne s'agit pas de moi.

ANNA-LISA. — De qui, alors ?

OLGA. — De toi !

ANNA-LISA. — De moi ?

OLGA. — Oui, M. Balande t'aime beaucoup. Nous avons parlé de toi.

ANNA-LISA. — Ce n'est pas une raison pour pleurer, ça !

OLGA. — Écoute-moi, Lisa, je vais te faire beaucoup de peine.

ANNA-LISA. — Je t'écoute.

OLGA. — Il faut absolument que tu te retires Boris de la tête.

ANNA-LISA, *riant.* — Parce qu'il a dû m'oublier. Je connais la chanson !

OLGA. — Parce que...

ANNA-LISA, *soudain grave.* — Parce que ?

OLGA. — Parce que tu ne le reverras jamais !

ANNA-LISA. — Hein ! Qu'est-ce que tu dis ?... Il lui est arrivé malheur ?

OLGA. — Lisa !

ANNA-LISA, *elle défaille.* — C'est ça, n'est-ce pas ? Dis-le, mais parle, parle !

OLGA. — Mais non, Lisa, il ne lui est pas arrivé malheur.

ANNA-LISA, *revenant lentement à elle.* — Ah ! j'ai eu peur. Alors, qu'est-ce que c'est ? Je ne comprends pas.

OLGA. — Tu ne le reverras jamais, toi, parce qu'il...

ANNA-LISA. — Parce qu'il ?...

OLGA. — Parce qu'il vient de se marier.

ANNA-LISA, *après un grand temps.* — Olga, pourquoi jouer ainsi avec moi ?

OLGA. — Je te jure que je te dis la vérité. M. Balande vient d'en recevoir la nouvelle.

ANNA-LISA. — C'est sûr ?

OLGA. — On ne peut pas en douter. Pourquoi te mentirais-je, ma pauvre Lisa ?

ANNA-LISA. — C'est vrai, je n'aurais jamais cru que cela pût être ?

OLGA. — Tu souffres ? Viens dans mes bras !

ANNA-LISA. — Oh ! non. Non, je ne souffre pas. Je t'assure que je ne souffre pas.

OLGA. — Laisse parler ton cœur, à moi !

ANNA-LISA. — Non, tu vois, j'ai pris le dessus

tout à fait. Sois tranquille, jamais plus je ne parlerai de lui, jamais plus je ne penserai à lui.

OLGA. — Ne dis pas cela !

ANNA-LISA. — Mais si ! J'ai toi, mon théâtre, ma danse. J'ai bien vécu avant. Et puis Lisa ne peut être malheureuse. Tu sais que j'ai une nature très gaie, Olga... Le bonheur, c'est une question de caractère et aussi de volonté.

OLGA. — Tu me fais peur, j'aimerais mieux te voir pleurer.

ANNA-LISA, *violente.* — Mais non, je ne souffre pas, je te dis que je ne souffre pas ! Je ne veux plus que tu m'en parles ni que tu me parles sur ce ton, voilà ! Je te dis que je suis heureuse, heureuse ! Vois-tu, nous autres, Polonais... nous nous appelions jadis les Fils du Soleil. Il me semblait qu'il y avait en moi un soleil un peu plus fort que chez les autres. Je me suis trompée, voilà tout ! C'était de l'orgueil, rien d'autre que de l'orgueil. J'étais heureuse, très heureuse quand j'étais « petite fille », comme tu disais, je saurai le redevenir. *(Se reprenant :)* Allez ! Allons travailler !

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa est sortie en courant. Olga, qui s'est dirigée vers le fond, revient, va à la coiffeuse, prend la bague et se met à en dévisser la pierre quand entre M. Balande.*

BALANDE. — Alors... comment a-t-elle supporté ?

OLGA. — Bien... trop bien, sans doute. Je ne sais pas si j'ai eu raison de lui mentir.

BALANDE. — Que faites-vous ?

OLGA. — Une petite précaution qui ne me paraît pas inutile.

LE RÉCITANT. — *Olga jette à terre ce qu'il y a dans la bague et revisse le bijou.*

OLGA. — Il y avait du poison dans cette bague.

LE RÉCITANT. — *Olga remet la bague.*

M. BALANDE. — Oui... je comprends. Mais vous croyez ?

OLGA. — Elle me fait un peu peur.

ANNA-LISA. — Tu viens, Olga ? Ah ! vous êtes là, monsieur Balande ? Ne craignez rien, monsieur Balande. Vous allez voir ma nouvelle présentation avec Berger. Cabirol dit que c'est fou. Il a peur, Cabirol ! Mais moi, je n'ai pas peur. Du haut du cintre, monsieur Balande, du haut du cintre, comme si je tombais d'une étoile.

GONG

TROISIÈME PARTIE

Tout aussitôt on entend la voix d'Anna-Lisa qui chante la mélodie de Tchaïkovsky :

Ah ! qui brûla d'amour
Peut seul comprendre.

LE RÉCITANT, *enchaînant sur les dernières mesures du couplet. — Nous nous trouvons dans un salon bourgeoisement meublé d'un pavillon des environs de Ville-d'Avray. Il est 4 heures de l'après-midi. Les rayons du soleil sont déjà bas à l'horizon. Autour de la table sont assis Simone et M. Courance, Ketty et Berger. Sur le divan, Gladys, allongée, a la tête sur l'épaule d'un camarade. Au fond, deux portes vitrées donnant sur un jardin. A gauche, porte donnant sur une chambre. A droite, le divan. Au fond, entre les deux portes-fenêtres, un piano où est installé Domicelli. Le repas a été excellent, les vins, généreux. On en est au champagne et les femmes sont passablement émêchées. Anna-Lisa est assise sur un gros pouf, près de la porte de la chambre, chantant sa mélodie, les yeux fixés sur une coupe de champagne qu'elle tient à la main. La mélodie s'achève.*

TOUS. — Bravo ! Bravo !

KETTY. — Un ban pour le maestro !

TOUS. — 1-2-3-4-5, 1-2-3-4-5, 1-2-3-4-5, 1-2-3. Bravo !

DOMICELLI, *se levant.* — Yé souis confus... Lé mérite né revient pas à moi, mais au signor Pietro Domicelli, mon père, inventeur de la méthode. Yé bois à son souvenir.

COURANCE. — Tous mes compliments, Anna-Lisa... Vous avez fait des progrès remarquables... Vous pourrez d'ores et déjà faire un tour de chant excellent dans les boîtes de nuit.

SIMONE. — Oh !... Vous n'y pensez pas, mon chéri... les boîtes de nuit... Nous visons plus haut... Le *Nouveau-Théâtre !*

ANNA-LISA. — Pfft !... Il n'en est plus question !

GLADYS. — Pourquoi donc ?

BERGER, *sa voix se rapproche.* — Parce que le tour de chant d'Anna-Lisa est réservé pour notre numéro, n'est-ce pas... petite Anna-Lisa ?

ANNA-LISA. — Oh ! Attends... ce n'est pas encore fait... Du champagne... J'ai une soif... *(A Domicelli qui continue de jouer :)* Oh ! Assez, maestro... vous me tapez sur les nerfs...

DOMICELLI, *s'interrompant.* — *Bene ! Bene !* Je jouais pour conserver l'ambiance...

KETTY. — Elle est jolie, cette musique... de qui est-ce ?

DOMICELLI. — Du jeune Boris Kosieski !

ANNA-LISA, *on devine qu'elle s'est levée, violente.* — Assez ! Je ne veux pas que vous prononciez ce nom ici... *(Riant tout aussitôt :)* Mille pardons, Simone... Je brise ton service... Oh ! Mais... j'ai la tête qui tourne...

SIMONE. — Tu ne tiens pas le coup mieux que ça ?

ANNA-LISA, *se regimbant.* — Moi ?... Je bois comme un homme... Il n'y en a pas une parmi vous capable de me tenir tête.

GLADYS. — A la tienne, Anna-Lisa !

ANNA-LISA. — A la tienne, Gladys !... J'ai une envie formidable de m'amuser ce soir. Il y a quelque chose de particulier... On dirait que le Bon Dieu s'ennuie dans son paradis et qu'il vient habiter sur la terre. Alors, tout ce que nous faisons semble beau.

BERGER. — Où trouves-tu tout ça ?

ANNA-LISA. — Dans mon verre ! *(Changeant soudain de ton :)* Pourquoi Olga n'est-elle pas là ?

SIMONE. — Tu sais bien qu'elle attend Cabirol, retenu au théâtre jusqu'à 5 heures...

ANNA-LISA. — Alors... C'est tout ce que vous faites ?... Regardez-les... Ils sont figés ! Ah ! mes pauvres petits... vous voulez boire et vous ne pouvez pas... *(Eclatant de rire :)* Vous vouliez m'avoir, hein ? Et vous êtes tous ronds... mais ronds comme des Polonais... *(Elle s'arrête soudain.)* Je veux chanter !

DOMICELLI, *la bouche pâteuse.* — Non... non... c'est assez !

ANNA-LISA, *impérieuse.* — Je vous dis que je veux chanter... Je veux chanter autre chose... Je vous dis qu'aujourd'hui je veux m'amuser... Ça me semble permis, à moi... Au fait, je ne sais pas si c'est le Bon Dieu ou le Diable qui est sur terre, mais ce dont je suis sûre, c'est qu'il faut s'amuser... Là, vous y êtes ?... Maestro... *(Elle chante un chant grivois russe.)* Eh bien, elle n'est pas belle, ma chanson ? Et ça se danse aussi...

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa se met à danser en chantant. Tous chantent en chœur, puis dans un tourbillon extraordinaire de vivacité Anna-Lisa entraîne d'abord Berger, Gladys et l'assistance, puis finalement tombe inanimée sur le canapé.*

SIMONE. — Mince alors ! Ce qu'elle peut être saoûle !

KETTY. — Elle ne va pas être malade ?

SIMONE. — Penses-tu !

BERGER. — Regarde ça, elle m'a déchiré !

SIMONE. — C'est le moment de la laisser seule... seule avec toi !

KETTY. — Il n'y a pas de danger ?

SIMONE. — Quel danger ? Ne crains rien, Berger n'est pas un rustre, c'est un type qui sait y faire avec les femmes, un doux !

GLADYS. — Laisse-la, Ketty. On va aller faire un tour à Saint-Cloud... Et on ira au-devant de Cabirol et d'Olga !

TOUS. — C'est ça ! C'est ça ! Ça va nous dégourdir les jambes. Nous dégriser aussi. On les laisse tous les deux ?

BERGER. — Oui... partez... laissez-moi avec elle...

SIMONE. — T'es bien pressé !... *(A part :)* Gladys, pars devant avec Ketty... Je me méfie un peu d'elle !

GLADYS. — Elle est trop gourde... et elle est à moitié ronde.

SIMONE. — Ça ne fait rien, je préfère !

BERGER, *qui a entendu.* — Simone a raison...

GLADYS. — Bon ! Tu viens, Ketty ? On part devant... Laissons Anna-Lisa se reposer. Dans une heure ce sera fini !

SIMONE, *à M. Courance.* — Chéri... Nous prenons la voiture... Je n'ai aucune envie de faire 5 kilomètres à pied... Et vous ?

COURANCE. — Tout à fait d'accord... Je vais la sortir du garage...

Leurs voix s'éloignent.

SIMONE. — Alors, Berger ! tu es content ? J'ai tenu ma promesse... Je pense qu'elle est à point... La chambre est là !... Je te laisse... Bon sang ! Et le maestro ! Il pionce sur le piano !

BERGER. — On ne peut pas le laisser là... Eh ! maestro ! maestro !

DOMICELLI, *toujours endormi.* — Démone ! A maraviglia... 15 rappels... C'est moune élève ! Bravissimo ! Embrassez-moi !...

SIMONE. — Eh ben ! Qu'est-ce qu'il tient !

BERGER, *lui criant dans l'oreille.* — Domicelli... Domicelli...

DOMICELLI, *se redressant.* — Il signor maestro Domicelli !

SIMONE. — Fiche-lui une carafe d'eau sur la tête.

BERGER. — Tu as raison !

Il lui verse de l'eau sur le crâne.

DOMICELLI. — Il pleut ?... Mon umbrella ?... Où est mon umbrella ?

Sa voix s'est raffermie.

SIMONE. — Tenez, venez par ici... vous allez vous reposer là, sous la tonnelle...

DOMICELLI. — Si vous venez... avec moi... ma divine...

LE RÉCITANT. — *Domicelli veut faire quelques pas, mais ses jambes se dérobent. Berger l'aide à se relever.*

DOMICELLI. — *Corpo di Dio !* J'ai l'impression d'être un peu ivre !

SIMONE. — N'oubliez pas, maestro, que vous devez être au pupitre dans une heure.

DOMICELLI. — Oune heure ! *Bene !* Le maestro Domicelli n'a jamais manqué son service... oune fois, à la Scala de Milano, mon père, il signor Pietro Domicelli, était au pupitre...

BERGER. — Bon ! Bon ! Allez raconter cela à Simone dans le jardin... Et ne revenez pas... ou je vous tue !

DOMICELLI, *effrayé.* — Oh ! *Santa Maria...* Oune meurtre...

LE RÉCITANT. — *Domicelli disparaît enfin. Berger va vers Anna-Lisa, lui tapote les tempes avec un linge mouillé. Anna-Lisa ouvre les yeux... le regarde... sourit.*

BERGER. — Anna-Lisa !

ANNA-LISA. — Un peu d'eau !

BERGER. — Voilà, mon petit !

ANNA-LISA. — J'ai trop bu !

BERGER. — Impossible de t'arrêter... *(Elle boit.)* Ça va mieux ?

ANNA-LISA. — Oui... Où sont les autres ?

BERGER. — Au-devant d'Olga et de Cabirol !

ANNA-LISA. — Tu es resté, toi... c'est gentil... Dieu ! que c'est bête de se mettre dans des états pareils... *(Elle rit.)* Eh bien, c'est du joli !... Allons les rejoindre... Oh ! Je ne tiens plus sur mes jambes !

BERGER. — Grande folle ! Reste un moment à te reposer ! Là ! Comme ça... Attends... Tiens, bois ceci... quelques gouttes dans un verre d'eau... Dans cinq minutes, tout sera passé !

ANNA-LISA. — Merci...

BERGER. — Ne bouge plus !... Je vais me mettre près de toi ! Tu n'as pas peur de moi ?

ANNA-LISA. — Un peu !

BERGER. — Tu as tort ! Je t'aime vraiment, Anna-Lisa !

ANNA-LISA. — C'est justement cela qui me fait peur.

BERGER. — Ne crains rien... J'ai l'habitude des femmes, tu le sais. Elles ne me font pas trembler... et cependant, devant toi, il y a quelque chose qui force le respect... Tu sais, de ma part, ce n'est pas un banal compliment. Tu n'es pas comme les autres. Il semble, à te voir là, qu'on est devant une fleur merveilleuse et délicate... si délicate qu'on craindrait en la touchant de la détruire... Je ne me suis jamais senti si timide devant une femme.

ANNA-LISA. — Mon petit Berger... si tu savais !

BERGER. — Non, non, tais-toi... Ce n'est guère ma manière de parler ainsi, mais il y a en toi quelque chose d'indéfinissable... de plus beau que la beauté ordinaire.

ANNA-LISA. — Non, je t'en prie... Laisse-moi !

BERGER. — Lisa ! Lisa ! J'ai bien compris, va ! Ce n'est pas moi que tu voudrais près de toi ainsi...

ANNA-LISA. — Tais-toi !

BERGER. — En t'entraînant ici... Pourquoi te le cacher... je n'ai eu qu'un désir... tenter de te faire oublier... tu le désires toi-même, d'ailleurs... Est-ce vrai ?

ANNA-LISA. — C'est vrai !

BERGER. — Alors... laisse-toi aller... Laisse-toi aimer. *(On devine qu'il la caresse d'abord timidement, puis s'enhardit peu à peu.)* Je ne saurais te dire de belles phrases d'amour... Je n'ai jamais su... et pour la première fois je le regrette !

ANNA-LISA. — Tu as tort... les phrases...

BERGER. — Non... je sens bien que je devrais agir autrement... Pourquoi sembles-tu tant redouter d'être à moi ? Tu n'es plus une petite fille... Le plaisir que nous pouvons nous donner l'un à l'autre, c'est passager, crois-tu ? Rien n'est moins certain, et quand même cela serait !... Ce plaisir ne durerait-il qu'une seconde... Il pose des ténèbres sur les esprits qui souffrent... Tu es trop sensible, mon chéri, et ta sensibilité tue ta sensualité... On croit que ces deux choses vont ensemble, alors qu'au contraire... elles sont contradictoires... Au fond, tu n'es pas sensuelle... tu donnes le change... mais...

ANNA-LISA. — Alors... pourquoi tiens-tu tant à moi ?

BERGER. — Parce que j'ai la fatuité de croire que je saurais éveiller en toi un autre être qui s'ignore... J'ai le désir ardent, tu ne peux savoir combien... de faire de toi une autre femme... Tu n'es pas bien ainsi ? *(Elle ne répond pas, il continue, très pressant :)* Je veux que tu sois mienne... je suis sûr que nous pouvons être heureux l'un par l'autre... Pourquoi fermes-tu les yeux ?... Chérie ! Chérie !

LE RÉCITANT. — *Il se penche et va prendre ses lèvres. A ce moment la porte-fenêtre, mal fermée par Domicelli, s'ouvre sous un coup de vent.*

ANNA-LISA, *se dressant soudain.* — Qu'est-ce que c'est ? Écoute...

On entend très au lointain la mélodie de Boris.

BERGER. — Quoi ?

ANNA-LISA. — Cette musique !

BERGER. — C'est celle des guinguettes, peut-être...

ANNA-LISA. — Non... c'est une autre musique, je la connais... *(On entend la voix de Boris qui appelle : « Lisel ».)* Tu entends ?

BERGER. — Quoi ?

ANNA-LISA. — Mon nom... Lisel...

BERGER. — Écoute, mon petit... Tu plaisantes... Tss ! Tss ! Trop de champagne !

ANNA-LISA. — Tu as raison... J'ai trop bu tout à l'heure ! *(On sent qu'elle retombe machinalement et assez épuisée dans ses bras.)* Je ne me sens pas bien...

BERGER. — Reste tranquille quelques minutes... C'est la première fois que je te tiens ainsi... Je suis heureux... si heureux...

ANNA-LISA. — Mon petit Berger... j'ai pour toi, crois-le bien, une grande amitié, mais je ne t'aime pas...

BERGER. — Tu m'aimeras ! J'en suis certain... J'en ai la certitude absolue... Et puis... Qu'est-ce que tu risques ? Ne vaut-il pas mieux que tu te donnes à moi, avec qui tu dois travailler pendant un bon bout de temps, qu'à un autre ?... Réfléchis... *(Tout bas :)* Dis que tu veux... que tu acceptes...

ANNA-LISA. — J'ai froid...

BERGER. — Viens te reposer dans cette chambre...

ANNA-LISA, *avec un mouvement de recul.* — Oh !

BERGER. — Tu seras là aussi bien qu'autre part, pas plus mal avec moi qu'avec un autre... et puisque pour le moment tu n'as personne... puisque personne ne t'attend...

ANNA-LISA. — C'est vrai, tu as raison... personne... personne ne m'attend...

BERGER. — Pauvre petite chose fragile... Je t'aime ! Je t'aime ! Je t'emporte... Tu es à moi... à moi... à moi...

LE RÉCITANT. — *Berger a soulevé Anna-Lisa dans ses bras. Il l'empêche de protester, mettant sa bouche contre la sienne. Du pied il ouvre la porte et disparaît avec sa proie... Il referme la porte derrière lui. Le soleil descend à l'horizon et ses rouges rayons pénètrent par les portes-fenêtres. Derrière l'une de celles-ci apparaît Domicelli qui inspecte les lieux. Ne voyant rien, il s'enhardit, passe la tête par l'entre-baîllement de la porte-fenêtre et sans oser retourner la tête vers la pièce...*

DOMICELLI. — La bouteille est finie !... *(Et comme il ne reçoit pas de réponse, il ajoute :)* Je m'ennuie... *(Même silence.)* Me sera-t-il permis de vous tenir compagnie ?... Personne ! *(Il regarde et ne voit personne.)* Parti ? Yé souis seul ! Yé souis abandonné ! Et où souis-je ? On pourrait me touer ici que personne ne s'en apercevrait... Il n'y a aucune propriété à 2 kilomètres à la ronde... Yé n'aime pas ces plaisanteries... *(Il reste immobile et soudain frissonne.)* Yé peur ! Yé n'aime pas être seul ! La nuit va venir... Yé ne peux pas pourtant rester là toute la nuit. *(On l'entend aller à une porte-fenêtre, la pousse au lieu de la tirer.)* La porte est fermée... C'est oune guet-apens... *(Il va à l'autre, même jeu.)* Par la Madone... yé souis prisonnier... *(Il se rend soudain compte qu'il fait le contraire de ce qui doit être fait et tire la porte qui s'ouvre.)* Yé souis un tantinet ivre... Dou calme, Domicelli !... dou calme ! *(Voyant le piano :)* Mon vieux piano... O vieil ami fidèle... tu es là, tu me tends les bras... j'entends ton appel...

LE RÉCITANT. — *Domicelli va au piano, s'assied.* (Il joue le vieil air polonais, tout en le fredonnant à mi-voix. Un coup de sirène d'automobile l'arrête net.) *Il se redresse effrayé, la tête tournée du côté de la porte-fenêtre.* (Soudain, un cri d'Anna-Lisa part de la chambre.) *Domicelli, terrorisé, regarde du côté d'où vient le cri.* (Des pas se font entendre sur le gravier.) *Domicelli se cache sous la table.*

DOMICELLI. — On vient par là.

LE RÉCITANT. — *Berger entre. Il est en robe de chambre.*

BERGER. — Qui vient de jouer ?... Personne ! Ah ! ça, par exemple !...

L'éloignement de sa voix indique qu'il est retourné dans la chambre.

LE RÉCITANT. — *Cabirol et Olga entrent par la porte-fenêtre.*

CABIROL. — Où sont-ils ? On m'a pourtant bien indiqué que c'était ici la propriété de M. Courance.

DOMICELLI. — C'est ici... Monsieur Cabirol !... C'est ici !

OLGA. — Ah ! ça... Qu'est-ce que vous fabriquez là, sous la table ?

LE RÉCITANT. — *Mais avant que Domicelli réponde Berger apparaît. Il referme la porte de la chambre et reste devant, très troublé.*

BERGER. — Monsieur Cabirol... Rendez-moi un service !

CABIROL. — Qu'avez-vous et que se passe-t-il ?

BERGER. — Je vous expliquerai... Emmenez d'abord cet imbécile, qui est complètement ivre !

DOMICELLI, *il sort de dessous la table.* — Il signor Domicelli... est ivre peut-être, mais n'est pas oune imbécile... Vous me rendrez raison de cette injure ! Imbécile, moi !

BERGER. — Je vous en prie, monsieur Cabirol...

CABIROL. — Mais enfin, qu'y a-t-il ?

BERGER. — Il s'agit d'Anna-Lisa...

CABIROL. — Allons... Domicelli... Venez !...

DOMICELLI. — Vous n'allez pas encore me conduire au jardin ? J'en ai assez de la tonnelle... Je la connais par cœur !

CABIROL. — Non, allez seulement au-devant de nos amis... *(Les voix se perdent au loin.)* Tenez, on les voit au loin sur la route !

OLGA. — Berger, vite... vous paraissez angoissé... Dites vite !

BERGER. — Anna-Lisa... est là... évanouie...

OLGA, *sa voix s'éloigne du micro.* — Mais alors...

BERGER. — Que je vous dise d'abord... Olga ! Ne me prenez pas pour un voyou !...

OLGA. — Vous me direz tout cela après... *(L'écartant :)* Allons au plus pressé...

LE RÉCITANT. — *Olga est entrée dans la chambre. Berger reste immobile contre le chambranle. Et voici Olga qui revient.*

OLGA. — Ah ! ça... Vous êtes fou... Berger... Il n'y a personne...

BERGER. — Personne ?

OLGA. — Voyez vous-même... *(Elle revient :)* Allez-vous m'expliquer, à la fin, que signifient ce lit défait, la fenêtre ouverte ?

CABIROL, *entrant.* — Nous en sommes débarrassés... Il court au-devant des autres. Alors, qu'y a-t-il ?

BERGER, *revenant.* — Monsieur Cabirol et vous, Olga, je vous assure que je suis sincère. Depuis longtemps, j'aime Anna-Lisa. Je ne croyais même pas l'aimer autant. Je pensais à un béguin un peu plus fort que d'habitude...

CABIROL. — Je vous en conjure...

BERGER. — Voilà ! J'avais tellement le désir d'être son amant que, d'accord avec Simone, nous avons entraîné Anna-Lisa dans cette maison, et à l'occasion d'un bon repas nous l'avons grisée...

OLGA. — Vous n'avez pas ?...

BERGER. — Sous le prétexte d'aller au-devant de vous, on nous laissa seuls... Bref, je réussis à emmener Anna-Lisa dans cette chambre. Plutôt désespérément, elle s'abandonna... Je n'ose vous dire... Cela paraît tellement incroyable... Anna-Lisa... on la croyait de mœurs légères... c'est un genre qu'elle se donnait... en réalité, elle n'avait jamais appartenu à aucun homme.

CABIROL. — Vous dites ?

BERGER. — Pure ! Pure ! Comme une enfant ! Une petite enfant gémissante dans mes bras... Soudain nous entendîmes l'air polonais... vous savez... qu'avait composé pour elle, je crois, ce jeune Boris Kosieski... elle poussa un cri... s'évanouit... J'eus peur... Vous êtes entrés à ce moment... Vous savez le reste...

CABIROL. — Olga ! Voyons... ne reste pas là... vois donc...

OLGA, *l'interrompant.* — Anna-Lisa n'est plus dans cette chambre... Elle a dû nous entendre... s'est sauvée par la fenêtre qui donne sur la pelouse... Pauvre Anna-Lisa, c'était donc là son fameux secret...

CABIROL. — Il ne faut pas s'affoler... Gênée, peut-être même un peu honteuse, elle n'a pas osé reparaître immédiatement devant nous... Elle va entrer chez elle... et demain, à la répétition, tout sera oublié.

OLGA. — Cabirol... j'ai peur !

BERGER. — Je vais à sa recherche...

LE RÉCITANT. — *Berger est entré dans la chambre et revient en mettant son veston.*

CABIROL. — Non... pas vous... Berger... Il vaut mieux que ce ne soit pas vous... Non... Olga et moi...

BERGER. — L'associé de M. Balande est venu avec sa voiture... Ils vont arriver d'un moment à l'autre...

CABIROL. — C'est plus sage, en effet, attendons-les !

Un temps.

OLGA. — Pauvre Lisa... Comme elle a dû vivre repliée sur elle-même ! Quelle terrible comédie elle a dû jouer jusqu'ici...

BERGER. — Qui aurait pu le croire ?

CABIROL. — Oui... la plus légère des danseuses de M. Balande... J'aperçois Ketty... Inutile de dramatiser tout cela... Je vais au-devant d'eux.

OLGA. — Vous aussi, hein, Berger, vous avez peur ?

BERGER. — Je l'avoue ! Si vous aviez vu comme moi ses pauvres yeux désespérés quand ce satané chant a retenti...

OLGA. — Avec cette nature supra-sensible il faut tout redouter !

BERGER. — Je n'y tiens plus... Je pars avec Cabirol et M. Courance.

LE RÉCITANT. — *A peine est-il sorti qu'une explosion de rires accueille Simone.*

SIMONE. — Alors ?... notre belle danseuse nue ?... Où est-elle ? Toujours dans la chambre... Venez... On va lui faire une aubade... Allez... Olga, avec nous...

LE RÉCITANT. — *Simone entraîne les autres devant la porte.*

Tous se mettent à chanter, accompagnés par Domicelli, la chanson grivoise que chantait Anna-Lisa, cependant que le gong arrête net cette sérénade.

GONG

QUATRIÈME PARTIE

LE RÉCITANT. — *Et c'est le dernier acte. Nous sommes dans la chambre d'Anna-Lisa. Il y a une porte d'entrée au fond. A droite, au premier plan, une porte donne sur le cabinet de toilette. A gauche, on distingue un lit-divan avec un pouf au pied du lit. A la droite du lit, un meuble d'appui ; à sa gauche, un « cosy-corner » avec banquette et rayons de livres au-dessus. Au fond, une grande commode, un piano à queue et tout près une assez grande banquette. Au-dessus du piano, une grande glace. La pièce est moderne et meublée avec goût : du chic avec un je ne sais quoi de mystique dans les tableaux accrochés aux murs. Une vieille icone au-dessus du divan. Un châle polonais sur le piano. Zofja, vieille servante polonaise qui a conservé son accent malgré vingt ans de séjour à Paris, est en train de téléphoner de l'appareil qui se trouve placé sur le meuble d'appui situé à droite du lit.*

ZOFJA. — Je vous remercie beaucoup, monsieur Cabirol... Je serai tellement moins seule... Non, monsieur Cabirol, dans son cabinet de toilette... Oh ! terriblement... Je ne saurais vous dire, monsieur Cabirol... J'ai peur... que le Bon Dieu vous entende !... Cela me fera tellement plaisir et à Mademoiselle aussi, j'en suis certaine... Merci, monsieur Cabirol... Entendu !

LE RÉCITANT. — *Zofja vient au divan, arrange les coussins, prépare le lit comme pour passer la nuit. Entre Anna-Lisa, en peignoir d'intérieur.*

ANNA-LISA. — Qui téléphonait ?

ZOFJA. — M. Cabirol, mon petit !

ANNA-LISA. — Ah ? Donne-moi un verre d'eau.

ZOFJA. — J'y vais... Repose-toi !

ANNA-LISA. — Ne te tourmente pas ainsi... ma bonne Zofja... Va... j'ai très soif...

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa va se regarder dans la glace après un petit temps où elle s'essuie la bouche comme si quelque chose d'amer était sur ses lèvres. Elle s'examine, puis ferme les yeux, les rouvre, se regarde à nouveau. Une sorte de nausée la prend à s'examiner ainsi. Puis elle regarde toutes les choses autour d'elle comme si ces choses qui l'entouraient lui étaient soudain étrangères. Elle s'assied, lasse, prostrée. Entre Zofja, un verre d'eau à la main.*

ZOFJA, *sur le ton d'une maman parlant à sa petite fille malade.* — Voilà... J'ai sucré !

ANNA-LISA, *enjouée.* — Merci...

ZOFJA. — Tu ne bois pas ?

ANNA-LISA. — Non... pas maintenant... Pose le verre sur la tablette !

ZOFJA. — Tu avais tellement soif tout à l'heure !

ANNA-LISA. — Je préfère attendre.

ZOFJA. — Étends-toi... Je vais mettre les couvertures... Je resterai là, à côté de toi, comme lorsque tu étais toute petite... et que tu avais peur !

ANNA-LISA. — Ma bonne Zosieczka !

ZOFJA. — Tu veux bien que je reste assise près de toi ?

ANNA-LISA, *doucement.* — Mais non, je ne veux pas... Je ne suis pas malade et je n'ai plus peur.

ZOFJA. — Tu as eu peur ?

ANNA-LISA. — Oui... très peur !

ZOFJA. — Quand donc cela ?

ANNA-LISA. — Il n'y a pas très longtemps... quelques heures à peine... La nuit commençait à venir... je longeais les bords de la Seine...

ZOFJA. — Alors ?

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa s'est redressée et elle a fait son geste coutumier : mettre la main sur son cœur.*

ANNA-LISA. — J'ai mal !

ZOFJA. — Allonge-toi... Je vais appeler le médecin.

ANNA-LISA, *vivement.* — Non... non... je te défends... C'est mon cœur, tu sais... Mon cœur... Je suis sujette à ces crises... Mais... c'est passé. Là... c'est fini...

ZOFJA. — Lisel... Ma petite Lisel... Il y a quelque chose... Raconte à ta vieille Zofja... Tu es toujours ma petite fille, dis ?

ANNA-LISA, *tristement.* — Non, Zosieczka, je ne suis plus ta petite fille...

ZOFJA. — Comment ? Tu...

ANNA-LISA, *en confidence.* — Non... mais je vais le redevenir bientôt.

ZOFJA. — Tu me fais peur !

ANNA-LISA, *très affectueuse.* — Ah ! non ! non ! pas toi ! Seules les petites filles ont peur... Qu'est-ce qui arriverait si les bonnes mamans nounous avaient peur... elles aussi ?

ZOFJA. — Lisel ! Qu'y a-t-il ? Réponds ! tu n'est pas heureuse ?

ANNA-LISA. — J'ai été très... très malheureuse... Zofja, mais c'est fini !

ZOFJA. — Tu as une façon si drôle de voir les choses... Ammouska ! Un peu du côté opposé à tout le monde. Tu es, comment dire ? Tu es... comme un oiseau de nuit qui profite de la nature lorsque tout est en silence et que les autres dorment.

ANNA-LISA. — Tu as vu ça, toi ?

ZOFJA. — Oh ! Je sais bien que je ne suis qu'une vieille bête ! mais tout de même, souvent je me suis dit : « Lisel ne rit pas avec les autres, elle n'est vraiment heureuse que quand elle est seule, elle s'intéresse des heures entières à des choses que les autres ne voient pas ou délaissent. Tout ce que ma Lisel fait est beau et attirant. Tout le monde l'aime. C'est que c'est elle qui a raison. »

ANNA-LISA. — Donc, tu as confiance en moi ?

ZOFJA. — Bien sûr !

ANNA-LISA. — Eh bien, ma bonne Zofja, je vous fais aujourd'hui mon plus bel acte de sagesse... et plus tard... quand tu y réfléchiras... tu diras encore : « Lisel avait raison. »

ZOFJA. — Lisel... regarde-moi... tu as de mauvaises pensées ?

ANNA-LISA. — Mais non... mais non... je suis toujours... je resterai toujours une petite fille... une petite fille qui ne veut pas grandir. Embrasse-moi... Et maintenant, dis-moi... que voulait Cabirol ?

ZOFJA. — Toute la journée il s'est inquiété... M^lle^ Olga est venue trois ou quatre fois... Elle sait que tu es rentrée et va accourir.

ANNA-LISA. — Et Cabirol suivra... et peut-être Ketty... et peut-être... Va vite me chercher des fleurs... beaucoup de fleurs... Tu sais, celles que j'aime... des tubéreuses qui ont des parfums très forts... des parfums qui semblent vous appeler... Va, ma bonne vieille nounou !

ZOFJA. — Je ne serai pas longue. Promets-moi d'être bien sage en m'attendant.

ANNA-LISA. — Je te promets. Allez, va !

LE RÉCITANT. — *Zofja sort. Anna-Lisa, seule, reste pensive un moment, sourit doucement à une image qu'elle seule peut voir, va à un phonographe, place l'aiguille sur le disque* (On entend Boris chanter la complainte polonaise de la première partie), *va vers le meuble d'appui puis retire sa bague, a une petite crispation, un arrêt, sourit à nouveau à la musique et, regardant à peine, dévisse le chaton et le secoue au-dessus du verre. Elle murmure : « Boris ! », prend le verre, le porte à ses lèvres. De nouveau la crainte la reprend, elle ferme les yeux et enfin boit le verre d'eau. Elle est très calme désormais. Elle va se regarder à nouveau dans la glace, se sourit un peu, pas tellement triste. Le disque s'est arrêté. Elle lui fait une petite moue comme une enfant et, tout doucement, dit : « Tu ne pardonnes pas ? » Elle tourne lentement autour de sa chambre, comme pour dire adieu à chaque chose qu'elle aime, arrive à un petit secrétaire, ouvre le tiroir et déchire quelques lettres, prend une photographie qu'elle glisse lentement sur son sein.*

ANNA-LISA. — C'est toi, Zofja ? Entre vite ! Tu as trouvé des fleurs ?

ZOFJA. — Oui, comme tu les aimes !

ANNA-LISA. — Oh ! Qu'elles sont belles ! Je veux être comme elles ! Mets-les partout ! partout !

LE RÉCITANT. — *Anna-Lisa sort. Zofja dispose les fleurs. On cogne. Zofja sort et revient avec Olga.*

ZOFJA, *de l'entrée.* — Elle est partie à sa toilette... Je suis bien contente que vous soyez là... je suis plus tranquille.

OLGA. — Quelle impression vous fait-elle ?

ZOFJA. — Je ne saurais vous expliquer. Je redoute le pire. Que s'est-il donc passé ? Il me semble qu'il y a eu... comment dire ?... qu'elle aurait fait quelque chose de très laid dont elle voudrait se punir.

OLGA, *pensivement.* — Oui... Qu'y a-t-il dans ce verre ?

ZOFJA. — De l'eau ! Tiens, elle l'a pris pendant mon absence.

OLGA. — Ah !

LE RÉCITANT. — *Voyant le chaton de la bague d'Anna-Lisa, que celle-ci a laissé près du verre, Olga le prend...*

OLGA. — Pauvre gosse !

ZOFJA. — Vous croyez que...

OLGA, *souriante.* — Non, je ne crains plus rien. Je vous expliquerai plus tard. Allez lui dire que je suis là et rassurez-vous, ma brave Zofja, je ne la quitterai que lorsque je serai certaine que cette vilaine crise est terminée.

LE RÉCITANT. — *Zofja sort. Olga reste quelques secondes seule, elle va au phono, regarde le disque, hoche la tête. Anna-Lisa entre, dans une robe d'intérieur ou un peignoir lui donnant un aspect très pur.*

OLGA. — Enfin, te voilà ! Voyons, que se passe-t-il ?

ANNA-LISA. — Embrasse-moi d'abord !

OLGA. — Ma petite Lisa !... Qu'as-tu fait depuis hier ?

ANNA-LISA. — J'ai erré toute la nuit dans Paris. J'ai longé les quais comme font tous ceux qui sont démoralisés. Puis j'ai vu le jour poindre.

OLGA. — Après ?

ANNA-LISA. — Après, je ne sais plus guère, j'ai été dans une église, j'ai prié, moi qui ne priais jamais. Puis je suis allée dans un square, puis dans un autre...

OLGA. — Pourquoi ne pas être venue chez moi ?

ANNA-LISA. — Je ne pouvais pas, j'avais honte. *(Un temps.)* Je suis rentrée ici comme dans un

rêve. Voilà, c'est tout ! Ce n'est pas bien grave, tu vois.

Un temps.

OLGA. — Voyons, ma petite Lisel ? Ne suis-je plus ta grande amie ? Que s'est-il passé ? Ouvre-moi ton cœur comme tu m'en avais donné l'habitude.

ANNA-LISA. — Tu as raison. Tu te souviens que je voulais te confier un grand secret ? C'est qu'en dépit de toutes les apparences je n'ai appartenu... (*Elle se reprend soudain.*) ... je, n'avais jamais appartenu à aucun homme. Tu ne souris pas ? C'est cependant si ridicule aux yeux de beaucoup, la pureté !

OLGA. — Quelle comédie de tous les instants n'as-tu cessé de jouer !

ANNA-LISA. — Ce qui fut pour moi, au début, une sorte de jeu inconscient devint bientôt un parti systématique. J'exagérai même une apparence de débauche afin de mieux défendre ma vie secrète.

OLGA. — Pourquoi n'as-tu pas tout dit à Boris ?

ANNA-LISA. — Il ne m'aurait pas crue. Et puis, à quoi bon tout cela maintenant ? Je n'attends plus rien de la vie. J'ai perdu la petite place à part que je m'étais faite.

OLGA. — Mais c'est un sacrilège !

ANNA-LISA. — Non, un royaume ! La pureté dont on se moque est un vrai royaume !

OLGA. — Bref, qu'as-tu résolu ? Et que vas-tu faire ?... (*Anna-Lisa se tait.*) Réponds !

ANNA-LISA. — Tu as vu Berger ?

OLGA. — Oui !

ANNA-LISA. — Tu sais ?

OLGA. — Oui !

ANNA-LISA. — Vois-tu, Olga, ce sont les âmes qui sont belles. Je voudrais que tu me comprennes bien. Je n'ai jamais eu la tête malade. Comme tout le monde, j'obéis à mon destin. A cette heure, clairement, je le vois.

OLGA. — Oui, il est dit que tu auras toujours des chimères, des chimères à toi ! Alors, parle-moi de ton destin.

ANNA-LISA. — Tu ne vas pas te moquer de moi?

OLGA. — Mais non !

ANNA-LISA. — Eh bien ! Je crois, j'ai toujours pensé, qu'au fond j'étais une privilégiée.

OLGA. — Une priviligiée ?

ANNA-LISA. — Oui, si ma volonté me pousse à finir jeune, cela résulte d'un accord profond entre moi et les choses.

OLGA. — Finir jeune ?

ANNA-LISA. — Oui, volontairement ou non, je dois finir jeune. Certains êtres sentent l'heure de la mort, alors, quand ils vont au-devant d'elle, ils ne font qu'obéir. La mort naturelle est celle des faibles.

OLGA. — Prétentieuse ! La vie est un devoir pour tout le monde, et si elle a sa laideur, c'est que cela est nécessaire et peut-être voulu par Dieu.

ANNA-LISA. — Pourquoi ? C'est bien plus beau quand l'être a conscience qu'il doit mourir et que sa volonté est d'accord. Je te jure, Olga, je ne déciderais pas de ma mort qu'on me la dicterait demain.

OLGA. — Et nous, alors, tous ceux qui t'aiment ?

ANNA-LISA. — Je ne laisserai sur terre que des affections sans tristesse. Des amitiés comme la tienne, Olga, qu'on peut emporter avec soi. Je ne crois pas diminuer la valeur de nos liens en disant qu'ils sont de ceux qui dépassent les temps et les lieux, c'est leur douceur et leur supériorité qu'ils ne nous déchirent pas. C'est pourquoi je suis heureuse de votre présence à tous.

OLGA. — Nous ne te laisserons pas faire.

ANNA-LISA, *doucement ironique.* — Je sais que je vais vous faire une grande peine, mais ma part est si belle que vous me la pardonnerez.

OLGA. — La vérité, hein ! Eh bien ! Je vais te la dire, moi, la vérité !

ANNA-LISA. — Tu la sais tout entière.

OLGA. — Non ! Tu mens ! Tu souffres depuis que je t'ai appris le mariage de Boris.

ANNA-LISA, *elle commence à s'exalter peu à peu.* — A lui plus qu'à tout autre peut-être, je me serais refusée. Non, Olga, non, je te le répète, j'étais née pour rester petite fille, pour chanter, être insouciante et rien d'autre, rien d'autre... Ah !...

Elle a une défaillance.

OLGA. — Qu'est-ce que tu as ?

ANNA-LISA. — Rien, la fatigue !

OLGA. — Ecoute, Lisa. Je t'ai dissimulé une partie de la vérité. Elle était plus cruelle encore que tu ne pensais. A toi, peut-être, sera-t-elle plus douce. Je ne sais plus, moi, j'ai cru bien faire. Avec toi, c'est si difficile de prévoir.

ANNA-LISA. — Que veux-tu dire ?

OLGA. — Boris ne s'est jamais marié, il est...

ANNA-LISA, *anxieuse, mais dans une sorte de joie.* — Il est ?

OLGA. — Il est mort il y a quelques jours à Berlin.

ANNA-LISA, *presque heureuse.* — Mort ?

OLGA. — Oui, je n'avais pas osé te le dire, j'ai menti !

ANNA-LISA, *dans une sorte d'extase.* — Je suis heureuse ! Je suis la plus heureuse du monde !

OLGA. — Que dis-tu là ?

ANNA-LISA. — Moi aussi, j'ai quelque chose à t'apprendre. Tu ne te souviens pas ? Berger affirmait que je lui appartiendrais, que je n'appartiendrais qu'à lui, et toi, tu m'assurais que je serais bientôt unie à Boris, et pour toujours. C'est comme au théâtre, tu sais, la prédiction faite par la cartomancienne... les cartes ne mentent jamais.

OLGA, *presque en colère.* — Eh bien, elles mentent. Cela t'arrange, ce petit dénouement ? Pas moi ! Tu me permettras d'intervenir.

ANNA-LISA. — Tu n'y peux rien, ni toi ni personne.

OLGA. — C'est ce qui te trompe. Je suis déjà intervenue. C'est sur cette bague que tu comptais, n'est-ce pas ? (*Et comme Anna-Lisa ne répond pas.*) On verse dans un verre une espèce de poudre. Un petit acte de volonté et on s'endort doucement pour toujours. C'est cela, n'est-ce pas ? Seulement, quand on veut faire ce vilain geste, on n'en parle pas avant. On n'a pas une amie qui vous aime et qui connaît votre petit caractère de romantique exaltée.

LE RÉCITANT. — *Mais Anna-Lisa met la main sur le cœur et tombe sur le divan, presque évanouie.*

OLGA. — Mais qu'as-tu ? Tu n'as rien, je te dis, rien, j'avais ouvert ta bague... J'ai jeté la poudre. Tu vivras ! Il faut que tu vives !... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mais c'est à ne pas comprendre, elle s'évanouit ! (*Criant :*) Anna-Lisa ! Anna-Lisa !

Zofja ! Zofja ! (*A ce moment on sonne. Voix confuses loin du micro. Olga crie à nouveau :*) Zofja ! Zofja ! Ah ! mon vieux Cabirol ! Ketty ! venez.

ZOFJA. — Qu'a-t-elle ? Lisel ! Lisel !

OLGA. — Elle est évanouie. Zofja, dans son cabinet de toilette il y a, je me souviens, un flacon de sels.

ZOFJA, *dont la voix s'éloigne.* — Oui, je sais !

OLGA. — Elle a voulu s'empoisonner et j'avais retiré le poison.

KETTY, *pleurant.* — Pauvre Anna-Lisa !

ZOFJA. — Voilà, mademoiselle Olga !

LE RÉCITANT. — *Elle lui tend un flacon. Olga lui fait respirer le flacon de sels. Petit à petit Anna-Lisa revient à elle.*

CABIROL. — Eh bien, mon petit, eh bien !

ANNA-LISA, *très faible.* — Mon bon Cabirol ! Ma petite Ketty !

KETTY. — Domicelli est là aussi, et puis...

CABIROL, *coupant Ketty.* — Ne la fatigue pas, Ketty !

ANNA-LISA. — Elle ne me fatigue pas. Il faut faire entrer le maestro. Et puis... et puis Berger, n'est-ce pas ?

CABIROL. — Mais non, mais non. On va te laisser. Olga restera. Je vais aller chercher le médecin.

ANNA-LISA. — Non ! Non, Cabirol ! Quand tu reviendrais je ne serais plus là.

CABIROL. — Tu es folle. Tu es complètement folle !

ANNA-LISA. — Je n'avais pas besoin du poison, vois-tu, Olga, c'est autre chose, une force bien plus grande que ma propre force qui me prend. C'est un appel irrésistible. Zofja ! ma bonne vieille, il ne faut pas pleurer. Fais entrer, veux-tu, Domicelli et M. Berger... Allons, Cabirol, ne grogne pas ! Souviens-toi de cette phrase *(Elle récite :)*

Ce n'est pas d'un poison grossier de mélodrame
Que le duc de Reichstadt se meurt, c'est de son [âme...

CABIROL. — C'est ridicule, tu entends, Lisa, ridicule ! Je n'accepte pas, je me révolte.

ANNA-LISA. — Ne te révolte pas, mon bon Cabirol, mais non, c'est logique, c'est logique et c'est beau !

CABIROL, *révolté.* — Beau ?

ANNA-LISA. — Oui, je vais m'en aller dans la grande nuit. C'est drôle ! J'ai un peu peur et cependant je viens d'elle ; il me semble même que je ne l'ai jamais quittée. Je suis attendue... chut !... Taisez-vous... Vous n'entendez pas ? Il m'appelle... Oh ! Comme je suis longue à venir ! *(Voyant Domicelli :)* Oh ! mon bon maître, vous êtes là ! Et vous aussi, Berger. Il ne faut pas croire, Berger, il ne faudra jamais croire que vous êtes pour quelque chose dans ce qui arrive.

BERGER, *il tombe à genoux près d'Anna-Lisa et sanglote tout à coup.* — Oh ! Anna-Lisa ! Anna-Lisa !

ANNA-LISA, *on devine qu'elle lui caresse les cheveux.* — Ne pleurez pas, Berger ! Vous m'aimiez, mais je ne m'appartenais pas, j'étais à un autre. Je n'étais même pas à lui. J'étais *lui* ; lui parti, je ne pouvais que le rejoindre. Maestro ?

DOMICELLI, *pleurant.* — Signorina ?

ANNA-LISA. — Vous ne voudriez pas me jouer... vous savez bien ?

DOMICELLI. — Oui, signorina, oui ! Je me souviendrai.

LE RÉCITANT. — *Domicelli va au piano et joue,* pianissimo.

Anna-Lisa chantonne l'air polonais avec l'accompagnement de piano.

OLGA. — Allons, Berger ! ne pleurez pas ainsi !

CABIROL. — Oui, venez avec moi ! Berger, mon vieux !

BERGER. — Non, non, je ne peux pas ! je ne peux pas ! Anna-Lisa, je vous en conjure, dites-moi que tout ceci n'est pas vrai ! Dites-moi que vous ne m'en voulez pas !

ANNA-LISA. — Mais non, Berger, pourquoi vous en voudrais-je ? Vous avez été pour moi celui qui devait venir pour que mon destin s'accomplisse. Allez-vous-en, mon brave ami, suivez Cabirol ! *(Et comme il s'en va, entraîné par Cabirol, elle le rappelle :)* Berger, embrassez-moi ! *(Elle lui prend la main après son accolade.)* Je suis sûr que Boris, comme moi, vous pardonne.

Bruit de porte indiquant que Cabirol et Berger sont sortis.

OLGA. — Tu souffres ?

ANNA-LISA. — Non ! Je me sens légère ! Légère !

ZOFJA. — Moi, je ne veux pas ! je ne veux pas !...

ANNA-LISA. — Zosieczka ! Zosieczka ! Il ne faut pas. Tu ne veux pas que ta petite fille soit heureuse ? Zosieczka chérie ! Toi seule pourrais me faire de la peine, et j'ai tant de joie en moi ! Ne vous arrêtez pas, mon bon Domicelli !

DOMICELLI. — Ze ne pouis plous. Oune si grande artiste !

Il joue à nouveau.

ANNA-LISA. — Écoute, Zosieczka, écoute avec moi. Tu l'entends ? N'est-ce pas que tu l'entends ?

ZOFJA. — Oui ! Il t'appelle.

ANNA-LISA. — N'est-ce pas que je ne dois pas le faire attendre ? N'est-ce pas que nous allons être heureux ?

ZOFJA. — Oui ! Il te tend les bras.

ANNA-LISA. — Olga ! *(A Cabirol qui vient de rentrer :)* Cabirol, tu n'abandonneras pas ma vieille Zofja, et Ketty, le petit Maurice.

KETTY, *dans un sanglot.* — Oh ! Mademoiselle !

ANNA-LISA. — Ne pleure pas, Ketty. Ta grande amie est heureuse. Dieu le veut ainsi. Oh ! quelle lumière !... Cabirol ! Ketty ! Oh ! oh ! Olga ! Olga ! ma bonne vieille Zozieczka ! Regarde ! Quelle belle robe ma mère a mise pour me recevoir ! Maman !

ZOFJA. — Anna-Lisa !

ANNA-LISA. — Tu l'entends ? Elle vient de prononcer tout bas mon nom.

CABIROL. — Anna-Lisa !

ANNA-LISA. — Oh ! Père ! mon père aussi. Vous êtes venus pour mes fiançailles ? *(Une musique divine se fait entendre.)* Tout le monde chante ! Comme c'est beau ! Votre petite fille est maintenant avec vous pour toujours. *(Elle s'arrête, sourit, puis dit dans un dernier soupir :)* Enfin ! Merci !

CABIROL. — Pauvre, pauvre Anna-Lisa !

OLGA. — Ne la plains pas. Elle ne le voudrait pas. Sa vie commence.

La musique monte, interrompue par le

GONG

ANNA-LISA A LA RADIO

1. AGNÈS DI VERALDI, principale interprète d'*Anna-Lisa.*

2. Première lecture du texte par la troupe au complet.

3. Le metteur en ondes ROGER DATHYS donne ses derniers conseils à AGNÈS DI VERALDI.

4. AGNÈS DI VERALDI *(Anna-Lisa)* et CHARLOTTE CLASIS *(Zofja)* interprètent une scène devant le micro.

5. CHARLES LEMARCHAND, CLAIRE ELYA, AGNÈS DI VERALDI, ANDRÉ BURGÈRE, SÉVERINE, LUCETTE BERNARD et GEORGES FLATEAU (de gauche à droite) dans une scène d'ensemble.

CE QUE LA CRITIQUE A DIT...

... de « la Rose de l'Alhambra »

On voudrait disposer de plus de champ pour rendre compte de la présentation de *la Rose de l'Alhambra*, un texte adorablement poétique d'Alexandre Arnoux et pour lequel Jean Wiener a su écrire une musique qui adhère pleinement et constamment aux thèmes musicaux imaginés par l'auteur. Il s'agit d'un conte, organisé en féerie. Comment la voix enchanteresse de l'adorable Béatrix, fille de Grenade, arrivera à guérir le roi, dans ce climat d'une Espagne enchantée ? C'est ce qu'ont appris avec ravissement les auditeurs de cette œuvre, de nature et d'essence radiophoniques et qu'on voudrait réentendre, car cette production comporte tant de richesses qu'il conviendrait de lui donner rapidement une seconde émission. D'une abondance incessante, d'un jaillissement continu, cette œuvre gagnerait en puissance si on lui réservait quelques pauses. Une troupe étincelante (François Périer, Paul Bernard, Jean Marchat, Danielle Delorme, etc.) a bien servi cette éblouissante création, parfaitement mise en ondes.

PIERRE DESCAVES,
dans *Les Nouvelles Littéraires.*

Saluons les débuts originaux d'Alexandre Arnoux comme auteur radiophonique. Avec lui le huitième art gagne une recrue de qualité. *La Rose de l'Alhambra.* (National, samedi 12 novembre) est en effet une œuvre très remarquable sur le plan de l'art sonore. Alexandre Arnoux a su se rendre compte que le micro était l'instrument d'expression parfait d'un sujet qui le hantait depuis longtemps, et le préférer au roman (*Les caractères d'imprimerie ne chantent pas,* écrit-il dans *Radio-49* en narrant la genèse de son œuvre), au théâtre (« *Je n'envisageais pas sans terreur le découpage arbitraire et les blocages assez grossiers que la scène imposerait à une matière si fluide, où il s'agissait d'évoquer plus que de peindre* »), au cinéma (« *Quelles contraintes, quelles précisions n'écraseraient pas mon héroïne... que j'entendais moi-même bien plus que je ne la voyais...* »). Ces raisons ne constituent-elles pas une excellente définition du théâtre radiophonique ? Elle se précise encore dans la conclusion d'Arnoux : « *Les circonstances, et une matière foncièrement sonore, où les voix jouent plus que les visages, la suggestion plus que le décor m'ont impérieusement jeté au micro.* »

Belle matière sonore en effet que ce conte de l'Alhambra.

La langue poétique d'Alexandre Arnoux, toute nourrie de sève espagnole, toute imprégnée de l'odeur de Grenade, brode autour de cette histoire des arabesques délicates. On pourrait lui reprocher certaines (un peu longues) interventions du double récitant auquel il a recouru dans son ambition de « *faire se lever les paysages et moduler les éclairages avec le seul outil du langage indirect* ». Mais c'est là péché véniel de construction...

La musique, dans une telle évocation, tient une place importante : elle est de Jean Wiener, chantante (et bien chantée par Lucienne Jourfier et Joseph Peyron), ronflante de guitares, sous les doigts de Stéphane Goldmann.

La réalisation de Jean-Jacques Vierne a le fini de tous les travaux de ce jeune maître de la mise en ondes. Et l'interprétation ne mérite que des compliments, dans lesquels il faut associer Marcel Herrand (le roi), Serge Reggiani (Ruiz), Jean Hervé (son père), Jacqueline Morane (la reine), Danielle Delorme (Béatrice), Charlotte Clasis (sa mère), aussi bien que Paul Bernard et François Périer, qui se sont partagé le rôle du récitant, l'un sous les espèces vocales de l'auteur, l'autre d'un fantasque pêcheur d'instants de lumière jetant sa ligne dans le temps du haut des tours de l'Alhambra.

ROGER RICHARD, dans *Combat.*

... et d' « Anna-Lisa »

On retrouve chez l'auteur d'*Anna-Lisa,* ce grand succès de la Radiodiffusion française avant d'être un succès grand dans un théâtre, toutes les qualités que j'avais tout de suite notées dans *la Loi d'amour,* du même écrivain. Emotion, force et ce « je ne sais quoi » sans lequel les œuvres n'en sont pas tout à fait, à savoir la générosité du cœur. Oui, dans *Anna-Lisa* nous observons tout cela et nous nous réjouissons que G.-M. Bernanose, si vraiment dramaturge, n'écrive que lorsqu'il a quelque chose à confier aux hommes...

CHARLES OULMONT,
dans *La Métropole.*

Il est curieux de constater à quel point l'auteur d'*Une Vieille Rancune* — pour ne citer ici que le dernier succès de G.-M. Bernanose — possède le sens inné du théâtre et de l'éther.

L'histoire de la danseuse nue Anna-Lisa et sa fin pitoyable se développent selon une ligne dramatique intense, rigoureuse et vraie. Il n'y a rien, là, d'alambiqué ou de factice ; nous sommes en présence d'une vie exceptionnelle, certes, mais nantie d'une authentique crédibilité. Il est remarquable, d'ailleurs, que le théâtre de G.-M. Bernanose nous restitue toujours un reflet de la vie. Son optique des faits et des êtres n'est jamais déformée au delà des limites permises, et voilà pourquoi nous vivons et souffrons avec ses personnages. Et ce n'est pas là, en vérité, mérite si fréquent que je le passe sous silence... Cette maîtrise absolue dans la conduite de ses héros est, je crois, l'une des qualités maîtresses du dramaturge, la moins courante aussi, car elle participe d'un don. Ce don, on peut dire que G.-M. Bernanose le possède intégralement.

Anna-Lisa, la petite Slave au cœur triste, qui, sous des dehors volontairement trompeurs, cache une exquise fraîcheur de sentiments, une pudeur morale — et physique — difficilement perceptibles au vulgaire, est une victime toute désignée de l'amour. En somme, une Marie Bashkirtseff moins éprise de byzantinisme sentimental et qui n'a pas de rentes.

Le difficile était de trouver une comédienne capable d'interpréter ce rôle écrasant où le plus éblouissant lyrisme s'allie perpétuellement à un insurmontable dégoût de vivre.

Heureusement, Agnès Di Veraldi, artiste dramatique doublée d'une chanteuse et bien connue dans les théâtres lyriques pour ses interprétations de Sapho, notamment, a joué ce rôle qui lui convient d'ailleurs à merveille et où elle a su donner toute la mesure de son tempérament de tragédienne.

JEAN-PAUL COUTISSON,
dans *Radio 46.*

Supplément au N° 230 de *France-Illustration-Le Monde Illustré.*
GEORGES OUDARD, fondateur.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 1er trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.